REVUE

DES

DEUX MONDES

XIV[e] ANNÉE. — NOUVELLE SÉRIE

1[er] JUILLET 1844.

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER ET C[IE],
RUE SAINT-BENOIT, 7.

REVUE

DES

DEUX MONDES

TOME SEPTIÈME

QUATORZIÈME ANNÉE. — NOUVELLE SERIE

PARIS

AU BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES

RUE DES BEAUX-ARTS, 10

1844

LES

MAHRATTES DE L'OUEST.

L'Hiver dans l'Inde. — Les Mahrattes en voyage. — Passage des Ghautts. — Les Rapsodes et Chefs de clan mahrattes. — Forteresses sur les Montagnes, Mœurs féodales. — Poonah. — Un Collége brahmanique. — Le Maharashtra sous la domination anglaise.

L'hiver, dans l'Inde, consiste en une série de jours parfaitement sereins, encore très chauds, mais tempérés par des brises plus fraîches. Quelques arbres, d'une délicatesse extrême, perdent leur feuillage; d'autres, éternellement verts, subissent à peine un ralentissement passager dans l'activité de leur sève. Sous les latitudes tropicales, cette saison n'apporte pas même à sa suite la mélancolie que nous inspirent les premières atteintes de l'automne. On sent que la nature est plongée dans un demi-sommeil dont chaque rayon, plein de chaleur, tend à la faire sortir; l'espérance est si prochaine, qu'il n'y pas place pour la tristesse. Au lieu de les craindre, on attend avec une certaine impatience ces mois où le soleil s'éloigne de quelques degrés, où, de toutes parts, une nouvelle vie vient ranimer les villes et les campagnes. Le passage de l'astre souverain au solstice d'été a amené des nuées fécondes; le ciel s'est ouvert pour verser à la terre toute l'eau dont elle avait besoin; les moissons arrosées se sont mises à croître et

à mûrir. Puis, les récoltes achevées, quand la nécessité d'échanger leurs produits pousse les populations à traverser de grands espaces, une température plus supportable les invite aux voyages. Les nuits, un peu plus longues, permettent au sol de mieux s'imbiber de rosée; l'homme a plus de force et de santé pour affronter les fatigues; les animaux qui lui obéissent ont plus de courage pour franchir les grandes distances, pour gravir les montagnes et fouler le sable des plaines. Le temps d'hiver est aussi celui des promenades et des excursions pour les Européens. Les habitans de Bombay sortent de leur île, et font des parties à la voile aux grottes d'Éléphanta, aux caves de Salsette. Quelquefois on pousse le voyage jusqu'à Élora, car les monumens énigmatiques dont on ignore la date, marqués au sceau d'une antiquité si reculée que l'esprit se trouble à en rechercher l'origine, ont un prestige qui attire. Sans en déchiffrer les inscriptions, sans en saisir les symboles, on s'initie, au moins pour quelques instans, aux mystères des générations mortes avec le secret de leur existence.

Celui qui, en débarquant d'Europe, veut s'acclimater ou se reposer des chaleurs dans une atmosphère plus saine, ira s'établir sur les montagnes de Mahabéliswar ou aux cantonnemens de Poonah. D'ailleurs, il suffit d'avoir séjourné quelques semaines au milieu des sables et de l'étouffante poussière de Bombay pour éprouver le besoin de s'aventurer par-delà les cimes qui bornent la baie. C'est de ce côté, vers Poonah, capitale des Mahrattes de l'ouest, que nous nous dirigeâmes nous-même, dans cette belle saison qui commence en décembre et finit en février. La route des montagnes vient se joindre à une petite rivière, au fond de la rade, à neuf lieues de Bombay : c'est là qu'on doit se rendre. Le trajet s'effectue dans de charmantes barques à voiles latines, ordinairement la nuit, parce qu'il faut profiter d'une brise qui, après avoir soufflé avec force jusque vers trois heures, s'apaise subitement au matin. Bientôt on a laissé derrière soi les grands navires européens, les lourdes chaloupes asiatiques, qu'un commerce toujours plus actif attire par centaines autour de la ville anglaise. A mesure que l'on se plonge dans le calme d'une nuit sereine, qu'on entend bondir autour de soi les vagues agitées, on sent un bien-être inexprimable; on renaît au bruit harmonieux du vent qui gémit dans les cocotiers serrés le long des îles. D'abord, on glisse entre des roches sombres, escarpées; puis on côtoie une rive plus basse, moins sauvage; la mer a fait place à un petit fleuve aux eaux tranquilles; sur la côte, on distingue vaguement auprès des cabanes, où ne brille plus aucun feu, les palmiers qui balancent leurs têtes sous un ciel étoilé. Les ma-

telots hindous dorment roulés dans de longues pièces de cotonnade blanche pareilles à des linceuls; le pilote chante à voix basse, et la grue lui répond en jetant du milieu des joncs son cri vibrant comme le timbre sur lequel retentissent les heures. Les oiseaux aquatiques ne sommeillent guère plus que les ruisseaux, qui ne suspendent au soir ni leur cours ni leur murmure.

On jette l'ancre au port de Panwell; il y a aussi loin de la capitale d'une des trois présidences quittée la veille à cet humble village, que de la grande mer cachée derrière les montagnes voisines à la petite rivière si paisible. Cependant Panwell est une place de commerce assez importante qui lie Bombay avec les villes de l'intérieur, et commande la ligne de communication entre cette île et les petits états de la confédération mahratte englobés désormais dans le territoire de la compagnie. A l'aurore, nous distinguâmes de grosses barques à deux mâts chargées de coton, échouées sur la grève en attendant le reflux; des chariots, des bœufs en grand nombre, de petits chevaux et quelques chameaux occupaient l'espace d'un quart de mille qui sépare le village de la rivière. Mais, à cette heure, les Hindous ne vaquent point encore aux travaux de leur caste; ils accomplissent avec un certain recueillement les prescriptions religieuses et hygiéniques qui forment le cadre de leur vie. Dans ces contrées, où l'espèce humaine si multipliée semble s'avilir et perdre de sa valeur, tout homme se rappelle qu'il vient de Dieu; qu'il soit sorti du pied de Brahma ou de la tête de cette divinité créatrice, que le destin l'ait fait naître pour servir ou pour commander, l'Hindou tient à son enveloppe mortelle, et la soigne comme un temple.

Des bords de la rivière au pied des vallons s'étendent des plaines salines et marécageuses dans lesquelles les Anglais viennent se donner le plaisir de la chasse aux bécassines, leur passe-temps favori. Le village de Panwell est bâti à l'entrée des premières gorges de la montagne, et les débris d'un fort antique attestent que cette position avait déterminé les belliqueux habitans de la contrée à en faire une place de guerre. Ce fut Sambadjî, dont les conquêtes reculèrent si loin les bornes de l'empire mahratte, qui détruisit, en 1682, la citadelle devenue nuisible à ses intérêts, parce que les lieutenans d'Aurang-Zèbe s'emparaient de ce point pour isoler leurs ennemis des bords de la mer, et les empêcher de menacer la côte avec leurs chaloupes armées. Les Européens n'y ont point bâti d'établissemens d'aucun genre, de sorte que Panwell est resté un vaste bazar ombragé de beaux arbres, traversé sans cesse par les caravanes de l'intérieur,

retentissant à toute heure du tambourin des bayadères, du cri des mendians et du chant des faquirs. A partir des dernières cabanes rangées le long de la route, le terrain monte; on aborde les rampes escarpées. Si l'on redescend chaque montagne après l'avoir franchie, c'est pour en gravir une seconde plus élevée, et atteindre peu à peu les plateaux des Ghautts. La chaîne ainsi nommée s'étend depuis la rivière Tapti jusqu'au cap Comorin. Excepté sur un seul point, où ses derniers versans viennent presque s'abaisser jusque dans les vagues, elle se tient éloignée de la mer à une distance de quarante à soixante-dix milles, montrant aux navigateurs, dans toute son étendue, des cimes abruptes, légèrement dentelées, qui la font ressembler aux montagnes de l'Arabie vers le détroit de Bab-el-Mandeb.

C'est une loi de la nature que les extrémités des continens avancés au milieu des eaux soient soutenues par une ligne de montagnes; de même que les Andes forment l'arête principale de toute l'Amérique du Sud, ainsi les Ghautts sont, avec leurs diverses ramifications, la membrure de la presqu'île indienne. Si elles ne cachent point, comme les Cordillières, des pics neigeux jusque dans les nues, cependant elles présentent, en s'enfonçant dans l'intérieur, des gradins multipliés pareils aux croupes successives par lesquelles on remonte des bords de l'Océan Pacifique aux parties hautes du Chili. Entre les chaînes inférieures, souvent veinées d'un porphyre sombre, dans lequel les artistes hindous taillaient des statues colossales, s'étendent des plaines encaissées qu'on prendrait pour des lacs mis à sec. Des routes anciennes, spacieuses comme des voies romaines, traversent quelques-uns de ces bassins; quelques palmiers sauvages (*borassus flabelliformis*), semés par le vent à de rares intervalles, jettent sur la chaussée une ombre peu abondante. D'autres arbres de la même famille, couronnés le plus souvent d'une volée de vautours noirs, surgissent çà et là, au milieu de ces espaces solitaires, tantôt d'une touffe d'arbustes épineux, tantôt du lit desséché d'un ruisseau. Au pied des monts arrondis à leur base, âpres et brisés à leurs cimes, on voit des fragmens de forêts sous lesquelles s'allonge et se perd la route à l'entrée d'un défilé. Le soir, quelque fumée bleuâtre trahit la présence d'une cabane au fond de ces bois tranquilles; d'ordinaire, les portions de terrain que ne traverse et n'arrose aucun cours d'eau, que le soleil brûle par la réverbération des rocs voisins, sont impropres à la culture et à peu près inhabités. Cette région, peu éloignée de l'océan, ressemble à ce que serait la rade de Bombay elle-même, si, par suite d'un grand cataclysme, les flots en se retirant laissaient à sec l'intervalle qui sépare les îles. Mais quand on

avance au cœur du pays, les monts, labourés par des torrens impétueux au temps des pluies, présentent de prodigieux ravins, des précipices effrayans et des vallées où la végétation tropicale se développe dans toute sa splendeur.

A l'époque où nous traversions cette pittoresque contrée, une population de pasteurs et de marchands défilait dans les routes poudreuses; c'étaient des familles mahrattes conduisant au point d'embarquement le coton que les bateaux transportent de la côte à Bombay. Les récoltes se font bien loin dans l'intérieur, mais plus près de cette dernière ville que de Madras; arrivées sur le quai de la cité anglaise, les balles de coton restent entassées près des murailles pendant toute la saison sèche, en plein air, en attendant que des navires les déversent sur les marchés de Londres et de Liverpool, les déposent dans les factoreries de Canton, où elles sont échangées contre le thé et les soieries de la Chine. Les montagnards récoltent aussi des grains de diverses espèces qui servent à la nourriture des animaux, du riz, du blé; ils achètent, en retour, du sel, du fer et des petits poissons pêchés sur la côte de Malabar, que les Hindous mangent avec leur *karry* après l'avoir fait sécher au soleil. Ce n'est point sur des chariots que les Mahrattes apportent leurs produits quand ils viennent de loin; les routes, mal frayées en maints endroits, ne permettraient point à des voitures de rouler commodément : ils se servent de bœufs et de buffles, sur lesquels ils attachent, au moyen de fortes sangles, deux sacs de grain ou deux balles de coton bien équilibrées. Il y a des convois de deux et trois cents animaux ainsi chargés, cheminant des mois entiers par monts et par vaux, et escortés d'une vingtaine de guerriers qui portent le fusil à mèche, la masse d'armes, la pique, le bouclier et le sabre. En tête de la caravane marche le plus beau de ces robustes et patiens quadrupèdes; le plus souvent c'est un bœuf, car le buffle, affaissé sur ses courtes jambes, qui va les naseaux tendus, cherchant les mares et les ruisseaux, où il aime à se plonger, a des allures trop humbles pour briguer l'honneur du commandement. Le glorieux bœuf auquel est dévolu ce poste brillant devient à la fois général et porte-enseigne; cette dernière fonction était l'une des quatre grandes dignités à la cour des princes mahrattes. Sur ses cornes droites et hautes flottent de larges pantalons rouges qu'il se garde bien de déchirer aux buissons; sur son cou nerveux est fixé le petit drapeau aux couleurs du maître, signe de ralliement pour le convoi. Des enfilades de ces jolies coquilles blanches (de la famille des porcelaines), nommées dans l'Inde *kauri*, retombent en guirlandes autour des yeux, sur le

front de la bête privilégiée. Cet ornement de coquillages, si commun dans la presqu'île indienne, n'est pas un grand luxe; la valeur du *kauri*, admis comme monnaie dans les bazars, où les banquiers en apportent des cassettes pleines, ne représente que la quatre-vingtième partie d'un sou de cuivre!

Le soir, après avoir choisi un lieu propre à la halte, la tribu s'arrête. Les balles de coton disposées en murailles sur quatre faces forment un camp retranché, avec une seule ouverture, au milieu duquel on enferme le bétail pendant la nuit. Dans les lieux déserts où l'on peut craindre l'attaque d'un tigre ou d'une bande de voleurs, des sentinelles veillent attentivement à l'entrée. Au centre sont dressées les tentes de toile ou de nattes qui abritent la famille voyageuse; les hommes accrochent leurs armes aux poteaux fixés en terre, s'accroupissent en rond et causent en fumant. Leur narguilé consiste en un coco vidé surmonté d'une tige plus ou moins ornée qui soutient le fourneau, et muni d'un tuyau de bambou. Jamais le Mahratte ne quitte sa demeure sans emporter avec lui cet ustensile assez embarrassant; le narguilé et le sabre antique à large garde sont ses inséparables compagnons de route. Le costume des hommes se compose généralement d'une étoffe blanche serrée autour des reins et des cuisses de manière à ne pas gêner le mouvement du genou; en plaine, c'est dans un des plis de cette ceinture, roulée plusieurs fois autour du corps, que le montagnard passe son cimeterre; quand il s'enfonce dans les broussailles des collines, il le tient à la main. Le Bedouin qui marche sur les sables du désert peut bien suspendre à une ficelle autour de son cou la fine lame de Damas enfermée dans un fourreau de bois; mais comment le Mahratte, agile et leste comme le chamois, gravirait-il les ravins des Ghautts, si son arme embarrassait sa course? Les aspérités des rocs l'obligent aussi à garnir son pied d'un grossier cothurne, quelquefois même il enveloppe ses jambes d'un pantalon pareil à celui des anciens Francs. Sa tête est ornée du turban hindou, fait d'une étoffe rouge ou blanche dont la pointe retombe sur la nuque et l'abrite du soleil.

Tandis que les hommes se reposent, les femmes commencent les travaux du ménage; celles-ci allument le feu, rassemblent les branches mortes autour du camp; celles-là s'en vont, une cruche sur le front, un enfant sur la hanche, suivies de cinq ou six autres plus grands qui gambadent nus dans la poussière, puiser l'eau à la fontaine voisine. Dans la saison froide, elles se couvrent la tête et les épaules d'un court manteau à capuchon, d'étoffe rayée, inconnue dans les autres provinces

de la presqu'île indienne, et qu'on retrouve par un singulier hasard sur le dos de nos paysannes dans certains villages des Pyrénées. La jaquette serrée qui enveloppe la gorge et le haut des bras laisse à nu, selon l'usage, l'espace compris entre cette partie supérieure du vêtement et le jupon écourté, que les femmes mahrattes portent ample et flottant, un peu à la manière des créoles espagnoles et portugaises. Cette jupe roulée autour des reins, bariolée de couleurs tranchantes, laisse voir un pied chargé d'anneaux sonores, un bas de jambe entouré de cercles de cuivre, d'acier ou d'argent. Les bras sont ornés de bracelets depuis le poignet jusqu'au-dessus du coude; au nez est suspendue une boucle démesurée qui retombe plus bas que la bouche, et les pendans d'oreille enrichis de torsades, de fils de couleur, de touffes rouges et bleues, joignent les épaules. Ce costume un peu extravagant est porté par les jeunes femmes mahrattes avec une certaine dignité; celles qui prétendent descendre de familles radjpoutes se voilent la face à la manière des dames mahométanes.

Souvent, à une même fontaine, se trouvent réunies les femmes de plusieurs campemens. Les jeunes filles, dégagées du manteau, emplissent les cruches et les rangent à la ronde. Les mères, encore adolescentes, assises à l'ombre, s'entretiennent avec les matrones à cheveux blancs, venues à la citerne par habitude, pour se mêler à cette jeunesse qui les respecte, pour sentir vivre autour d'elles ces âges d'espérance et de fécondité qui leur rappellent bien des souvenirs. Dans les pays d'Orient, où les femmes vivent en dehors de la société des hommes, ces réunions en plein air ont quelque chose de mystérieux et de confidentiel; l'Européen lui-même sent qu'il y aurait inconvenance à les troubler par son approche.

Cependant la conque a retenti; les bœufs reviennent lentement dans l'enceinte, les buffles marquent leur trace sur la poussière par les gouttes d'eau qui ruissellent de leurs flancs. Les chiens fatigués suivent le bétail et se couchent aux pieds de leurs maîtres. Sur la tente flotte le pavillon de la tribu; les femmes se dirigent, en se dispersant, chacune vers son gîte. La fontaine devient déserte, car dans la forêt, à cette heure, errent de mauvais génies. L'enfant, effrayé par le glapissement du chacal, se serre contre sa mère ou l'entraîne en avant; l'oiseau de nuit, sortant tout à coup du creux d'un figuier, a fait frissonner la jeune fille qui fuit d'un pas plus rapide et ne peut se détourner sans courir le risque de renverser les trois amphores posées sur sa tête. Bientôt les ténèbres s'abaissent du haut des monts; on distingue à peine des formes humaines pareilles à des ombres qui s'effa-

cent çà et là; le bruit des anneaux de cuivre qui trahissent une marche ferme et hâtée s'éloigne peu à peu, et un sommeil bienfaisant enveloppe ces familles patriarcales aux mœurs sauvages, inaltérées. De bonne heure, au matin, la troupe se remet en voyage, et elle cherche pour la halte du jour des lieux ombragés. Elle campera cette fois sous les branches tortueuses de l'*anarcadium* (le *cashew* des Anglais), dont les enfans aiment à cueillir les fruits rouges, ou sous les voûtes que forme le figuier sacré en laissant tomber de toutes parts ses tiges échevelées qui partent d'en haut et deviennent des racines dès qu'elles touchent la terre (1). Mais il faut plaindre le voyageur qui se trouvera à l'entrée d'une gorge, face à face avec la caravane prête à déboucher dans la plaine. Si par bonheur il monte un de ces petits chevaux du pays appelés *tattous*, plus entêtés qu'ombrageux, il en sera quitte pour avoir les jambes meurtries par le choc des ballots qu'emportent pêle-mêle à ses côtés les bœufs impatiens de se répandre sur une route plus spacieuse. S'il trotte sur un beau coursier du golfe Persique peu habitué à ces rencontres, et que le chef du troupeau s'arrête devant lui en agitant ses cornes immenses si bizarrement ornées, alors il y a un danger réel que le cavalier ne soit entraîné à travers les forêts et les rocs par son cheval épouvanté.

La distance de Panwell à Poonah est d'environ trente lieues, mais trente lieues de montagnes. Bien que les défilés se multiplient en s'éloignant de la mer de façon à rendre la marche pénible, on ne songe guère à s'en affliger, tant les sites sont solennels, les points de vue enchanteurs. Quelquefois le chemin serpente au flanc de la montagne, près d'un village caché sous les manguiers; à mesure qu'on s'élève, le regard, plongeant à pic sur une immense étendue, saisit mieux les détails du paysage. Dans la partie la plus riante du vallon se dresse d'abord la pagode, aux bords d'un étang entouré d'escaliers souvent à demi ruinés comme le temple lui-même; un jardin toujours vert, toujours plein de fleurs et de fruits, est adossé au bassin; deux buffles attelés à une roue font monter l'eau destinée à l'irrigation. Cet appareil, au moyen duquel le parterre entretenu dans une perpétuelle fraîcheur ne laisse jamais l'autel manquer d'offrandes, se cache quelquefois sous le feuillage, si bien qu'on entend les jantes creuses se déverser dans les canaux sans en rien voir. Sous ces bosquets chante le rossi-

(1) Quinte-Curce a parfaitement dépeint cet arbre dans la phrase suivante : « Plerique rami instar ingentium stipitum flexi in humum, rursùs quà se curvaverant erigebantur, adeò ut species esset non rami resurgentis, sed arboris ex suâ radice generatæ. »

gnol indien, le *boulboul*, dont la voix est plus grave, plus sonore que celle du nôtre, parce qu'il a de plus vastes solitudes à animer de son chant. Bientôt on découvre les sillons de la vallée s'ouvrant sous la charrue légère qui effleure à peine le sol, les cabanes éparses dans la campagne, puis d'autres collines, puis des pics chenus, et par-delà les cimes que la lumière trop vive baigne d'une vapeur azurée, la ligne droite de la mer étincelant à l'horizon. Alors on s'arrête, et au milieu de l'extase qu'inspire un pareil tableau, on regrette de n'avoir pas d'ailes pour se lancer dans cette immensité dont le regard a pris possession. Partout, les montagnes émeuvent et exaltent l'esprit; mais quand une végétation tropicale pare les gorges et les vallons, quand les lianes monstrueuses, couvrant sous leur feuillage d'invisibles ruisseaux, vont suspendre leurs fleurs par-delà le ravin au tronc des arbres penchés sur l'abîme, quand le colibri bourdonne sous les bananiers et que l'aigle se balance au-dessus des rocs menaçans, la majesté de cette nature complète, si riante et si terrible, remplit l'ame. On a compris la poésie indienne, inégale et désordonnée, si bien en harmonie avec les contrées où elle a pris naissance. Qu'on se figure de pareilles scènes aux instans solennels de la journée, au soir, au matin surtout! N'oublions pas que nous sommes en hiver, qu'on peut marcher à pied sans trop de fatigue pendant les heures qui précèdent l'aurore. Dans les intervalles des monts s'étend une teinte diaphane déjà rose sur les cimes les plus hautes. Le *kohila*, le coucou de l'Inde, a jeté son cri matinal; de petits oiseaux verts d'émeraude, gais comme l'alouette, s'éveillent et montent avec un gazouillement joyeux au-devant du soleil. Dès que les masses de la forêt encore confuses se dessinent avec les nuances que leur a données l'automne, les perruches s'agitent et vont à grand bruit s'abattre dans les vergers. Sur les branches à demi rompues d'un arbre séculaire, incliné par les tempêtes de la mousson, quelques vautours paresseux n'ont point allongé leur cou nu replié encore sous le duvet de l'aile. Pour les tirer d'un si lourd sommeil, il faudra leur lancer une pierre; alors on verra ces gigantesques oiseaux, glissant d'un vol léger entre deux monts abruptes, projeter au fond des ravins leur ombre incertaine. Quand la mousson éclate dans les Ghautts et qu'au roulement de la foudre tonnant de toutes parts des torrens de pluie se précipitent dans les anfructuosités des rocs, les arbres ébranlés ploient et tordent leurs rameaux; les bambous brisés tombent avec les branches mortes dans l'écume des gouffres; les pierres roulent, le tigre se réfugie dans les cavernes, l'oiseau se tait, et ce désordre de la nature qu'on prendrait pour la fin d'un des âges qui,

selon la croyance des hindous, renouvelle notre globe usé, ce chaos effroyable ne fait que rafraîchir les monts et tapisser les rochers de verdure et de fleurs!

Quand le soleil s'est élevé assez haut pour darder ses rayons jusque dans les profondeurs des bois, la route s'anime, et l'on surprend çà et là des groupes curieux. Ici, dans les buissons, sont campés des bateleurs qui voyagent d'une ville à l'autre avec des serpents dans des paniers, des ustensiles d'escamotage, et quelque bœuf savant qui porte le bagage sur les chemins; de même que le jongleur, dépouillé de son prestige, fait cuire le riz et raccommode, durant la halte, les oripeaux dont il s'affuble pour égayer la foule, ainsi la bête, principal acteur de la troupe, reprend dans les entr'actes son rôle servile. Là, par un sentier détourné, passent silencieusement deux jeunes laboureurs; sur un hamac grossier suspendu à un bambou, ils transportent avec respect, vers un étang sacré, leur pauvre mère agonisante. Cette population primitive, que rien n'a changée encore, continue de vivre sur les traditions d'une autre époque. En parcourant les lieux qu'elle habite, on la surprend dans l'intimité de ses habitudes et de ses mœurs. Combien de sensations perdues pour nous on retrouve dans cette simple existence! Par momens, on croirait que la civilisation a pour but de dépouiller l'homme de toutes ses joies du premier âge, et de remplacer toutes les inspirations de son cœur par des émotions factices. Aussi, avec quel bonheur on saisit ces jours de liberté, où du haut de la montagne on se voit seul éclairé par un soleil levant, seul à contempler le magique spectacle d'une radieuse aurore qui est comme le symbole d'une éternelle jeunesse!

La difficulté des passages arrêta plus d'une fois les armées anglaises dans leurs expéditions contre les Mahrattes. Après les guerres qui ont amené le démembrement et la soumission des états confédérés, une route stratégique fut entreprise et achevée, comme l'indique une inscription, par lord Elphinstone. Dans l'endroit le plus escarpé, a été établie une barrière de péage (*toll house*), où les bêtes de somme et de trait, ainsi que les piétons, doivent payer une légère taxe; mais, si minime qu'il soit, cet impôt rapporte à l'état environ cent mille francs par an. Le conducteur de bœufs remet par écrit au percepteur le total de ses animaux, que celui-ci compte de nouveau en les faisant défiler un à un. Cette opération, souvent fort longue, cause un grand encombrement sur la route; tandis qu'une caravane descend, une autre monte; les bœufs, les chevaux, les chariots, se heurtent, et produisent tout le long du défilé une épouvantable poussière. Il faut attendre,

et pendant une de ces haltes forcées au *toll house,* j'eus la curiosité d'examiner en détail les armes d'un Mahratte de distinction : assis gravement près de la barrière, il jetait les yeux sur l'immense étendue de pays déroulée à ses pieds, et que ses pères avaient peut-être possédée jadis! La pique consistait en un fer très long, tranchant des deux côtés, adapté à une hampe de bois dur; cette hampe, recouverte d'un cuir noir à clous de cuivre, se terminait par une tige de métal ornée de quelques ciselures. Le bouclier, de forme ronde, était, ainsi que la partie supérieure de la pertuisane, enveloppé dans un étui de cuir à frange; le disque, d'environ vingt pouces de diamètre, rehaussé de cinq petites bosses en saillie, ne pouvait couvrir que la poitrine et la tête du combattant, pourvu qu'il s'inclinât en levant le bras. La masse ressemblait en tous points à celle de nos anciens chevaliers, et l'effet doit en être terrible dans une lutte corps à corps; on la porte comme le bouclier, en sautoir, derrière le dos. Le fusil à mèche, aussi long que la carabine grecque, présentait, au lieu de chien, une petite corde de coton finement tressée, qui brûle sans cesse pendant la marche. Enfin la belle lame damassée du sabre, garnie d'une garde très large, reposait dans un fourreau de velours rouge. J'éprouvais une singulière surprise à voir dans les mains d'un homme vivant ces armes d'un autre âge, dont quelques-unes ont été portées par tous les peuples anciens, même par nos aïeux les Gaulois.

On conçoit que les avantages de cette route militaire aient été peu appréciés par les peuples dont elle assure la soumission; le droit de péage, destiné à en couvrir les frais, excita quelques murmures : les Mahrattes ne connaissaient point encore le *turnpike-road* des comtés de l'Angleterre; il fallut bien aller vendre ses récoltes sur la côte et se résigner à trouver le chemin meilleur. Cependant de hardis piétons, trop pauvres ou trop fiers pour accepter cette loi, se lancent à travers les précipices et coupent au plus court sans passer devant le *toll house.* Au risque de se tuer, le montagnard monte et descend en s'accrochant aux lianes, en suivant le lit des torrens à sec. Pour lui, c'est une joie de se plonger dans les solitudes, de lutter contre les périls, de s'aventurer dans les forêts infréquentées. D'ailleurs aussi il aime à accomplir sur sa route certaines pratiques superstitieuses qui demandent un peu de mystère. Il consacre aux dieux les prémices de l'animal dont il se nourrit, en teignant de sang la pierre sur laquelle il l'immole; cette pierre est devenue sacrée pour lui; elle est à ses yeux une divinité qui préside à son voyage. Dans les anfractuosités d'un roc inaccessible, près d'un réservoir naturel formé par un ruisseau qui ne coule plus,

entre deux touffes de bambous qui poussent plus beaux dans les Ghautts que dans tout le reste de la presqu'île, il connaît un palmier de la plus magnifique espèce. A cet arbre, nommé *târ* ou *tâl* dans sa langue (1), il a voué une espèce de culte; grimpant jusqu'au point où le tronc marqué d'anneaux s'épanouit en feuilles dentelées, il y suspend, à côté des baies qui retombent en grappes élégantes, une offrande quelconque, un ex-voto; après quoi il reprend gaiement sa route. S'il perd la vie dans cette imprudente ascension, personne ne le sait; seulement les aigles, les vautours, les milans, se réunissent par centaines au-dessus du lieu fatal en poussant des cris rauques. Le voyageur surpris, arrivant au sommet du défilé, se demande avec quelque effroi pourquoi ce bruit d'ailes étourdissant, pourquoi ces cercles sans fin que les oiseaux de proie tracent au-dessus de l'abîme: car cette chaîne de monts, qui possède une végétation si riche à sa base, a le privilége aussi de nourrir sur ses pics d'innombrables troupes de volatiles carnassiers, et dans ses grottes, des bêtes fauves en abondance, parmi lesquelles le *chittar*, petit léopard qu'on réussit quelquefois à dresser pour la chasse.

Dès qu'on a pénétré un peu dans le pays, on retrouve partout les traces de cette féodalité ancienne dont les vieilles armures sont un dernier vestige. Sur toutes les montagnes escarpées à leur sommet, quelquefois même dans les villages, s'élevaient les forteresses des seigneurs du *Maharashtra*, du *grand royaume;* bien qu'abandonnées aujourd'hui, elles étonnent encore par l'étendue de leurs enceintes et la hardiesse de leurs positions. Quand la citadelle occupait la cime d'une colline, ses longues murailles descendaient jusque dans les plaines, jusqu'au bord d'un ravin, couvrant ainsi toute la partie accessible; d'autres fois deux montagnes se trouvaient jointes par un double rempart qui les convertissait en un seul fort grand comme une ville; des milliers d'hommes campaient à l'aise dans ces espaces immenses : c'étaient véritablement des camps retranchés. Enfin, il y avait aussi des lignes de défense courant sur les crêtes les plus abruptes, à la distance de plusieurs lieues, de sorte qu'on eût dit une ligne de frontière tracée entre deux peuplades. Les remparts, les tours, étaient construits en terre

(1) *Caryota urens* de Linnée. Le botaniste portugais Joaõ de Loureiro l'appelle *caryota mitis*, pour le distinguer du *caryota urens*, dont il fait le sagoutier proprement dit. Voici comment il décrit cet arbre, qui pousse en abondance dans les Ghautts : « De tous les palmiers, celui-ci est, sans contredit, le plus beau; quand souffle une brise légère, on dirait que les feuilles voltigent, à les voir s'agiter sur leurs pétioles délicats. »

pour la plupart; des écrivains musulmans ont même prétendu que les princes de l'Inde ne bâtissaient jamais autrement leurs forteresses; ils avouent également que ces murailles épaisses, garnies de créneaux, résistaient aux batteries composées de pièces d'un calibre moyen. Cependant nous avons vu, dans les grosses tours aux angles d'un château de construction assez ancienne, quelques arêtes faites de briques posées en travers, représentant l'appareil le plus ordinaire de l'architecture romane. Dans les siècles d'indépendance, chaque hauteur avait sa couronne de fortification; en temps de guerre, quand la population, obstinément vouée au culte brahmanique, se soulevait contre le joug des empereurs mogols, des feux s'allumaient sur les monts; les signaux se répandaient avec rapidité, et bientôt les Ghautts entières se hérissaient de soldats. Aujourd'hui, il en est de ces vieux castels comme de ceux qui se dressent sur les deux rives du Rhin; les donjons qui se menaçaient les uns les autres depuis des siècles s'affaissent, pareils à des vieillards, et ne se reconnaissent plus; les citadelles mahrattes, d'où s'élançaient des cris de guerre incessans, où se soudaient les uns aux autres les anneaux de la confédération, se délabrent aux pluies de la mousson. Un édifice désert devient un corps d'où la vie s'est retirée; il tombe en lambeaux et retourne à la nature; les animaux s'en emparent, les reptiles s'y choisissent des repaires. Dans nos climats, le lierre et les petites fleurs; sous les tropiques, les grosses lianes et les plantes gigantesques s'accrochent au front des tours et les font crouler: les oiseaux y sèment les graines de la forêt; la savane reparaît dès que l'homme est absent. Quelquefois, devant les portes béantes de ces forteresses, vous verrez passer de beaux chameaux bactriens, deux fois plus grands et plus robustes que le dromadaire brun du désert de Suez; ils descendent la colline en allongeant le pas; mais le chamelier, balancé sur sur son siége, s'endort au roulis, et continue son chemin sans s'arrêter : il n'apporte plus au castel les riches étoffes de Delhi et d'Agra!

Il est naturel qu'un peuple essentiellement belliqueux, qui chaque année, après les pluies, trouvait quelque guerre à entreprendre, soit passionné pour les traditions. Aujourd'hui qu'il a fini son rôle, que lui reste-t-il, si ce n'est les souvenirs de sa gloire passée? Mais le Mahratte les a sans cesse présens à son esprit; ils sont comme la mèche de la carabine qu'on aperçoit fumant sur son épaule le jour, la nuit, dans les plaines les plus tranquilles, au sein d'une paix d'autant plus profonde, qu'il n'est guère en son pouvoir de la troubler. Les rapsodes s'en vont, de village en village, chanter au son de la guitare et du tambourin des récits guerriers; différens en cela des bardes de la côte

de Coromandel, qui, plus rapprochés des mimes et des jongleurs, égaient souvent la foule par des couplets licencieux. Les récits historiques auxquels la tradition se mêle, ainsi que la légende, s'appellent *kathas*, du mot *kath*, parler, comme *saga*, le chant traditionnel de l'Islande, vient de *segia*, dire. Ils excitent au milieu du cercle qui les écoute un enthousiasme calme, mais profond, qui se trahit par l'immobilité de la foule, véritablement snspendue aux lèvres du conteur. J'en ai vu plusieurs exemples, mais un surtout bien remarquable. Une nuit, j'étais couché dans le village de Karli; la guitare ne cessant de se faire entendre, je résolus d'aller voir ce qui se passait à pareille heure sur la place d'un hameau hindou. Tournant derrière les bambous qui poussent comme une forêt sur ce plateau élevé, afin de me dérober aux aboiemens des chiens, je me glissai entre les cabanes, et je vis deux chanteurs entourés d'une population ébahie. Quand le souffle leur manquait, des femmes, craignant sans doute que le récit ne vînt à s'interrompre, versaient des cruches d'huile dans les lampes allumées aux portes, et la clarté renouvelée semblait ranimer l'improvisation défaillante du poète. C'était un souvenir de la poésie antique chantée avec geste, déclamée au son de la musique; il y avait là des traces du poème épique, le germe du drame. Au sortir d'un de ces récits patriotiques et nationaux, le peuple, on le devine, saisissait ses armes et courait aux combats. Une partie de la nuit s'écoula de la sorte. Les vieillards tenaient les yeux fixés sur la terre; leurs longues moustaches grises, relevées à la hauteur des pendans d'oreilles, s'agitaient par instant au frémissement d'une bouche contractée. Les femmes, plus animées, semblaient éprouver l'influence du chant et de la musique; les hommes paraissaient dominés par le récit même, par l'histoire racontée. Quand les deux rapsodes se turent, une planète s'abaissait derrière les murailles du château de *Logar*, au-dessus duquel elle avait brillé comme un signal. Située à quelques lieues du village, élevée à près de six mille cinq cents pieds au-dessus du niveau de la mer, cette citadelle, la plus forte de tout le *Maharashtra*, était considérée comme imprenable; le chef de clan auquel elle appartenait refusa constamment de la livrer au souverain de Poonah. Lorsqu'enfin, après la guerre de 1802, *Dondae-Punt*, qui l'occupait, consentit à se rendre, sur les instances du général Welesley, il assura que depuis trente ans il n'avait jamais franchi la porte de son fort. Trente fois le vieux aigle avait vu, du haut de son aire, les saisons se renouveler sans songer un instant à trahir la cause qui lui était confiée!

En face de *Logar*, d'où la vue s'étend vers l'ouest à trente lieues,

plus loin que l'île de Bombay, et à un demi-mille du village de Karli, se trouve un temple taillé dans le roc, assez remarquable et surtout assez différent de ceux que nous avons décrits ailleurs, pour qu'il en soit fait une mention particulière. Il a 126 pieds de long sur 46 de large; sa voûte, un peu ogivale, est revêtue d'une charpente en bois parfaitement conservée, et d'une date plus récente que le reste du travail. La façade, précédée d'un péristyle de colonnes gigantesques surmontées de lions à courte crinière comme le lion héraldique, est ornée de sculptures assez délicates dont le motif principal est une couple d'éléphans qui enlacent leurs trompes. A l'intérieur, une colonnade assez basse, ornée d'éléphans agenouillés, se déroule jusqu'au fond du chœur; là s'élève un édifice de forme ronde, que couronne une espèce de parasol, sans aucune figure de divinité. Ce temple appartenait-il à la secte des Djaïnas, jadis florissante dans toute la presqu'île, et qui existe encore dans le Gouzarate? Il y a lieu de le penser. A quel dieu inconnu était-il voué? Les inscriptions fort anciennes, lues diversement à plusieurs reprises, ne semblent rapporter que les noms, les dignités de quelques donataires, et ne disent rien de ce que la science désirerait savoir. Des cellules creusées dans les rochers, à gauche de l'entrée, paraissent avoir servi de retraite à des religieux; elles sont, comme la pagode elle-même, orientées à l'ouest. Dans les chapiteaux des colonnes se sont logés des chauve-souris et des rats palmistes; dans les niches, autour d'une statue brahmanique éclairée par une lampe, s'abritent des mendians hideux, estropiés des pieds et des mains, vivant d'aumônes, fort peu préoccupés de connaître le dieu qui présidait à cette grotte. Ils n'y ont vu qu'un asile consacré à une divinité quelconque, et sont venus y cacher leurs plaies. La misère et la souffrance ont besoin de se mettre sous la protection des puissances du ciel, puisque celles de la terre les repoussent.

Le sentiment religieux est un des traits caractéristiques de l'esprit des montagnards, aussi bien que l'amour de la patrie; les Mahrattes attachés aux croyances brahmaniques les ont défendues contre les envahissemens de l'islamisme, tout en combattant pour l'indépendance de leur territoire contre les sectateurs du prophète. C'est par les instigations de leurs brahmanes qu'ils fondèrent un empire éphémère, mais immense; ce serait avec le secours des intrigues ourdies par les descendans de ces mêmes prêtres qu'ils recouvreraient leur liberté, si la chose était jamais possible. Les individus de cette caste, qui jouissent d'un si grand crédit dans le *Maharashtra*, sont cependant fort peu considérés par leurs collègues des autres provinces; ceux-ci ne voudraient

contracter avec eux aucune alliance. Les brahmanes mahrattes se vantent toutefois, comme leurs voisins du sud de l'Inde, d'avoir été mis en possession du pays par le dieu Paraçourama, sixième incarnation de Vichnou, descendue sur la terre pour faire cesser la querelle entre la caste sacerdotale et celle des guerriers. Si on veut bien conserver ce dogme et lui donner une valeur historique, il représentera un roi ancien mettant d'accord les deux castes rivales en établissant, sur un plus grand nombre de points, les familles militaires d'une part, les familles sacerdotales de l'autre. De là les innombrables petits radjas, nobles à majorats et à seigneuries, répandus dans l'Inde; de là aussi les *agraharas*, concessions de terrains faites aux brahmanes; la date peu ancienne se trouve souvent précisée dans des actes authentiques inscrits sur des plaques de métal. Tel dut être le moyen par lequel le langage, la religion, l'organisation civile et militaire des Hindous se propagèrent sur une si grande étendue de pays; cette action civilisatrice, assez lente sans doute, n'ayant point été interrompue par les invasions des peuples de l'Asie centrale, contre lesquelles l'Inde était abritée par de hautes montagnes, par des fleuves de premier ordre, enfin par la mer. Mais ce qui jette quelque défaveur sur l'origine des Mahrattes, c'est qu'ils descendent de trois castes infimes, ou plutôt de trois branches de la dernière caste, qui ne s'appelait point *régénérée*, comme les autres; leurs ancêtres étaient laboureurs, bergers, gardeurs de vaches; malgré toutes leurs prétentions, ils ne peuvent marcher de pair avec les *Radjpoutes*, fils de rois, dont le nom seul indique la haute noblesse, et auxquels tant de rapports semblent les lier. Il est vrai aussi que des différences morales et physiques distinguent les peuples du *Radjasthan* de ceux du *Maharashtra*. Le système fédératif prévalut dans les deux contrées; chez les deux nations, la guerre fut le premier besoin; mais on peut dire que les Mahrattes n'ont offert qu'un type inférieur de cette souche commune peut-être. Ils paraissent sortir des rangs secondaires d'une société dont les Radjpoutes seraient les représentans les plus accomplis. On reconnaîtrait volontiers des tribus émancipées dans les Mahrattes, dont la physionomie énergique manque de distinction. Ils ont la figure plate, et leur profil ne reproduit en rien ces lignes fines et pures qu'on admire dans les trois têtes du *Trimourti* d'Éléphanta; leurs formes sont plutôt robustes que gracieuses; la grosseur de la tête, qui frappe chez eux comme une exception à la loi générale parmi les peuples de l'Inde, les éloigne de toute ressemblance avec les images sculptées sur les temples des meilleures époques.

Le nom du *Maharashtra*, de bonne heure mentionné dans les livres

de l'Inde, ne se trouve cependant mêlé à aucun évènement de quelque importance jusqu'au jour où Aurang-Zèbe monta sur le trône de Dehli. Lorsque le conquérant menaça de soumettre le sud de l'Inde à ses armes victorieuses, un prince mahratte, doué d'un courage héroïque, Civadjî, dont l'histoire est un merveilleux roman, vint lui opposer une barrière redoutable. Détachant du service des empereurs mogols des corps de cavalerie qu'il avait commandés lui-même, et dont les musulmans tiraient de si grands avantages, il fit un appel aux seigneurs des montagnes. Son père Shahdjî ayant déjà secoué le joug en se déclarant souverain de la principauté dont l'empereur mogol lui avait confié le commandement, Civadjî continua l'œuvre d'émancipation. Soit par l'effet de ses propres inspirations, soit qu'il fût guidé par les conseils d'un vieux brahmane, son précepteur et son oracle dans toutes les occasions où il voulait donner à sa cause un caractère sacré, il rêva la réunion du pays sous un seul chef, et réalisa son dessein. A mesure que les citadelles tombaient en son pouvoir, par surprise, par la reddition volontaire des garnisons, il agrandissait le théâtre de ses campagnes sans cesser de tenir entre ses mains l'autorité suprême. Comme jamais, avant lui, de si impérieuses circonstances n'avaient donné à un seul prince tant d'ascendant sur la nation, il trouva obéissance et dévouement dans le cœur des plus rebelles au système unitaire; le fédéralisme s'effaçait de lui-même, parce qu'il se sentait impuissant à reconquérir l'indépendance. Quand Civadjî mourut à cinquante-quatre ans, en 1680, il laissa à son successeur un état compact, dans lequel les brahmanes formaient un corps puissant, voué à la dynastie naissante. La réaction avait été religieuse autant que politique; les titres de la cour, empruntés à la langue persane et importés de Dehli, firent place à des expressions équivalentes tirées de l'idiome sacré. Encore aujourd'hui, le dialecte du *Maharashtra* s'est conservé presque entièrement pur de tout mélange; l'influence musulmane n'y est guère plus sensible que dans les mœurs du peuple.

Le fils du fondateur de la dynastie, Sambadjî, tomba entre les mains d'Aurang-Zèbe; le grand Mogol avait des vengeances à exercer contre le fils de son ennemi le plus acharné. La tête du prince mahratte tomba; mais, sous le règne de Sahou-Radja, l'empire acquit tout le développement auquel il lui était donné d'atteindre. Cette masse de petits rois dont la vie se passait jadis à fourrager la plaine et à se retirer avec leur butin sur les cimes de la montagne, ces bandits des *highlands* qui avaient toujours tenu leur propre pays en échec, se liguant parfois pour repousser l'ennemi commun, et se renfermant dans leurs forts

après la guerre, venaient de prendre l'offensive. En 1740, les Mahrattes étaient maîtres de toute la partie de l'Inde baignée par les deux mers, depuis Agra, au nord, jusqu'au cap Comorin, du côté du sud; leurs incursions s'étendaient de l'Indus au Bengale, et les nations européennes, à peine établies sur les côtes, les rencontraient partout menaçans. En 1742, les Anglais avaient entouré d'un fossé la ville naissante de Calcutta pour la défendre contre les attaques de leur cavalerie; le fort de Bassein et l'île de Salsette, enlevés aux Portugais, appartenaient aux successeurs de Civadjî. Il y avait huit ans déjà que es armées victorieuses parties des hautes régions situées au-delà des Ghautts étaient allées brûler les faubourgs de Delhi et insulter à la gloire passée des musulmans. Enfin, les Mahrattes se lièrent par un traité avec le Nizam et le roi de Mysore; ils figurèrent parmi les quarante mille cavaliers de Hyder-Ali, côte à côte avec les troupes françaises que Lally commandait. Mieux que leurs rivaux, les Anglais surent voir dans les Mahrattes les représentans de l'ancienne nationalité hindoue, dont les princes musulmans heurtaient les croyances et faussaient le principe; aussi s'attachèrent-ils à les comprimer d'abord, puis à les engager dans cette voie de négociations qui a conduit tous les peuples de l'Inde à la servitude.

Le successeur de Sahou, Râm-Radja, prince faible et inepte, fut déposé et enfermé dans la citadelle de Sattarah par les deux grands dignitaires de la couronne, et l'empire se divisa : le trésorier Bagadjî-Bounsla fit de la ville de Nagpour la capitale du royaume d'Orient; le brahmane Badjî-Rao, premier ministre (*pechwa*), choisit l'ancienne capitale, Poonah, pour le chef-lieu de sa résidence et du royaume d'occident. Ce dernier mourut en 1769, laissant à son fils la souveraineté avec le titre de *pechwa*, devenu héréditaire; deux ans plus tard, en janvier 1761, les Mahrattes, déjà sur le déclin, perdirent, près de Panniput, contre Ahmed-Chah-Abdalli de Caboul, la plus grande bataille que les Hindous aient livrée aux musulmans depuis les temps de la première invasion. Les auteurs mahométans disent que leur propre armée se composait de 42,000 chevaux, de 38,000 fantassins, de 80 pièces d'artillerie, tandis qu'avec un peu d'exagération, ils font monter celle de leurs ennemis à 50,000 chevaux et 15,000 fantassins, soutenus par une foule innombrable d'irréguliers, et une artillerie de 200 canons, y compris les pierriers portés par des chameaux. Le camp mahratte renfermait en tout plus de 500,000 personnes, soldats, femmes, enfans, serviteurs, qui périrent pour la plupart dans la défaite. Ce revers terrible arrêta l'élan des princes confédérés; peu

à peu l'empire se démembra, des conspirations de palais amenèrent une guerre civile, et l'Angleterre prit parti dans la querelle. En 1772, à la mort du pechwa Madhou-Rao, Narraïn, qui devait lui succéder, fut assassiné par son oncle Ragobah. Les populations mécontentes se déclarèrent contre le meurtrier en faveur d'un fils posthume de sa victime. L'usurpateur chercha un refuge près des Anglais, qui avaient enfin un prétendant à soutenir. Le prétexte une fois trouvé, les Anglais l'exploitèrent activement. Deux fois ils déclarèrent la guerre aux Mahrattes pour les forcer à accepter l'assassin de leur pechwa, deux fois les montagnards résistèrent aux attaques étrangères. L'invasion d'Hyder-Ali survenant, il devenait téméraire d'irriter les Mahrattes; un traité de paix fut conclu, par lequel les places conquises seraient rendues, excepté celle de Salsette. C'était la seconde fois que les agens britanniques renonçaient à faire triompher une cause qui n'était assurément pas celle du droit et de la légitimité.

Désormais, la politique européenne va se trouver en jeu dans le sud de l'Inde; les chefs mahrattes, hommes d'action, trop impétueux et trop bornés pour démêler leurs véritables intérêts à travers ce labyrinthe d'intrigues, ne savent quel parti embrasser. Sous l'inspiration du roi de Mysore, ils attaquent, en 1784, les petits états voisins des possessions britanniques, et, après avoir enlevé imprudemment cette barrière qu'il fallait respecter, ils s'arrêtent avec effroi. Lord Hastings les détacha bientôt de l'alliance contractée avec Hyder-Ali; à la rigueur, ils n'avaient rien à gagner aux victoires de ce héros musulman, cruel envers les Hindous, fanatique comme Aurang-Zèbe. Quand Tippoo recommença les hostilités, il enleva aux anciens alliés de son père une partie de leurs provinces, et les Mahrattes vaincus ne rentrèrent en possession du territoire envahi que par le secours de leurs nouveaux amis les Anglais. Ceux-ci sacrifiaient à un avenir peu éloigné leur ambition du moment : Tippoo devait périr à tout prix, telle était la condition première des succès de leurs établissemens dans l'Inde. Quand ces difficultés eurent été habilement résolues, quand le sultan de Seringapatam eut disparu avec la dynastie musulmane, dans sa capitale prise d'assaut, quand la révolution française laissa l'Angleterre asseoir les bases de sa puissance en Asie, de nouveaux troubles ébranlèrent à jamais l'empire affaibli du *Maharashtra*. En 1795, la mort du jeune pechwa, contre lequel les troupes britanniques avaient autrefois pris parti, amena une lutte désastreuse entre deux compétiteurs qui se disputèrent l'autorité pendant huit années. Après les guerres de la seconde partie du XVIIIe siècle, le royaume des Mahrattes se trou-

vait déjà restreint aux peuples de ce nom relevant du souverain de Poonah; les provinces conquises lui avaient été enlevées. Le fils de Ragobah, abandonné de ceux qui avaient accueilli son père dans sa disgrace, fut forcé de se retirer, à la suite de bien des vicissitudes, devant Badji-Rao, que réinstallèrent définitivement les victoires du général Welesley. Ce fut en mai 1803 que l'ordre fut rétabli dans les Ghautts, voici à quelles conditions : le prince mahratte acceptait le régime subsidiaire, reconnaissait la souveraineté de ses alliés et renoncait à la direction de sa politique extérieure. Le pechwa était *protégé* et séparé des autres chefs de la confédération contre lesquels la guerre allait se continuer. Nous verrons bientôt quelle circonstance amena la compagnie à le déposer. Les citadelles qui tenaient encore pour l'autre prétendant capitulèrent à la longue; il y en avait que l'on ne pouvait réduire que par la famine, et elles bravaient impunément l'autorité du souverain jusqu'auprès de sa capitale; au nombre de ces forts, on comptait celui de Logar, dont nous avons parlé plus haut, et qui est éloigné de Poonah à peine de dix lieues.

Quand on arrive près de cette ville et qu'on voit un espace de deux milles carrés tout au plus couvert de maisons d'assez médiocre apparence, on comprend que ce n'est pas là le chef-lieu d'un royaume commerçant, industrieux, ami de la paix. Poonah ressemble à un bourg qui a grossi, et n'a pas la grandeur qui convient à une cité célèbre à tant de titres. Du côté de l'ouest coule une rivière à peu près à sec pendant l'hiver, assez encaissée, large de trois cents mètres, sur laquelle on aperçoit des arches de pont à moitié bâties; les dieux ne s'étant point montrés favorables à l'achèvement de ce travail, deux fois interrompu par des causes naturelles, les brahmanes ont déclaré qu'il n'y avait pas lieu à continuer l'entreprise. Ce cours d'eau, nommé la Moula, tombe tout près de la ville, dans la Mouta; c'est au confluent de ces deux rivières, considéré comme un lieu particulièrement saint, que les veuves avaient coutume de se brûler sur le corps de leurs époux (1). La Mouta se jette dans la Bhîma, qui se mêle elle-même au Krichna, dont les eaux se déversent dans le golfe du Bengale. Ainsi par une suite de rivières, dont la première prend sa source à vingt-cinq lieues de la baie de Bombay, on peut, au temps des crues, traverser toute la presqu'île en bateau, moins ce court trajet, et se rendre de Poonah au rivage de Golconde (2). Le Krichna, fleuve sacré, véritable fron-

(1) Cet usage n'a été aboli qu'en décembre 1829, par un acte de lord Bentinck.
(2) Par compensation, la chaîne des Ghautts, interrompue un instant par des

tière du Dekkhan, fut traversé, pour la première fois, par les armées musulmanes, en 1310, lorsque Cafour alla combattre le roi du Carnata.

Sur la rive gauche de la Mouta sont construites les habitations de l'ancienne résidence; au temps où les Mahrattes existaient encore quelque peu par eux-mêmes, sous le régime de protection, l'ambassadeur occupait, avec sa petite cour, les hauteurs de *Sangam;* maintenant la résidence est le gouvernement local. Par-delà la ville hindoue, sur un plateau aride, mais aéré, bordé de montagnes, s'étendent les cantonnemens militaires, baraques rangées comme les tentes d'un camp, où le *gong* chinois marque l'heure aux sentinelles, où les exercices à feu, les parades, se succèdent sans relâche, moins peut-être pour habituer les troupes aux manœuvres que pour rappeler aux Mahrattes avec quelle attention on surveille leurs mouvemens. De Sangam aux cantonnemens, on rencontre une suite de *bagglaws*, maisons de campagne délicieuses, occupées par les fonctionnaires anglais, civils et militaires; ces cabanes charmantes, construites en bois, ornées de galeries, sévères au dehors, décorées au dedans avec une simplicité qui n'exclut pas le luxe, sont pourtant, en quelque sorte, la ligne de fortifications qui tient en échec la capitale d'un royaume! Chaque enclos est, pour toute défense, entouré d'une plantation d'acacias ou de *bohinias*, dont les thyrses blancs et rouges donnent le signal du printemps; les voitures roulent sans bruit sur le sable des allées; tout n'est que fleurs et bosquets. Combien de pareilles demeures seraient capables d'inspirer aux peuples soumis le goût de l'ordre, de la civilisation et des habitudes de l'Occident, si les préjugés religieux ne tenaient l'Hindou en défiance contre les populations chrétiennes, si le caractère anglais était moins dépourvu de cette faculté de conciliation à laquelle il préfère l'orgueil et le sentiment de sa supériorité! Aux arbustes élégans des latitudes méridionales, aux plantes tropicales que le climat plus tempéré permet cependant de cultiver jusque sur la montagne, se mêlent le pêcher et la vigne. L'hiver, si doux à Poonah, rappelle les magnifiques journées d'automne à la Louisiane, ces temps de récolte qu'on appelle, dans le sud des États-Unis, *l'été des Indiens*, *Indian summer*. Les mimosas, les euphorbes, se sont dépouillés de leurs feuilles : il y a un peu d'engourdissement dans la nature, une certaine langueur qu'augmente l'absence des brises arrêtées par la chaîne des Ghautts; mais, dans les lieux rafraîchis par les irrigations, l'influence de la saison sèche est à peine sensible. On peut s'en convaincre en visi-

ravins immenses près de Paniany, livre passage à la rivière de ce nom, qui, partie de Coimbatour sur la côte de Coromandel, vient se perdre du côté de celle de Malabar, dans l'Océan indien.

tant au mois de janvier le jardin qui appartient à la *masse* (*the mess*) des officiers de l'armée anglaise. Ce riche enclos produit toujours quelques fruits, quelques végétaux des climats les plus divers; la patate douce de la Caroline et l'humble tubercule originaire du Canada y croissent à l'ombre du manguier et de l'arbre à betel; on ne sait sous quelle zône on se trouve transporté. Des champs entourés de cactus épineux, que des galériens taillaient avec des sabres rouillés, sous la conduite des garde-chiourmes accroupis à l'ombre, nous remettaient en mémoire les *ranchos* de l'Amérique méridionale, les fermes de la *pampa*, qui n'ont pas d'autre rempart contre les attaques des sauvages.

Quand on voit les gracieux *cottages* de la froide Angleterre, on devine ce que doivent être sous des latitudes si favorisées, sous des cieux si choisis, les habitations de cette société d'élite, obligée, par sa position exceptionnelle, de concentrer dans l'enceinte d'un jardin tous les agrémens de la vie. Aussi, quel contraste entre ce quartier franc si calme, si propre, si morne, malgré sa beauté, et la ville noire, la cité hindoue, véritable ruche de frelons bourdonnans! Se promener à pied dans les rues de Poonah serait une chose difficile; les chiens errans, auxquels un faquir distribue de sa propre main les gâteaux de farine, aboient en chœur contre l'étranger. Les chariots roulent sur leurs essieux de bois avec tant de bruit, qu'on n'entend point le cri de *khabardar* (gare), répété à chaque instant dans la cohue par les porteurs de palanquins, par les serviteurs des personnages de haut rang qui trottent sur leurs petits chevaux. L'Européen à pied est un dieu tombé des cieux, un *topiwala*, une tête à chapeau, et rien de plus; sa couleur ne le protège point contre les coudoiemens de la foule à laquelle il se mêle. Qu'il reparaisse à cheval, en voiture, les péons se lèveront à son passage, les sentinelles lui porteront les armes; en toute occasion cependant, son groom et son cocher doivent avoir soin de ne pas brusquer les vaches couchées au milieu de la rue: on peut faire ranger à coups de fouet l'homme de basse caste accroupi sur sa natte, l'animal sacré mérite plus d'égards. Les poètes avaient fait de la vache le symbole de la terre; le veau, mis bas chaque année par la bête féconde, représentait les productions annuelles d'un sol infatigable; puis le peuple, ainsi que cela arrive toujours, a oublié le mythe, il ne lui est resté que la lettre, moins l'esprit, et il adore l'image de cette puissante nature dont les anciens sages recherchaient l'auteur par-delà les cieux (1). Mais, outre

(1) Dans la province de Bedjapour, dont Poonah est le chef-lieu, il y a cependant deux villages qui ont le droit de vendre la chair de bœuf. Peut-être est-ce une concession faite à d'anciens peuples établis dans la contrée avant l'invasion des hindous.

cette représentation vivante de la divinité, il y a dans les rues de Poonah des figures symboliques dont on ne peut parler, sculptées impudemment sur le tronc des figuiers; en voyant ces grossières manifestations d'un culte païen, on ne sait lequel on doit le plus admirer, de la naïveté ou de l'effronterie d'un peuple qui, après avoir tout divinisé sur la terre, ne sait plus où s'arrêter dans ses adorations.

Toutes les rues et les places portent le nom de quelque dieu; devant les temples sont creusés ces beaux étangs où la population, quand les fleuves manquent, vient se plonger chaque jour à plusieurs reprises et laver ses vêtemens. Ces mêmes hindous, qui vivent en public, se cachent et s'enferment pour manger; les malignes influences qu'ils redoutent pendant les repas, ce sont la malpropreté, le contact des gens souillés et immondes de naissance ou par accident, dont ils se purifient au moyen du bain et des ablutions. De là, les précautions sans cesse renouvelées, le soin extrême de leur personne et de leurs maisons. Dans une ville pieuse comme Poonah, il y a redoublement de pratiques religieuses, et chacun semble préoccupé exclusivement du désir de se rendre agréable aux dieux. Des ascètes aux longs cheveux, aux ongles recourbés, tapis sous des huttes comme des animaux, jappent des stances que les plus dévots viennent écouter et qui édifient la foule. Non-seulement les noms de Brahma et de Vichnou sont inscrits à l'angle des rues; mais, dit un auteur anglais, « les membres du panthéon hindou sont mieux manifestés encore par les peintures dont les murailles sont barbouillées, de sorte que l'histoire des divinités brahmaniques peut être apprise rien qu'en traversant la ville. » Les pagodes, cependant, n'ont rien de remarquable; les Mahrattes, tout fanatiques qu'ils étaient, savaient construire les forteresses mieux que les temples. Dans les bazars, on voit encore des boutiques d'armes anciennes : le sabre, si habilement manié par les cavaliers, à côté de la massue du fantassin, la cuirasse de coton, pareille à celle que portaient les Mongols, auprès de la pique à large fer qu'on croirait empruntée aux Saxons. D'ailleurs, ce n'est pas ici qu'il faut chercher les belles étoffes du nord de l'Inde. Quand les Mahrattes prirent le goût des tissus de Dehli et du Kachmyre, au lieu d'apprendre à les fabriquer, ils allèrent les voler chez leurs voisins, surtout chez les musulmans, qu'une civilisation plus avancée, une plus grande recherche dans le costume portaient à des habitudes de luxe inconnues aux montagnards. Cette ville de plus de cent mille ames (et ce n'est pas beaucoup dans l'Inde), dénuée de grands édifices, où l'on ne retrouve guère les traces d'un passé glorieux, ne ressemble point à la capitale d'un empire dont le chef percevait trente millions de

revenus, et pouvait mettre sur pied jusqu'à deux cent mille hommes de cavalerie. Peut-être la situation de Poonah, au sein des montagnes, nuisait à son développement d'une part, tandis que de l'autre la manie des combats, des *chevauchées*, des invasions, détournait les Mahrattes des travaux sédentaires; le défaut de fleuves aussi, le manque de communications faciles et sûres, empêchèrent cette capitale de devenir un entrepôt de commerce, un centre de civilisation et d'industrie. Dans l'esprit de ses belliqueux habitans, Poonah, place ouverte, bâtie sur un plateau, au pied des monts et non à leur cime, impossible à défendre, ne représentait qu'un marché, et à l'approche de l'ennemi ils l'abandonnaient pour aller se réfugier dans les forteresses, emportant avec eux leurs richesses, c'est-à-dire leurs armes et leurs familles.

Les maisons, posées sur des assises de granit, consistent en des murailles de bois ornées de balcons, de toits en saillie, de galeries à jour, sculptées avec une certaine élégance, quelquefois dans le goût mauresque. Ces ornemens gracieux se mêlent assez bien aux frontons étagés des pagodes, aux coupoles de quelques temples imités de l'architecture mogole, aux pyramides tronquées et arrondies qu'on voit s'élever du milieu des jardins. Les édifices religieux, en Orient, ont une variété de formes qui peut se comparer à celle des arbres dans les forêts; ceux-ci ont la hardiesse du palmier, ceux-là ressemblent par leurs dômes aux touffes de feuillage qui jettent près des sources une si belle ombre. Hors de la ville, non loin de la chapelle catholique portugaise, les musulmans ont leur mosquée et leur cimetière, où les tombes blanches, surmontées d'une pierre taillée en turban, se cachent sous de véritables bosquets. On lit dans plusieurs auteurs que l'islamisme n'était point toléré sur le territoire de la confédération des Mahrattes; cependant le fort de Maligaon, qui leur appartenait, et se rendit en 1818 aux Anglais, avait pour garnison une troupe d'Arabes à la solde des pechwas. Il faudrait entendre plutôt que la religion musulmane compta peu de prosélytes dans cette partie de l'Inde, qui devint, à l'époque de l'invasion, l'un des asiles du brahmanisme. Poonah prétend être la Bénarès de l'ouest, et les traditions antiques s'y conservent dans un collége encore existant. Le lycée brahmanique est établi dans un ancien palais du pechwa, composé de plusieurs corps d'habitation, que séparent des cours peu spacieuses, entourées d'un canal où l'eau coule toujours. Les portes sont basses, les escaliers étroits; les appartemens ont des fenêtres ornées, mais privées de vitres; les chambres du fond, tranquilles, isolées, habitées naguère par la partie féminine de la famille régnante, sont hantées aujourd'hui par de jeunes éco-

liers; ils sont si peu bruyans eux-mêmes, qu'on dirait que le gynécée s'est transformé en couvent. Un poste d'honneur, formé de soldats indigènes, dans toute la pureté du costume et de l'armure antique, occupe la galerie d'entrée. On n'entend aucun bruit sous les cloîtres des cours. Quand un *pandit* passe, les cipayes le saluent respectueusement, et se couchent de nouveau sur les bancs de bois; la présence des guerriers n'est qu'un hommage rendu par la caste militaire et par la société hindoue dans son ensemble à la toute-puissance brahmanique.

Dans les premières salles se tient l'école primaire; de petits enfans de toute condition apprennent à lire les caractères mahrattes, à reconnaître les groupes sanscrits dans l'écriture cursive et locale, aussi difficile à déchiffrer que celle des Bengalis. Ceux qui commencent à écrire s'exercent en traçant avec le doigt le contour des lettres peintes en blanc sur une planche noire. Ces premiers principes d'éducation sont entièrement distincts des grandes études que l'on aborde plus tard, et qui renferment la somme de toutes les connaissances humaines; ils sont comme le vestibule du grand édifice de la science. En avançant un peu, on trouve les six classes, ou les six chaires, pour parler notre langue. Dans un cours qui dure cinq années pour chaque branche de l'enseignement, les maîtres expliquent la grammaire, la logique, la poésie, l'astronomie, la médecine, la philosophie du droit civil et religieux. Celui qui passe trente années à parcourir ces six degrés sort du collége *pandit*, docteur dans toutes les facultés; bien entendu que c'est la langue sacrée, le sanscrit, le latin de l'Inde, qu'il s'agit d'apprendre et de professer, par conséquent l'invariable tradition des premiers âges. La grammaire est réduite presque à l'état de science abstraite par les formules à moitié algébriques qui en fixent les règles; la logique (*nyaya*, manière de procéder avec certitude) a été développée abondamment dans les textes des écrivains hindous, qui ont poussé jusque dans ses derniers retranchemens l'art de raisonner et quelquefois même de déraisonner. Il y a là matière à une longue étude, et le disciple érudit peut tout prouver en sortant de l'école. Quant à la poésie, elle a ses incontestables beautés de rhythme et d'images; le maître scande le vers, le fait répéter à l'élève, et le lui explique par le commentaire écrit ou par une glose verbale en langue vulgaire. Ce cours m'intéressait plus que les autres, car les œuvres d'imagination sont du domaine de tous les peuples. Les étudians, assis à terre, le manuscrit sur les genoux (chacun est obligé de copier son texte), me suivaient de l'œil furtivement, ne sachant comment inter-

prêter ma curiosité. Les uns regardaient la présence d'un étranger comme une intrusion : c'étaient de jeunes brahmanes élevés dans la campagne; d'autres, nés de familles aisées et qui avaient visité Bombay, sentaient peut-être en ce moment l'infériorité des enseignemens brahmaniques vis-à-vis de l'éducation européenne, et ils semblaient distraits par cette pensée importune. Le maître s'était levé de dessus ses coussins par respect pour les gentlemen anglais qui m'avaient conduit là. Je tendis la main à un petit élève sérieux, au front plat, à la figure boudeuse, en lui demandant son manuscrit; il se retira avec dédain, tandis qu'un de ses camarades, plus poli, m'offrait son cahier de bon cœur. Sans aucun doute le pandit possédait l'intelligence des textes; il les développait en mahratte pour les auditeurs, en hindoustani pour nous, avec une certaine verve et une satisfaction évidente : c'était la tradition qu'il nous donnait, ce qu'ils appellent eux-mêmes *la bouche du maître*. A cette explication dénuée de critique, fatale, pour ainsi dire, combien j'eusse préféré la méthode claire, savante, que suit le professeur du collége de France! Dans l'étude de l'astronomie est comprise celle des mathématiques, dont les traités en vers se gravent facilement dans la mémoire; mais il leur manque toujours la précision, et les hindous sont si peu portés à compter, qu'au-delà d'un certain nombre ils ne parlent plus que de millions et de myriades. Il leur faut du merveilleux jusque dans les chiffres! On conçoit bien que l'astronomie des brahmanes est, à proprement parler, l'astrologie, de même que leur médecine se rapproche en certains points de la magie. Ils avouent eux-mêmes que l'étude des organes de la vie sur un corps mort est le véritable moyen à employer pour connaître les maladies et apprendre à les guérir; pourtant l'horreur qu'ils ont des cadavres les éloigne à jamais de toute idée de dissection. Dans cette classe de médecine, en un coin de la salle, deux jeunes gens se tenaient à l'écart; ils évitaient tout contact avec leurs voisins, parce qu'un de leurs parens étant mort à cent lieues de là, ils se trouvaient impurs pour quarante jours. Il y a loin de ces prescriptions par trop rigoureuses au manque de respect dont les étudians de nos amphithéâtres se rendent parfois coupables envers les restes mortels confiés à leurs mains! Les préceptes de morale civile et religieuse enseignés dans l'école de philosophie initient le citoyen de l'Inde aux devoirs de sa caste, aux lois de la société à laquelle il appartient. Ce cours serait beau à faire si les brahmanes, en élucidant les textes anciens, détachaient un à un les langes dans lesquels le dogme a été successivement enveloppé; mais ce n'est pas là leur affaire : ils professent ce qu'ils ont appris et le trans-

mettent à ceux qui viendront après eux. Dans ces écoles, le maître, qui se considère comme un anneau de la grande chaîne, n'a pas trop l'air d'un pédagogue; les élèves ne sont ni mutins, ni turbulens; la science ne paraît à charge ni à celui qui la distribue, ni à ceux qui la reçoivent. C'est qu'il existe encore dans cette partie du monde ce qui chez nous se perd chaque jour, le respect pour les choses et pour les personnes qui représentent la tradition.

A part la routine qui préside aux leçons des colléges brahmaniques, on peut voir une idée féconde dans cet enseignement complet confié à une corporation, à une caste au sein de laquelle la connaissance de l'antiquité se conserve; c'est à cette institution que le brahmanisme a dû sa longue durée. Les pandits de Poonah sont loin de croire leur règne passé, et ils ont adopté une innovation européenne, la presse lithographique, au moyen de laquelle ils publient eux-mêmes quelques textes, sans le secours d'ouvriers étrangers. Le gouvernement anglais subvient aux frais de leur collége, qui ne se soutiendrait pas par lui-même, car on n'y compte pas plus de dix à quinze élèves par classe. Cette subvention est le gâteau de miel jeté à des ennemis puissans par leur influence pour endormir en eux la passion d'intrigues qui les tourmente. Dans le même but, la compagnie accorde un traitement de 50 roupies (125 fr.) par mois aux prêtres qui desservent à tour de rôle les trois pagodes de Pârvatî-Hill. Cette colline, située à deux milles de Poonah, était le Capitole des Mahrattes; le dernier pechwa en descendit il y a vingt-cinq ans pour s'en aller en exil à Benarès. Sur sa cime escarpée, elle porte encore trois temples consacrés, le premier à Pârvatî, la déesse fille de Himala, souverain des montagnes neigeuses; le second, à Kartikeya, fils de Pârvatî, dieu de la guerre; le troisième, à Vichnou. On y monte par un immense escalier que les chevaux et les bœufs peuvent gravir. Après avoir traversé une espèce de corps-de-garde, dans le genre de celui qui occupe le péristyle du collége, on se trouve sous des cloîtres aérés, découpés d'ouvertures dans le style mauresque; les brahmanes de service versent l'huile sur les idoles et fourbissent les grands instrumens de cuivre qui retentiront avec un bruit surhumain aux processions du Dourga-Poudja; ce sont des trompettes immenses de formes fantastiques, des tambours de toute espèce, des orbes sonores et vibrans comme le tamtam. Plusieurs enceintes de murailles entourent le sommet de la colline, les unes en ruines, les autres debout encore, plantées d'arbres, et cachant leur base dans de longues herbes que broutent indolemment les bœufs sacrés. Au-dessus de l'endroit le plus abrupte s'élève, autour d'une cour dont la pagode

de Vichnou est le centre, le palais inachevé du pechwa. La foudre a renversé l'habitation du prince comme pour mieux consacrer la ruine de l'empire dont il était le représentant; il ne reste plus que des pans de cet édifice, qui dominait tous les points de la plaine. Du haut de la colline, le regard se déploie sur un magnifique horizon; les deux villes, mahratte et anglaise, se montrent côte à côte, celle-ci pareille à un parc avec ses allées et ses jardins, celle-là pareille à un échiquier couvert de toutes ses pièces. Au-dessus des plantations de manguiers que le souverain avait groupées abondamment dans la campagne pour donner à sa capitale de l'ombre et de la fraîcheur, on aperçoit bien loin, au pied d'une montagne abrupte, son palais d'été. Aux angles de l'édifice à quatre faces, se dressent des clochetons carrés qui se communiquent par des escaliers et des chemins de ronde; le rez-de-chaussée de ce castel, construit en bois, est entouré d'une galerie, d'un cloître extérieur, destiné à protéger les salles d'en bas contre les rayons du soleil; puis, comme l'idée de guerre était inséparable de toute construction mahratte, la villa du prince avait pour défense un mur épais, assez haut, flanqué de quatre grosses tours désormais ruinées. On dirait même que jamais ce palais n'a été achevé. Aujourd'hui tout est silencieux et désert autour du pavillon bastionné; il n'y a ni jeunes femmes dans les cours intérieures, ni sentinelles sur le rempart.

Dans une plaine, auprès de la colline sacrée, on aperçoit encore un grand champ-de-mars, un vaste espace marqué par une muraille; c'est là que chaque année, à l'époque du *dassarah*, fête solennelle correspondant à la fin des pluies, les brahmanes par milliers s'assemblaient pour recevoir un à un, de la main des pechwas, l'aumône, le don qui consacrait l'hommage dû par les rois à la caste sacerdotale, d'après ce précepte qui commande au souverain de faire le plus de libéralités possible aux *deux fois nés* par excellence, à ceux qui ont reçu une nouvelle vie avec l'initiation aux mystères religieux. Il venait des brahmanes de toutes les parties du *Maharashtra;* quelquefois on en comptait cinquante mille réunis dans l'enceinte, et le chef de l'état se réjouissait à la vue de tant de saints personnages qui le proclamaient grand et magnifique. Après cette pacifique cérémonie, les guerriers, à la tête de leurs bandes armées, se répandaient dans la campagne, pillant et saccageant les villages, se ruant comme un orage à travers les vallées; de cette façon, l'année nouvelle était inaugurée. A défaut de guerre, les chefs improvisaient un simulacre d'expédition sur le territoire de leurs voisins, et remontaient dans leurs forts jusqu'à ce que l'occasion se présentât de se mettre à la solde de quelque prince.

La vie, d'ailleurs, devait être fort triste sur des pics élevés à cinq ou six mille pieds au-dessus du niveau de la mer; les bardes y venaient souvent chanter les exploits des ancêtres du châtelain, mais celui-ci s'ennuyait bientôt à regarder paître ses jumens au versant des monts.

Le souvenir des anciennes assemblées du *dassarah* tourna la tête du dernier pechwa, Badji-Rao. Les brahmanes tramaient un complot dont les ramifications s'étendaient dans les provinces, et le prince, excité par eux, éclata imprudemment; voici dans quelles circonstances. A l'époque où la compagnie s'engageait dans une guerre dangereuse avec le Népal, en 1816, Rundjet-Singh menaçait avec une forte armée les Seikhs protégés qui le séparaient des possessions britanniques. Un corps de Patans se formait sur la frontière de la province d'Agra. On s'attendait, disent les écrivains anglais, à un soulèvement général, et lord Hastings s'occupa de prendre des mesures pour en arrêter l'explosion, ou tout au moins en atténuer l'effet. Les Mahrattes aussi se montraient prêts à renouer les liens de la confédératon dissoute par le traité de Bassein. Les états du *Maharashtra*, divisés, se composaient du royaume de Poonah, de celui de Scindiah, de la principauté gouvernée par le Holcar, et des provinces soumises au radjah de Nagpour, Appa-Saheb. Cinq ou six princes, prenant les armes à la fois sur divers points, eussent suffi à tenir en échec la puissance anglaise, moins consolidée que maintenant. Ce qui a été accompli depuis n'était encore qu'ébauché. La politique conseillait de diviser les radjahs en les opposant les uns aux autres, ce fut un moyen de les réduire; une fois soumis, on les isola plus complètement en interdisant à ces princes, d'ailleurs assez indolens, toute correspondance avec leurs voisins. Mais il est toujours difficile d'empêcher certaines nouvelles de circuler, et à peu près impossible de déjouer les conspirations au sein d'un peuple nombreux disséminé sur un grand espace. Dans ces dernières années, n'a-t-on pas surpris à Poonah, à Bombay même, des proclamations menaçantes pour les Européens?

Badji-Rao avait levé des troupes et envoyé loin de sa capitale ses trésors avec sa famille, au printemps de l'année 1817. Pour le punir de ses mauvaises intentions, on lui imposa un contingent de troupes qu'il dut payer et entretenir. Le pechwa mit garnison ennemie dans ses propres états, et paya 34 laks de roupies (8,500,000 fr.) au trésor de la compagnie. L'argent qu'il pouvait employer à solder ses armées passa ainsi aux mains des Anglais. Un traité signé le 15 juin ayant établi les bases de l'alliance nouvelle, bien plus onéreuse que la première pour le chef des Mahrattes, cet ajournement des hostilités permit aux troupes

de la compagnie de se préparer à une attaque, aux Hindous des montagnes d'attendre une occasion favorable sans se trahir par des mouvemens précipités. A l'époque des fêtes du Dourga-Poudja, des bandes armées se déployèrent tout le long des marches qui conduisent de la plaine au sommet de Pârvati-Hill; le résident demanda des explications à Badjî-Rao sur cet appareil militaire, dont il avait pénétré sans doute le véritable motif. Le pechwa répondit qu'il voulait donner à la fête un éclat inaccoutumé. En effet, la cérémonie fut solennelle; le soleil faisait étinceler une forêt de mousquets et de piques échelonnés sur les immenses gradins de la colline. La dernière armée mahratte, fière de son nombre, regardait avec un fol orgueil le petit camp des Anglais, perdu dans le bassin spacieux que domine Pârvatî-Hill. La population confiante regardait avec une joie secrète les préparatifs de cette trahison, qui devait lui faire perdre l'ombre d'indépendance dont elle jouissait encore. Le 5 novembre, Badjî-Rao attaqua brusquement la résidence; ses troupes, repoussées par le colonel Burn, se retranchèrent au nord-ouest de la ville, dans les gorges de Ganeça. Au fond de ce défilé, devant lequel se dresse la montagne sainte avec ses trois temples, trente mille Asiatiques éprouvèrent encore ce que peut une poignée de soldats européens conduits par des chefs habiles. Une déroute complète rejeta l'armée du pechwa loin de la capitale. Les autres chefs de l'ancienne confédération, qui s'étaient levés tous à la fois dans une grande étendue de pays, essuyèrent des échecs considérables sur divers points. Badjî-Rao, quatre fois battu, réduit à fuir, dépouillé de ses citadelles, enlevées l'une après l'autre, ne sachant plus sur quelle montagne trouver un asile, se rendit à sir John Malcolm, dans le courant de l'année 1818. Admis, aux termes d'une capitulation honorable, à se retirer avec une forte pension là où se retrouvent les radjas dépossédés, il dit adieu à la Bénarès de l'ouest pour aller, dans la véritable capitale du brahmanisme, bâtir pieusement des pagodes et rêver à sa gloire passée.

Cependant on ne voulait pas laisser les Mahrattes sans un fantôme de prince. Le descendant de Civadjî, Pertab-Singh, relégué à Sattarah comme ses aïeux depuis le jour où les pechwas (ministres civils), véritables maires du palais, avaient usurpé une autorité héréditaire, fut remis par les vainqueurs sur le trône de sa dynastie; mais c'est à Sattarah, à quelques lieues de la capitale, qu'on lui permettait de résider, dans une ville qui ressemble à une forteresse. Il n'eut à gouverner qu'un petit territoire, dont il a été dépouillé il y a quelques années, et son contingent fut fixé à cinq cents cavaliers et quatre mille fantas-

sins, armée assez considérable pour une population de quinze cent cinquante mille habitans. Voilà ce qu'on appelle dans l'Inde une restauration, parce que la bannière de Civadjî flotta de nouveau sur la contrée où régna jadis le héros mahratte. Ce qui reste désormais d'artillerie aux habitans de Poonah consiste en cinq petites pièces de deux, rougies du sang des victimes offertes à Dourga et confiées aux brahmanes de Pârvati-Hill, qui les gardent respectueusement sous un hangar. Au jour de la grande fête, assez triste désormais, ces canons inoffensifs tonnent du haut de la colline, mais d'une façon si peu belliqueuse, que des aigles viennent nicher sur les acacias, aux abords du temple. Ces *insidieux brahmanes*, si détestés des Anglais, qui avec raison voient en eux des ennemis toujours prêts à conspirer, survivent donc à l'indépendance de leur pays. Tout pensionnés qu'ils sont pour entretenir les idoles et conserver les traditions de la langue sacrée, le joug leur pèse; ils ne peuvent oublier l'heureux temps où ils gouvernaient les princes, où les solennités religieuses faisaient tomber dans leurs mains des aumônes abondantes. Réduits au rôle de desservans et de maîtres d'école, ils se voient souvent contraints d'embrasser les professions que la loi leur permet en cas de détresse, et certes jamais le législateur n'avait prévu celle dans laquelle ils devaient tomber un jour.

Au nord-est de la colline s'étend un lac charmant entouré de coteaux boisés; une île assez spacieuse en occupe le milieu. Sur cette île, on voit un petit temple, une habitation de brahmanes, et un de ces jardins où de frais ombrages invitent à la rêverie. Aux guerriers appartiennent les montagnes, aux gardiens du culte les vallées; c'est dans les vertes prairies, au bord des ruisseaux, que les religieux de l'Inde se plaisaient à copier les manuscrits sur feuille de palmier, à revoir les anciens textes, pareils en cela aux bénédictins : *valles benedictus amabat*. On comprend très bien que les hôtes de ce séjour privilégié se livrassent à l'étude de la philosophie, à la vie contemplative, loin des bruits du monde; jamais lieu ne fut mieux choisi pour la méditation. Quoi de plus favorable aux élans de l'imagination qu'un climat admirable, des sites enchanteurs, une eau tranquille qui reflète tour à tour les étoiles du firmament et les dômes des bois? Dans les temps de troubles, combien cette retraite devait paraître paisible, quand les montagnes voisines se couvraient de combattans et retentissaient de cris terribles! Cette île devenait sacrée, comme la pensée intime qui se cache au fond du cœur. Plusieurs fois, après avoir gravi les hauteurs environnantes, je vins m'asseoir au pied des grands arbres et

regarder les ombres s'allonger sur la surface unie du lac. Un soir, j'entendis les pas d'un cheval retentir sur les pavés du chemin; c'était un vieux chef mahratte, revêtu de son harnais de guerre, qui trottait sur un petit coursier blanc à jambes fines, richement caparaçonné; la housse, jadis somptueuse, la bride rehaussée de torsades en coton rouge, mais usée, attestaient de longs services. Le vieillard portait une double cuirasse de fer, il avait dans sa ceinture, roulée en écharpe, un long poignard; l'orbe du bouclier pendu au pommeau de sa selle frappait sans cesse la garde du cimeterre et rendait un son métallique pareil au tintement de la cloche qui s'efface dans le lointain. Où se rendait ce chevalier à barbe blanche, coiffé du turban de mousseline, paré comme un jour de bataille? Son écuyer le suivait respectueusement, tenant à la main le narguilé incrusté d'argent; il courait après son maître avec une certaine résignation. Peut-être le vieux chef de clan, se trompant de siècle, faisait-il par habitude le tour de ses anciens domaines; peut-être voyait-il encore dans son imagination les bandes armées se lever à sa voix et gravir les montagnes! Le jeune Hindou qui sonnait de la conque, debout sur les marches de la pagode, au bord de l'île, dut le prendre pour un fantôme. Au même instant, un coup de fusil tiré assez près du chemin vint troubler tout le silence du paysage; c'étaient deux caporaux anglais qui chassaient les tourterelles dans les manguiers plantés jadis par le pechwa!

Voilà ce que sont devenus les peuples les plus redoutables de l'Inde après les Radjpoutes. Habitués au fédéralisme, ils n'ont pu se résoudre à se fondre en un seul royaume; turbulens et indisciplinés, ils ont rejeté bientôt avec dédain l'idée d'un pouvoir central qui aurait fait leur force. Désormais leur indépendance est perdue, et leur nationalité n'est qu'une illusion. Sur les huit royaumes qui forment aujourd'hui les états mahrattes, il n'en reste pas un seul qui jouisse d'une ombre de liberté, à moins qu'on ne regarde comme indépendans ces souverains de deux ou trois des plus petites de ces principautés auxquels il est permis de s'occuper de leurs affaires domestiques. Le radjah de Bérar (Nagpour), qui compte dans ses domaines une population de deux millions cinq cent mille ames, paie le tribut et fournit un contingent de mille cavaliers. La famille de Holcar, amoindrie par des cessions forcées de territoire, condamnée à un tribut et à un contingent trop considérables, se trouve représentée par un enfant que le résident gouverne ainsi que ses états. Les grandes et belles provinces du Scindia (Gwalior), qui à la fin du dernier siècle menaçaient de reconquérir tout l'empire mahratte avec des armées de 80,000 hommes, dont 60,000

cavaliers, ont vu mourir en 1843 leur dernier souverain. Ce royaume possède une population de quatre millions d'ames, et naguère a retenti jusqu'en Europe le cri de rage que ces Mahrattes poussèrent en risquant une dernière bataille contre les troupes de la compagnie. Mais si la confédération du *Maharashtra* est détruite, le caractère des peuples qui la composaient n'a pas changé; ils sont demeurés fourbes, astucieux, cruels; ils n'ont abdiqué aucun des vices de l'Asie. Dans un pays militairement occupé comme l'Inde anglaise, il y a trop peu de rapports entre les vainqueurs et les vaincus, pour que la civilisation puisse adoucir les mœurs sauvages des montagnards. L'empire mahratte a commencé par une trahison, c'est par une trahison qu'a fini l'état de l'ouest, dont le siége était à Poonah. Le dernier pechwa osa conspirer en face d'un résident, et peut-être eût-il réussi dans ses projets, s'il n'eût eu devant lui un homme aussi éminent que lord Elphinstone. Le radja Pertab-Singh, rétabli par les Anglais sur le petit trône de Sattarah, s'en précipita lui-même en 1839, pour avoir rêvé un soulèvement chimérique. Ces évènemens font voir quelle résistance la compagnie peut trouver encore dans ces populations divisées, qui ne connaissent que la ruse et la force, pour lesquelles toute idée d'organisation se borne à celle d'une levée en masse, d'une invasion, d'un pillage. Les Mahrattes occidentaux, qu'on rencontre sur les chemins, toujours armés, ont l'air de soldats le lendemain d'une bataille; on dirait une armée licenciée, des troupes en déroute qui cherchent un chef.

TH. PAVIE.

LA

POÉSIE GRECQUE

EN GRÈCE.

SECONDE PARTIE. (1)

Il y a en Grèce d'autres débris que les débris des monumens. Les vieilles croyances et les anciens usages ont aussi laissé leurs ruines, ruines vivantes qu'on rencontre à chaque pas et qui rappellent au sein de la vie moderne les souvenirs de l'antique poésie. Les voyageurs sont unanimes sur ce point; tous ont été frappés de ces ressemblances du passé et du présent, et en ont signalé quelques-unes. Ici, ma tâche se bornait à recueillir avec choix leurs témoignages et à les rassembler (2), en y joignant quelques observations personnelles.

(1) Voyez la livraison du 15 juin.

(2) La Grèce ancienne se retrouve partout dans la Grèce moderne. — Œuvres de M. Pierre Lebrun, t. II, p. 319; voyez aussi Dodwell, *Travels*, t. I, p. 133; Gell, *Itinerary of Greece*, préf., p. ii, et la 29e lettre de lady Montague.

V.

LA GRÈCE ANCIENNE DANS LES CHANTS ET LES TRADITIONS POPULAIRES DE LA GRÈCE MODERNE.

L'érudition s'est complu trop long-temps à placer les œuvres littéraires qu'elle étudiait en dehors de la vie commune et de la réalité. La poésie classique apparaissait comme quelque chose d'abstrait sans rapport avec les sentimens de la foule, comme le prodige d'un art savant destiné à charmer les littérateurs et à exercer les critiques. Maintenant on a reconnu que toute grande inspiration poétique a ses racines dans les sentimens et l'imagination des masses. Homère, sans cesser d'être un artiste naturellement sublime, est pour nous le chantre ou plutôt la voix de la tradition; on l'a enlevé à la société des poètes lettrés pour le placer à la tête de cette famille des poètes primitifs et spontanés à laquelle appartiennent les auteurs des épopées indiennes, de l'*Edda*, des *Niebelungen*, des ballades espagnoles, et des chants populaires de la Grèce moderne. Entre ces derniers et les chants immortels d'Homère, il y a, outre l'analogie qui rapproche toutes les poésies naïves, un rapport de parenté. Les mendians aveugles qui naguère parcouraient la Grèce soumise au joug des Turcs, chantant dans les banquets les exploits des héros de la montagne, des palicares indomptés, descendaient en droite ligne du mendiant, de l'aveugle dont les chansons héroïques furent dites aussi à la table où il était accueilli et en paiement de l'hospitalité.

Sans parler d'Homère, il est d'autres chants antiques que M. Fauriel a ingénieusement rapprochés des chants populaires de la Grèce moderne (1). La *chanson de l'Hirondelle*, dont parlent les anciens, est encore aujourd'hui entonnée par les enfans grecs au premier jour de mars, et même ils ont conservé l'usage de porter avec eux l'image de l'oiseau dont le retour annonce le printemps. A Rhodes, les jeunes garçons chantent : « Elle est venue, elle est venue, l'hirondelle qui amène la belle saison! Ouvrez, ouvrez la porte à l'hirondelle, car nous ne sommes pas des vieillards, mais des enfans. » Ailleurs, on célèbre le premier jour de mai en chantant : « Elle est venue, elle est venue heureusement, notre nymphe Maia (2)! »

(1) *Chants populaires de la Grèce moderne*, disc. préliminaire, p. XXVIII et CIV.

(2) Ces gracieux hommages à la déesse du printemps se sont perpétués au moins

Il n'y a rien peut-être de plus pathétique dans l'Iliade que le discours adressé au divin Achille par ses coursiers. Dans plusieurs chants populaires publiés par M. Fauriel, des chevaux parlent aussi à leur maître. Le cheval de Liakos lui dit : « Allons, allons délivrer ma maîtresse. » Le cheval de Vevros s'adresse à ce brave gisant sur le champ de bataille et lui dit : « Lève-toi, mon maître, et cheminons, voilà notre compagnie qui s'en va. » Enfin, dans le plus extraordinaire de ces chants, celui qui s'appelle *l'Enlèvement*, le héros qui a une course longue et rapide à faire ayant demandé « qui peut, en un éclair qu'il fait du pied dans l'Orient, arriver dans l'Occident, un vieux, un tout vieux cheval, qui avait une multitude de plaies, répondit : Je suis vieux, je suis laid, et les voyages ne me conviennent plus; cependant encore un voyage, un grand voyage, je le ferai pour l'amour de ma belle maîtresse, qui me choyait, me donnant à manger dans son tablier, qui me choyait, me donnant à boire au creux de sa main. » Ce discours du vieux cheval fidèle n'a pas la grandeur triste des prophétiques paroles prononcées par les coursiers divins, mais il a aussi sa naïveté et son charme, et il est inspiré aussi bien qu'elles par le sentiment de la communauté d'existence et de l'association fraternelle qui lie le cheval à son maître comme un confident et un ami.

A l'occasion des chants funèbres, je reviendrai sur les rapports curieux qui unissent la poésie antique à sa sœur obscure la poésie moderne des Grecs. Je passe aux traces que les croyances païennes ont laissées dans les mœurs actuelles de la Grèce.

Les Grecs croient aux Parques et les appellent de leur ancien nom *Moirai*. Trois jours après la naissance d'un enfant, on prépare un festin pour elles; les femmes grecques vont dans *la grotte des Parques* prononcer une invocation magique assez obscure, dans laquelle figure le nom de l'Olympe. Le peuple croit aussi aux Néréides, dont il n'a pas oublié le nom et auxquelles il attribue un singulier mélange de grace et de cruauté. Elles enlèvent les enfans qui s'approchent des fontaines, comme ces nymphes, *déesses redoutables aux habitans de la campagne*, dit Théocrite, qui entraînèrent le bel Hylas au fond des eaux. Personne n'oserait s'approcher de la source du Styx, qui passe pour avoir les qualités les plus funestes. La croyance à Charon est encore populaire.

jusqu'à une date récente dans la ville phocéenne des Gaules; à Marseille, le 1er de mai, on plaçait sur des autels garnis de fleurs des jeunes filles bien parées, et leurs compagnes appelaient les passans pour offrir des fleurs à la Maia. (Guys, *Voyage littéraire en Grèce*.)

Dans un chant rapporté par M. Fauriel, un berger que Charon veut emporter lutte avec lui comme Hercule chez Euripide lutte avec le dieu de la mort (*Thanatos*) pour lui ravir Alceste. Les mots *adès, tartaros*, sont encore en usage parmi les Grecs. Il y a plus, le Crétois invoque son compatriote Jupiter. Un village de l'Ida s'appelle vallon de Jupiter (1). Lors même qu'elles ont disparu devant le christianisme, les divinités païennes ont laissé leurs fantômes. Telle est certainement l'origine des *esprits* qui président aux fleuves, aux montagnes, aux forêts. Le soleil est un personnage divin qui s'entretient avec les mortels (2), et la nuit une femme qui s'appelle Nycteris.

Souvent il s'est fait un singulier amalgame entre les deux croyances. Ainsi dans quelques provinces ce sont les ames des enfans morts sans baptême qui habitent auprès des fontaines, et les femmes, en allant puiser de l'eau, ne manquent jamais de saluer ces innocens génies. Les saints du christianisme ont hérité des dieux du vieil Olympe. Saint George protége le labourage et la moisson, il a remplacé Cérès; saint Démétrius, les troupeaux, il a succédé à Pan. Saint Spiridion se promène sur la mer et conduit les vaissaux au port comme Neptune. D'autre part, Charon joue le rôle du diable; de là cette malédiction fréquente : « que Charon te prenne! » comme nous disons : que le diable t'emporte. De même le paysan danois s'écrie : Odin t'enlève! En Danemark comme en Grèce, l'ancienne divinité a survécu à la religion abolie, et s'est confondue avec le mauvais esprit de la religion nouvelle.

Un respect superstitieux s'attache aussi aux images des divinités antiques et parfois les protége. Il n'y a pas beaucoup d'années, on voyait à Éleusis une statue de Cérès. Les habitans, sans avoir jamais entendu parler de Cérès, croyaient que la fertilité de leurs campagnes était attachée à la présence de cette statue. Ils voulaient empêcher les Anglais de l'enlever, et prophétisaient des malheurs au vaisseau qui l'emporterait. Par un singulier hasard, le vaisseau périt. Ainsi se plaignaient les habitans d'Enna quand Verrès leur ravissait une autre statue de Cérès. La crainte où étaient les paysans d'Éleusis que la fertilité fût enlevée à leurs champs avec l'image de Cérès rappelle un récit de Pausanias, qui raconte comment, la déesse s'étant cachée dans une grotte d'Arcadie, la faim moissonnait les mortels.

(1) Souzo, *Hist. de la révolution grecque*, p. 158.
(2) Fauriel, *Chants populaires*, t. II, p. 84.

Les trois belles cariatides de l'Erechtéum ont été, dit-on, conservées à la Grèce par la superstition populaire. Déjà une d'elles avait été enlevée par lord Elgin. Le peuple, qui les nommait les *vierges* et les considérait comme des êtres surnaturels veillant sur Athènes, le peuple murmurait de leur enlèvement. On attendit la nuit pour l'achever. Comme les Turcs s'approchaient, prêts à consommer le sacrilége, une plainte se fit entendre parmi les ruines. Était-ce le vent qui sifflait à travers les débris? Les soldats turcs, atteints eux-mêmes par une terreur qu'ils n'auraient pas dû ressentir, et redoutant *les vierges*, reculèrent; on ne put les décider à porter la main sur elles, et ainsi un reste de l'ancienne religion qu'elles inspiraient les sauva (1).

Chaque jour, les Grecs font acte de dévotion païenne. Les mariniers, en passant devant les promontoires les plus dangereux, jettent des dons à la mer comme à une divinité qu'ils veulent apaiser. Le Grec répand des libations de vin ou d'huile sur un vaisseau qu'on met à flot ou sur les flammes du foyer. Les Athéniens, fidèles à leur nom et au souvenir d'Athéné (Minerve), considèrent comme un présage favorable que l'oiseau consacré à cette déesse, partout ailleurs oiseau funeste, vienne se poser sur leurs maisons (2). On va encore dormir sous les chênes de Dodone afin d'avoir des idées lucides. Souvenir des songes fatidiques d'autrefois (3).

Dans les campagnes règnent des préjugés superstitieux mentionnés par Théophraste ou par Théocrite. Un lièvre (4) qui traverse le chemin est une cause d'effroi. Si l'on trouve un serpent dans une maison, au lieu de lui faire du mal, on le révère comme le bon génie du lieu, l'*agathodemon*. La *fascination*, qui est venue des Grecs aux Italiens, s'appelle encore en Grèce *bascania* (d'où *fascinatio*). Celui qui veut en prévenir les effets doit, comme au temps de Théocrite, cracher trois fois dans son sein. Le sens de cette singulière *déprécation* est révélé par ce que racontent plusieurs voyageurs: s'il leur était arrivé de se récrier sur la beauté d'un enfant, la mère tout éperdue les suppliait de cracher sur le charmant visage qu'ils avaient loué. On eût dit qu'elle voulait par là désarmer la jalouse colère des dieux, toujours prêts à punir les

(1) Buchon, *la Grèce continentale et la Morée*, p. 68.

(2) Dodwell, *Travels*, t. 2, p. 43-4.

(3) Pouqueville, t. I, introd., p. x.

(4) Voyez la traduction italienne des *Caractères de Théophraste*, par M. Léontaraki, p. 39. Les notes de cette traduction renferment plusieurs rapprochemens curieux entre les anciennes mœurs et les mœurs actuelles des Grecs.

mortels de leur bonheur ou de leur beauté, et qu'elle craignait le sort de Niobé (1).

Le chevrier de Théocrite dit : Il ne faut pas jouer de la flûte à l'heure de midi; à cette heure, nous craignons Pan, terrible lorsqu'il se repose après les fatigues de la chasse. On redoute encore l'heure de midi; les enfans disent : Ne restons pas dehors à midi, ou malheur nous arrivera. La cause de cette crainte peut être l'ardeur du soleil, si dangereux en Grèce durant l'été.

La science menteuse des présages n'a point péri, et les amans disent chaque jour : « Mon œil a frémi, je vais voir celle que j'aime. » Les jeunes filles qui veulent savoir si elles sont aimées, frappent une feuille de rose placée sur leur main; si elle fait du bruit, l'indice est favorable. Dans Théocrite, le chevrier fait la même expérience avec une feuille de pavot. L'inspection des entrailles des victimes, qui revient si souvent dans Homère, a quelque rapport avec l'usage moderne de lire l'avenir sur les os, et particulièrement sur l'omoplate d'un mouton rôti qui a été dépecé dans les festins homériques des klephtes (2).

J'ai vu près d'Athènes une colonne autour de laquelle sont enroulés chaque jour des fils auxquels les malades attachent l'espoir de leur guérison. C'est que non loin de là s'élevait le tombeau du médecin scythe Toxaris, et ce tombeau était surmonté d'une colonne toujours ornée de couronnes qu'on y suspendait pour guérir de la fièvre. Près de l'endroit où était la statue de Diane, au pied de laquelle les femmes, après le premier accouchement, déposaient leurs ceintures, elles vont aujourd'hui glisser assises sur le rocher, pour devenir fécondes (3). Mainte église chrétienne a hérité de quelque superstition païenne. L'église de Saint-André, à Patras, bâtie sur l'emplacement d'un temple de Cérès, voit accourir une foule de pèlerins empressés de boire l'eau d'une source tenue pour sacrée, avec une dévotion qui remonte certainement au paganisme. A l'ouest de l'Aréopage était un temple

(1) Il ne faut pas pousser la rage des rapprochemens aussi loin que l'a fait Guys, qui remarque à ce sujet que les femmes du peuple, à Marseille, ont conservé l'usage de cracher sur ce qu'elles méprisent et sur ce qu'elles veulent insulter. Je doute qu'il y ait dans cet usage des poissardes de Marseille rien d'antique ou d'attique.

(2) Dodwell, *Travels*, t. I, 309.

(3) C'est ainsi qu'à Ténéh, en Egypte, une Isis, appelée dans une inscription *accoucheuse*, est le but d'un pèlerinage qu'accomplissent les femmes stériles. Letronne, *Inscriptions de l'Égypte*, p. 379-80.

d'Hercule où l'on conduisait les enfans malades, et dans lequel un ancien usage voulait qu'on leur fît ôter et reprendre leurs vêtemens. Aujourd'hui, une église remplace le temple d'Hercule, et la coutume a subsisté d'y conduire les enfans et de les y dépouiller de leurs chemises (1).

Enfin, il y a telle croyance populaire, reste d'un mythe antique, dont l'origine est due à quelque accident bizarre du sol qu'on peut observer encore. Près d'Athènes, sur la route du Pnyx au Pyrée, est une roche appelée la *Méchante Sorcière;* on croirait voir une vieille femme assise. M. Dodwell pense, avec beaucoup de vraisemblance, que cette forme singulière a donné naissance à l'histoire d'Aglaure; la jeune fille, métamorphosée en rocher (2), est devenue la vieille sorcière; le rocher à forme humaine du mont Sypile a fait inventer cette admirable histoire de Niobé, qui exprime si heureusement comment l'ame est endurcie et pétrifiée par une grande douleur. Après avoir décrit avec un grand bonheur d'expression les belles stalactites qu'on admire dans une grotte de l'île d'Ithaque, un spirituel touriste, M. d'Estourmel, dit ingénieusement : « Il me semblait reconnaître les prestiges décrits par le prince des poètes, et ces métiers taillés dans la pierre, où les belles nymphes travaillaient à tisser les étoffes de pourpre qui sont les merveilles des yeux. » Je cite avec plaisir le *Journal d'un voyage en Orient,* ce livre où des impressions fines et sincères sont reproduites avec tout le charme et toute la vivacité de la plus piquante causerie, et qui inspire tout à la fois le désir de faire le voyage et de connaître le voyageur.

Les légendes sont la poésie du peuple, et il est intéressant de les suivre en remontant jusqu'à leur origine. Hérodote parle du fantôme de Marathon. Pausanias rapporte qu'un personnage mystérieux parut dans la mêlée, abattant les barbares avec un soc de charrue; il dit aussi que près des monumens de Miltiade et de Cimon, on entendait de son temps, pendant la nuit, un tumulte de chevaux et de combattans. Aujourd'hui, les bergers croient encore entendre dans les marais des bruits étranges, et voir un petit homme chevaucher sur le mont Vrana : ce petit homme est un diminutif du fantôme de Marathon. Ailleurs d'autres traditions se sont transmises avec une fidélité qui étonne. Le promontoire de Leucade s'appelle encore le *promontoire*

(1) Ce fait, ainsi que plusieurs de ceux qui précèdent, m'a été communiqué par le zélé et savant antiquaire athénien M. Pittakis.

(2) Dod., *Travels*, I, 406.

des Femmes, dernier souvenir de l'histoire probablement fabuleuse de Sapho et de Phaon. Une grotte de Thessalie s'appelle l'*Antre d'Achille*.

Veut-on voir comment les traditions se conservent en s'altérant? On lit dans Pausanias qu'Hercule boucha les ouvertures par où s'écoulait le trop plein des eaux du lac Copaïs. Voici ce qu'on raconte maintenant dans le pays: Les terres couvertes aujourd'hui par les eaux étaient autrefois une contrée florissante. Le roi de cette contrée avait un frère qui, par un sentiment de vengeance, ferma les ouvertures du lac; plaines et villages furent inondés. En Arcadie, une fable inventée pour expliquer la formation de la fente par laquelle s'échappe le fleuve Aïonios a été métamorphosée en une légende plus bizarre. Les anciens Grecs croyaient que la montagne s'était ouverte en cet endroit pour donner passage à Pluton enlevant Proserpine. Naturellement les Grecs modernes ont mis le diable à la place de Pluton. Un jour, le diable se battait avec un roi du pays; les armes du premier étaient des boules de graisse; l'une d'elles prit feu; le corps du roi, tout embrasé et lancé avec une force terrible, ouvrit passage aux eaux à travers la montagne. La parodie est évidente. Comme l'histoire originale, elle semble se rapporter à une action volcanique (1).

Partout en Grèce, on entend parler de fleuves qui semblent se perdre et qui reparaissent sous un autre nom, de communications entre des lacs et des cours d'eau très éloignés. Ainsi mon guide m'assurait que l'Alphée venait du lac Phonia, comme on racontait à Pausanias que des gâteaux jetés dans le Céphise de Béotie reparaissaient dans la fontaine de Castalie. Ces préjugés tiennent également à une croyance païenne d'après laquelle les fleuves habitaient sous la terre, et se rattachent à la fable charmante du fleuve Alphée et de la nymphe Aréthuse.

Un conte grec recueilli par M. Buchon (2), et dont l'origine est populaire, offre évidemment une version altérée de l'histoire de Psyché et de ses sœurs. Le conte moderne provient de l'île de Chios; probablement la femme chiote qui l'a transmis disait sans le savoir l'ancienne fable milésienne qu'Apulée et La Fontaine ont reproduite avec tant de grace et qu'elle avait reçue de la tradition.

Comment ne pas retrouver, dans ce qu'on raconte à Delphes de la femme d'un papas qui se noya dans la fontaine de Castalie, l'histoire de la nymphe aimée d'Apollon, qui se précipita dans ces eaux et leur

(1) Dodwell, *Travels*, t. II, p. 440.
(2) *La Grèce continentale et la Morée*, p. 263.

donna son nom. Si M. Fauriel a vu avec beaucoup de probabilité dans les aventures du sire du Bousquet revenant de la croisade une transformation lointaine des aventures d'Ulysse revenant dans Ithaque, s'il y a reconnu comme une dernière édition des récits populaires qui ont servi de base à l'Odyssée, tels qu'ils s'étaient perpétués en Provence depuis l'arrivée des Phocéens jusqu'au XIIe siècle, pourquoi ne verrait-on pas un vague souvenir du retour d'Ulysse dans la gracieuse ballade grecque intitulée *la Reconnaissance?*

Une jeune femme est assise devant son métier et travaille. Passe un marchand étranger. Le marchand arrête son cheval et parle à la jeune femme.

« Bonjour à toi, la belle. — Étranger, sois le bienvenu. — Ma belle, comment ne t'es-tu pas mariée, comment n'as-tu pas pris un brave pour mari? — Puisse crever ton cheval plutôt que j'entende de telles paroles! J'ai un mari qui est à l'étranger il y a maintenant douze années : je l'attendrai encore, je prendrai encore patience trois ans, et alors, s'il ne revient pas, s'il ne paraît pas, je me fais religieuse, j'entre dans la cellule, je prends le vêtement noir. — Ma belle, ton mari est mort; ma belle, ton mari est perdu pour toi. Mes mains l'ont tenu, mes mains l'ont enseveli. — Si tu l'as tenu, si tu l'as enseveli, Dieu te le rende. — Je lui ai donné le pain et la cire pour que tu me les donnes. — Le pain, la cire que tu lui as donnés, je te les rendrai. — Je lui ai prêté un baiser, il m'a dit que tu me le rendrais. — Si tu lui as prêté un baiser, retourne vers lui et va vite le chercher. — Ma belle, je suis ton mari, je suis ton bien-aimé. — Si tu es mon mari, si tu es mon bien-aimé, indique les signes de la maison, et ensuite je t'ouvrirai. — Tu as un poirier à ta porte, dans ta cour une vigne qui produit de beaux raisins et un vin qui est comme le miel. Les janissaires le boivent et vont combattre, les pauvres le boivent et oublient leurs besoins. — Cela, les voisins le savent, tout le monde le sait. Indique des signes de mon corps, et tout de suite je t'ouvrirai. — Tu as un signe à la joue, un signe au menton, et sur le sein droit une petite morsure. — Servantes, allez ouvrir; c'est lui-même, c'est mon bien-aimé. »

Quel charmant petit drame! Peut-on ne pas se rappeler à la fois Ulysse indiquant à Pénélope les *signes de la maison,* lui décrivant le lit conjugal, et Ulysse reconnu à une cicatrice par la fidèle Euryclée?

VI.

MOEURS, COUTUMES, LANGAGE ANTIQUES DE LA GRÈCE MODERNE.

Ce n'est pas seulement dans les superstitions et les légendes populaires de la Grèce que se retrouvent le souvenir et la continuation de son passé poétique. A tous égards, l'homme y est, à peu de chose près, tel que l'ont peint les anciens poètes. A travers tant de vicissitudes, le fond du Grec n'a pas changé; il a les mêmes qualités et les mêmes défauts qu'autrefois. Aussi un homme qui poussait jusqu'au ridicule l'aversion pour les Grecs de nos jours n'avait pas trouvé de plus grande injure à leur dire que celle-ci : C'est toujours la même canaille qu'au temps de Thémistocle. — Il me semble que l'on peut accepter cette insulte. Un autre voyageur, qui est loin d'être enthousiaste, les a mieux jugés en disant d'eux, à l'époque où ils étaient encore esclaves, après avoir expliqué avec raison leurs défauts par l'influence fatale de l'oppression turque achevant l'œuvre de la domination byzantine : « Malgré cette fâcheuse enveloppe (*unamiable covering*), l'ancien caractère national se fait jour à tout moment (1). » Les deux héros épiques de la Grèce sont encore aujourd'hui les deux types du caractère de ses habitans. Le Thessalien Achille, c'est l'homme du nord, l'homme de la montagne, le klephte, le palicare, prompt à la course, vaillant, colère. Ulysse, c'est le Grec des îles, brave aussi, mais moins fougueux, plus patient, et parfois trop digne de l'admiration qu'inspiraient à Minerve les ruses de son favori.

La curiosité, l'envie d'entendre des récits, étaient grandes chez les anciens Grecs. L'Odyssée en fait foi, car elle a été composée pour satisfaire à ce besoin, et on sait avec quelle avidité sont toujours écoutés les récits d'Ulysse. Cet instinct de curiosité est bien puissant encore aujourd'hui chez les Grecs. Nos guides nous accablaient de questions. Que disent ces lettres? demandaient des femmes grecques à un voyageur qui recueillait une inscription. Le meilleur résultat de cette ardente curiosité, c'est de produire dans la nation une sérieuse envie de s'instruire. Ce qui s'est fait en Grèce pour l'éducation en douze ans est très remarquable, le pays est couvert d'écoles (2); les parens les

(1) Leake, *Northern Greece*, t. I, p. 14.

(2) Voyez dans cette *Revue* un tableau de l'état de l'instruction publique en Grèce, t. II, 1er avril 1843.

plus pauvres adressent à leurs enfans un proverbe dont le sens est celui-ci : « Apprenez, pour ne pas ressembler aux animaux; » ils s'écrient, déplorant leur propre sort : « C'est pour nos péchés que Dieu nous a condamnés à être ignorans. » Un des exemples les plus frappans de ce désir universel d'apprendre a été donné par l'illustre Canaris, qui n'était, au commencement de la guerre, qu'un simple marinier d'Hydra; après la victoire, après avoir inscrit son nom au premier rang parmi les noms des libérateurs de son pays, il s'est avisé qu'il ne savait pas lire, et, à plus de cinquante ans, le glorieux héros, devenu gouverneur d'une place forte, s'est mis à épeler comme un enfant. Telle est la soif d'instruction qui dévore ce noble peuple ; on voit bien que c'est lui qui a créé les lettres et les a ranimées dans l'Occident.

Oserai-je parler des défauts qu'on reproche aux Grecs modernes, et y retrouver encore un héritage de leurs pères? Il me semble que cette association même ôte à mon rapprochement ce qui pourrait blesser. Du reste, tous les peuples en sont là, tous portent dans le sang le germe de quelque imperfection héréditaire, et ont, en général, la sagesse d'en convenir. Les Français se résignent de trop bonne grace à être les descendans de ces Gaulois vaillans, mais légers et indisciplinés, pour que les Grecs puissent se scandaliser beaucoup si quelques traits décochés contre leurs ancêtres viennent les effleurer. Ainsi l'Athénien est plaideur comme au temps de Lucien. Les Grecs, en général, aiment les procès comme au temps d'Hésiode, et on pourrait leur adresser le conseil que le poète d'Ascra donne à son frère, « que le goût de la chicane ne te détourne pas du travail! »

Peut-être pour devenir la patrie de la fiction, pour créer les ingénieux mensonges qui charment encore tous les peuples civilisés, fallait-il que le peuple grec eût cette disposition innée à feindre et à mentir, qui fut proverbiale dans l'antiquité, et dont les voyageurs modernes sont encore aujourd'hui frappés. Je ne parle pas du mensonge intéressé, qui est de tous les pays, mais du mensonge gratuit, cultivé pour lui-même, pour la beauté de l'art de mentir, pour avoir, à ses propres yeux, la gloire d'un génie inventif et

. . . . D'une imaginative
Qui ne le cède en rien à personne qui vive.

Quand M. Leake reprochait à ses guides un mensonge, ceux-ci répondaient : Il fallait bien dire quelque chose. Ulysse, le sage Ulysse, mentait aussi pour *dire quelque chose;* il ment au fidèle Eumée, et

adresse à Minerve un récit plein de menteries tout-à-fait inutiles qui obtient de la déesse cette louange singulière : Certes il serait un habile trompeur celui qui te surpasserait en artifice.

Les Athéniens passaient dans l'antiquité pour aimer la nouveauté et le changement. Depuis la révolution du 2 septembre, qui a fondé chez eux la vie politique, on doit reconnaître qu'ils n'ont pas encore trop laissé paraître ce défaut; ils n'en ont guère eu le temps, il est vrai. Espérons qu'ils continueront sagement comme ils ont commencé, qu'après avoir voté leur constitution, ils s'y tiendront, et qu'on n'aura pas à dire d'eux ce qu'Aristophane disait de leurs ancêtres : « Ils sont prompts à rendre des décrets, puis, les décrets une fois rendus, ils ne veulent plus les exécuter. » Mais un point par lequel plusieurs d'entre eux se sont montrés déjà trop semblables aux Grecs d'autrefois, c'est la tendance à se diviser, à se fractionner, au lieu de se fondre et de s'unir, c'est cet esprit de jalousie étroite qui fit tant de mal à la Grèce antique en la morcelant, et, après l'avoir épuisée par des luttes et des déchiremens intérieurs, la livra sans défense aux tyrans étrangers. Ce patriotisme de canton, au lieu du grand patriotisme grec, n'a encore aujourd'hui que trop de puissance. On a vu, le lendemain de la dernière révolution, un parti nombreux refuser les droits politiques, l'*isonomie* à des citoyens que le hasard avait fait naître hors des limites de la Grèce actuelle; et cependant l'avenir de la Grèce est dans l'union de ses enfans, de tous ceux qui ont l'honneur de parler le langage dans lequel ont été écrits les plus beaux livres qui existent. La Grèce n'a été unie que deux fois : la première, dans les temps héroïques, pour cette expédition qu'Homère a immortalisée; la seconde, pour cette lutte contre l'Asie, d'où est sortie la civilisation du monde. Il faut qu'une troisième fois toutes les populations helléniques soient réunies en un corps de nation. Alors seulement la Grèce pourra quelque chose de grand. On ne doit pas sans doute compromettre cet avenir en le voulant précipiter, mais on doit y tendre; et pour arriver plus sûrement au but, il n'est pas nécessaire de commencer par lui tourner le dos.

Non-seulement le peuple grec offre encore des traits généraux de son ancien caractère, mais on peut démêler jusqu'aux traits particuliers qui distinguaient la physionomie morale des différentes populations helléniques. « Athènes, dit M. Gell, est la ville la plus polie de la Grèce; les *eleuthero-lacones* gardent encore leur indépendance et leur aversion pour les étrangers. Les hommes les plus vigoureux se trouvent encore à Daulis; les Acarnaniens et les Épirotes sont encore

les plus indisciplinés (1). » La Laconie est célèbre par la beauté de ses femmes, de nos jours comme au temps d'Homère, qui appelle Sparte la ville aux belles femmes. La Béotie répudiera, je n'en doute pas, l'héritage proverbial de son passé. En attendant, on assure que les Béotiens, ce que je n'ai nullement éprouvé, ont gardé quelque chose de la rudesse de leurs aïeux, et qu'ils ont encore le caractère inhospitalier dont parle Dicæarque. Il est impossible de ne pas être frappé de ce qu'on lit chez un voyageur récent (2), que les habitans de Topolia, au bord du lac Copaïs, en pleine Béotie, n'ont pu trouver, après la révolution, personne qui sût lire ou écrire, pour organiser la commune.

Ce n'est pas seulement dans la Grèce proprement dite que les mœurs domestiques des anciens Grecs se sont conservées en partie jusqu'à nos jours. M. Leake dit expressement que dans l'Ionie elles lui semblent avoir peu changé depuis Homère (3). A Alexandrie, les femmes portent leurs enfans sur une de leurs épaules; c'est ainsi qu'Andromaque porte le petit Astyanax, sur un vase où sont représentés les adieux d'Hector. D'autre part, à Chalcis en Eubée, on apporte au voyageur l'eau destinée à laver ses mains dans un vase à long col, qui est le *prochoos* d'Homère, tel que le montrent les monumens. Quel pays que celui où une fille d'auberge, en vous donnant un pot à l'eau, vous fait songer à Homère!

Au reste, en Grèce, on est reporté sans cesse du sein de la vie journalière vers la vie poétique de l'antiquité. Le voyageur introduit dans une famille grecque est accueilli à peu près comme le fut Télémaque à Pylos par Nestor, ou à Sparte par Ménélas. Le maître de la maison va au-devant de son hôte, l'embrasse, le prend par la main et le conduit dans la salle de bain, où il trouve du linge et des vêtemens. L'usage homérique d'accueillir un étranger en l'invitant à manger et à boire avant de l'interroger, cet usage est évidemment l'origine de celui qui de nos jours prescrit de présenter à tout visiteur des confitures et du café. C'est comme un repas abrégé auquel les habitudes modernes ont joint la pipe; mais le principe est toujours le même, s'occuper d'abord du bien-être de son hôte, et lui offrir une réfection quelconque avant de commencer à s'entretenir avec lui. On donne aujourd'hui le baiser sur les yeux dont parle Homère, et le baiser en

(1) Gell, *Itinerary of Greece*, préf. II.
(2) Ulrichs, *Reisen und Forschungen.* (Voyages et Recherches), p. 201, 1840.
(3) Leake, *Northern Greece*, t. IV, p. 146.

tirant les oreilles dont parle Théocrite. Mille coutumes charmantes de l'antiquité subsistent encore. Ainsi les jeunes filles de l'Hélicon portent une ceinture qu'elles déposent le lendemain de leurs noces.

La condition des femmes n'a pas beaucoup changé. La femme, fidèle aux habitudes du gynécée, sort rarement du logis. A Athènes, on voit peu de femmes dans les rues; jamais elles ne s'y mêlent aux hommes, et n'y font pas, comme chez nous, partie de la foule; elles semblent se souvenir de ce précepte que leur donne Euripide : ce qu'une femme peut faire de mieux, c'est de demeurer dans l'intérieur de sa maison. La femme grecque sert son mari; elle lui apporte la pipe et le café, et ne s'assied pas devant lui. On s'étonnerait peu de lui entendre dire comme Tecmesse à Ajax : O maître!

Les réjouissances qui accompagnent le mariage rappellent par plus d'un trait les noces antiques. Le flambeau de l'hymen est porté devant les nouveaux époux. On place sur leur tête la couronne de fleurs, suivant un usage dont parle Homère. Le beau-père offre à son gendre la coupe que remplit la rosée bouillonnante de la vigne, comme dit Pindare en parlant de cette cérémonie, déjà pratiquée de son temps. La nouvelle épouse, qui s'appelle comme autrefois la *nymphé*, s'avance au milieu des chants et des danses de ses compagnes. On croit les voir, telles qu'elles sont représentées sur le bouclier d'Achille, conduisant l'épouse à travers la ville, à la clarté des flambeaux, tandis que la foule entonne le chant d'hymen, que les jeunes gens dansent et pirouettent, que les flûtes et les lyres retentissent. Les chants alternatifs des compagnons du marié et des jeunes filles qui entourent l'épouse, les efforts folâtres qu'elles font pour la retenir, rappellent plusieurs détails de l'épithalame grec tel que l'avait traité Sapho, imitée par Catulle (1).

Les jeunes filles qui ont ramené la mariée de l'église dans sa demeure vont, le soir, chanter à la porte de la chambre nuptiale, comme Théocrite nous peint les jeunes compagnes d'Hélène, les cheveux ornés de fleurs d'hyacinthe, les pieds entrelacés et se tenant par la main, adressant à l'épouse et à l'époux le chant gracieux et enjoué de l'hymen.

Plus d'un voyageur a remarqué la ressemblance des danses modernes de la Grèce avec celles dont l'antiquité nous a laissé la description poétique. La danse qui a lieu tous les ans le 1er avril autour du temple de Thésée paraît provenir en droite ligne de la danse que Dédale inventa pour la belle Ariane, dont le souvenir serait encore lié

(1) Ot. Müller, *Histoire de la littérature grecque*, t. I, p. 322-4.

au souvenir de son ravisseur infidèle. Les voyageurs les plus récens remarquent que le jeune homme qui conduit le chœur se permet seul des bonds et des sauts périlleux que s'interdisent les autres danseurs. Il en est de même des *cubistes*, qui, dans la danse qu'Homère a dessinée sur le bouclier d'Achille, conduisent le chant et bondissent au milieu de la foule.

Nous devons à une Grecque aimable, mère du plus *antique* de nos poètes, à M[me] Chénier, quelques détails curieux sur la danse d'Ariane. Tantôt on l'exécute avec un fil qui rappelle celui du labyrinthe, tantôt avec un mouchoir. La personne qui tient le mouchoir dit ces paroles : « Navire qui es parti et qui m'enlèves mon bien-aimé, mes yeux, ma lumière, reviens pour me le rendre ou pour m'emmener aussi. » On voit que c'est Ariane qui parle, et le mouchoir est là pour essuyer ses larmes. Quand Ariane a chanté, le chœur lui répond sur le même air en s'unissant au sentiment qu'elle éprouve, à la manière du chœur antique : « Maître du navire, mon seigneur, et vous, nocher, ame de ma vie, revenez pour me la rendre ou pour m'emmener aussi (1). » Les danses dans lesquelles les hommes figurent seuls sont moins gracieuses, mais bonnes à noter ici comme particulières à la Grèce, et offrant plus de ressemblance avec le chœur antique, où ne figuraient jamais ensemble des hommes et des femmes. Il y a un rapport frappant entre le chœur tragique qui se mouvait autour de l'autel de Bacchus et la ronde des Albanais que Leake appelle un chœur circulaire, et qui, d'après l'énergique peinture de Byron, semble avoir gardé le caractère *orgiastique* d'une danse consacrée à Bacchus.

L'expression de la douleur n'a pas été moins constante que l'expression de la joie; plusieurs des anciens rites funèbres se sont fidèlement conservés. Tels sont les cris des femmes qui se font un devoir, et quelquefois font un métier, de leurs gémissemens. Telles sont les couronnes de fleurs placées encore aujourd'hui sur la tête des jeunes filles mortes. Pour les anciens, la couronne était un ornement funèbre. Il seyait bien à l'antiquité de couronner de fleurs la mort comme la vie, la tombe comme l'hyménée.

Souvent, sur les sépultures antiques, on a sculpté les instrumens de la profession du mort, et, dans l'Odyssée, Ulysse place une rame sur le tombeau d'Elpenor. Aujourd'hui, au cimetière des Arméniens, à Constantinople, on voit gravé, sur chaque tombe, l'emblème de la profes-

(1) Cette lettre se trouve dans le *Voyage littéraire* de Guys, t. I, 196. M. Labitte en a parlé dans sa spirituelle biographie de J. Chénier.—*Revue* du 15 janvier 1844.

sion de celui qui l'occupe : des ciseaux pour le tailleur, un rasoir pour le barbier, des tenailles pour le forgeron. C'est un usage grec. Ce qu'il y a de particulier aux Arméniens, c'est de constater de la même manière le genre de supplice par lequel ils ont péri; si c'est par la corde, on dessine sur la pierre funèbre un gibet; si c'est par le glaive, on représente le mort le chef coupé, et placé entre ses jambes.

Dans les îles Ioniennes, un voyageur a vu les amis, les parens, s'approcher d'un ami expiré, se pencher sur lui, murmurer à son oreille l'adieu suprême, puis porter sur sa tombe les gâteaux, le vin et l'huile, en l'invitant à prendre ce repas (1). On retrouve là l'offrande funèbre, les libations, la croyance aux mânes qui boivent le vin. M. Fauriel, dans son introduction aux *Chants populaires de la Grèce moderne*, qui est un vrai chef-d'œuvre, a parfaitement décrit les *myriologues*, effusions poétiques de la douleur d'une épouse, d'une sœur ou d'une mère, en présence des restes d'un époux, d'un frère ou d'un fils (2). M. Fauriel n'a pu recueillir que de courts fragmens de myriologues, et ce que Guys et Mme Chénier nous en ont fait connaître est traduit trop librement pour donner une idée exacte de ce poème qu'improvisent les femmes grecques à l'occasion d'une perte domestique; mais M. Fauriel a très judicieusement remarqué que nous possédons un véritable myriologue dans un passage du XXIVe chant de l'Iliade. Priam a rapporté le cadavre d'Hector; on l'a placé sur un lit dans l'intérieur du palais. Auprès du mort se tiennent les chanteurs qui doivent diriger le chant funèbre; ils entonnent ce chant, et les femmes en gémissant leur répondent. Alors la veuve d'Hector, Andromaque, *commence sa plainte*, qui se compose d'une allocution simple adressée à son époux et à son fils; toutes les femmes accompagnent par des gémissemens les paroles d'Andromaque. Après la veuve, la mère *commence sa plainte;* les gémissemens s'élèvent de nouveau. Enfin Hélène *commence sa plainte;* cette formule, répétée chaque fois qu'une des trois femmes prend la parole, pourrait se traduire : *commence à chanter son myriologue*. La scène touchante qu'Homère place ici dans le palais de Priam se passe chaque jour dans la demeure du plus humble enfant de la Grèce. Les chanteurs y sont, et les femmes qui appartiennent à la famille expriment les regrets de tous comme le font dans l'Iliade Hécube, Andromaque, Hélène.

L'idée du myriologue moderne se montre aussi dans la poésie dramatique des Grecs. Le premier chœur des *Suppliantes* d'Euripide

(1) Grasset Saint-Sauveur, *Voyage aux îles Ioniennes*, t. II, 54-55.
(2) Fauriel, *Chants pop.*, discours préliminaire, XXXIX et suiv.

se termine par des plaintes semblables à celles que les femmes grecques font retentir auprès d'un cadavre. Il en est de même du dernier chœur des *Sept Chefs* d'Eschyle. Antigone et Ismène adressent à leurs frères morts un véritable myriologue. Rien ne ressemble plus aux gémissemens entrecoupés de la muse tragique que ces plaintes simples et touchantes, prononcées par une mère en présence du corps de sa fille : « Ma fille, ma joie, tu n'es plus, et j'ai des yeux, j'ai une voix, j'ai des pieds; je vois, je parle, je marche! » Je traduis mot à mot les paroles expressives que la version de Guys a singulièrement affaiblies. Ainsi, on reconnaît dans Homère, dans Eschyle, dans Euripide, le simple myriologue existant déjà au temps de la guerre de Troie, et conservé jusqu'à nous par la constance des coutumes populaires.

Plusieurs traits des mœurs grecques rappellent les anciennes pratiques de l'agriculture et de la navigation. Le grain est foulé sur l'aire par des chevaux, comme il l'est dans l'Iliade par des bœufs, comme il l'était chez les Égyptiens par des porcs, au dire d'Hérodote, et par des troupeaux de chèvres, d'après les monumens.

En naviguant près des côtes de la Grèce, on se croit transporté au temps où les Grecs de l'Iliade montèrent sur leurs mille vaisseaux, vaisseaux qui ressemblaient beaucoup aux caïques d'aujourd'hui. Ces petits bâtimens goudronnés au dehors sont bien les navires *noirs* d'Homère. Le système de navigation est pareil : pendant le calme, on supprime le mât et les voiles, et on se sert de rames; quand le vent se lève, on dresse le mât, on déroule la voile, on la déploie, et le navire *court sur les flots*. Quand la nuit vient, ou si la mer est trop mauvaise, on aborde et l'on tire le bâtiment à terre, j'ai vu souvent des caïques rangés ainsi sur le sable, comme les navires des Grecs sur les côtes de la Troade. Le cri du marinier de l'Archipel rappelle celui des matelots dans *la Paix* d'Aristophane. Chaque rame est fixée à une cheville par un lien de cuir, comme le dit Eschyle dans *les Perses*, tant est complète et minutieuse la ressemblance des anciennes mœurs et des mœurs modernes. C'est que la tradition des usages antiques se conserve surtout dans les détails les plus familiers de l'existence, dans le cri du matelot, dans la chanson de la nourrice, dans les jeux de l'enfant.

Il ne faut pas, comme M. Guys, rapporter à une origine grecque des jeux qui se trouvent ailleurs qu'en Grèce, comme la toupie; mais il en est de particuliers aux enfans grecs. Tel est le jeu de la tortue, cité par le même voyageur, et le jeu des astragales, trouvé par M. Ulrichs dans le village phocéen d'Arachova. Ce fut en jouant à ce jeu que

Patrocle, dans son enfance, tua le fils d'Amphidamas, ce qui le contraignit à se réfugier chez Pélée. Destinée des grandes choses! influences des petites! si Patrocle enfant n'eût pas joué aux astragales, comme font encore aujourd'hui les jeunes montagnards d'Arachova, Achille, qui n'eût jamais été son ami et son vengeur, serait resté sous sa tente, les Grecs seraient remontés sur leurs vaisseaux sans prendre Troie, et... nous n'aurions pas l'Iliade.

Le costume national des Grecs tient beaucoup du costume qu'ils portaient dans les temps héroïques. L'espèce de jambard de pourpre que portent les klephtes rappelle les knémides, chaussure caractéristique des Grecs dans Homère. L'expression *Grecs aux belles knémides*, employée souvent par le poète, et que Voltaire a rendue par *Grecs bien bottés*, n'était ni ridicule, ni insignifiante. La knémide était la chaussure des Grecs (1), tandis que les Troyens portaient des pantalons nommés *anaxyrides*. L'épithète qui chez Homère s'applique aux Grecs par opposition aux Asiatiques renfermait une désignation nationale, européenne; c'est comme si on opposait le schako de nos soldats au turban des Kabyles.

La cuisine homérique est encore aujourd'hui celle des palicares de la Grèce moderne. On embroche un mouton et on l'expédie exactement, comme faisaient Achille ou Ajax. Seulement, dans l'Iliade, c'est un bœuf qui sert de pâture aux héros affamés. La différence du bœuf au mouton mesure la distance du chef antique des Dolopes au capitaine thessalien, son successeur, peut-être son descendant, et, la distance de la poésie homérique à la chanson populaire du klephte. C'est le même type et le même génie, mais les proportions de l'héroïsme et de l'inspiration ont changé comme celles de l'appétit. Les repas moins primitifs du Grec des villes ont aussi un fumet classique. Dans le dessein de retrouver en Grèce l'antiquité sous tous ses aspects, un archéologue zélé pourrait y faire une savante étude de gastronomie poétique en savourant les anguilles du lac Copaïs, vantées par Aristophane et aujourd'hui fort appréciées par les moines des couvens voisins, ou les anguilles du Strymon, célébrées par le poète Archesistrate, et dont le débit fait subsister presque à lui seul la ville de Mochori. Il aurait quelque plaisir à boire du vin de Lemnos, men-

(1) Les knémides étaient de métal, comme le prouvent un vers d'Hésiode et plusieurs vers d'Homère. La knémide moderne est en étoffe, mais l'ornement métallique que les Grecs appellent *tsaprasia* est un souvenir de cette origine. De plus, Dodwell dit que les bottes des Arnautes sont en argent. — *Travels*, t. I, 136.

tionné par Homère; en goûtant, non sans faire la grimace, le vin que les Grecs gâtent à plaisir avec de la résine, il éprouverait une véritable satisfaction à penser que cet usage doit remonter à la plus haute antiquité, et qu'il est probablement l'origine de la pomme de pin placée à l'extrémité du thyrse bachique; conjecture ingénieuse que je dois, comme tant d'autres choses, à M. de Châteaubriand.

La vie intérieure des Turcs tient elle-même, en beaucoup de points, à la vie des anciens. Les habitudes des musulmans sont en partie des habitudes grecques adoptées par leurs ancêtres. Souvent les Turcs ont fait pour la civilisation grecque ce qu'ils ont fait pour Sainte-Sophie : ils ont conservé l'édifice; seulement ils ont placé le croissant au sommet. Sous ce rapport, habiter une ville turque, ce n'est pas tout-à-fait sortir du monde grec. Pour moi, quand j'errais dans les rues de Smyrne, sans cesse une porte entr'ouverte, qui laissait mon regard pénétrer dans une habitation turque, me donnait l'idée de l'existence domestique des anciens. La disposition des maisons turques, aussi bien que des maisons arabes, est calquée sur celle des maisons grecques et romaines. Point de fenêtres au dehors, une cour carrée entourée d'un portique, au centre de cette cour une fontaine, et dans la partie la plus reculée du bâtiment, le harem, qui s'appelait le gynécée. L'aspect d'un quartier de Smyrne brûlé récemment me rappelait les rues de Pompéï. A l'intérieur, même ressemblance; les siéges placés le long des murs, dans la salle du palais des Phéaciens, sont déjà disposés comme des divans orientaux. Le mobilier d'une maison turque, composée surtout des tapis et des coussins, peut se résumer dans un vers d'Aristophane, qui montre, comme le remarque M. Leake, que les Grecs ont toujours meublé leurs appartemens de la même manière : observation qu'on doit étendre aux Turcs. Plusieurs usages de l'Orient, qui ne viennent pas des anciens Grecs, existaient du moins chez eux. Ainsi la coutume si générale de coucher sur les toits plats des maisons coûte la vie à Elpenor dans l'Odyssée. L'usage du voile a été grec avant d'être turc; dans les temps héroïques, les femmes ne paraissent que voilées. Andromaque prend son voile quand elle sort pour aller au temple. Le voile thébain, tel que Dicæarque le décrit, ne laissant *voir que les yeux*, et cachant tout le reste du visage (1), est un voile turc, et l'on a retrouvé à Égine une figure en terre cuite de grandeur naturelle représentant une femme dont la bouche et l'ex-

(1) Édition Manzi, p. 36.

trémité du nez sont voilés (1), exactement comme s'il s'agissait d'une dame de Constantinople.

La clôture des femmes n'existait pas chez les Grecs; mais, quoi qu'on en ait pu dire, elle n'existe pas non plus en Turquie : les femmes de Constantinople sortent perpétuellement, les rues sont pleines de femmes, et surtout les bazars. Ce qui caractérise les mœurs orientales, c'est que jamais les hommes ne sont admis à pénétrer dans l'appartement intérieur, où vivent ensemble la mère, les sœurs, l'épouse (2) du maître de la maison et ses enfans. Or, il en était de même à peu de chose près des femmes grecques dans l'antiquité, et les hommes n'étaient pas plus admis dans les gynécées qu'ils ne le sont dans les harems. On ne voit pas dans l'Odyssée que les prétendans, malgré leur audace, entrent jamais dans l'appartement où Pénélope vit retirée, filant la laine, ou brodant la toile au milieu de ses servantes. D'autre part, les désordres reprochés au gynécée par les poètes grecs sont ceux dont on accuse le harem. Aristophane et Athénée reviennent à plusieurs reprises sur le goût des femmes grecques pour le vin; il paraît que ce goût est partagé par les femmes turques : honteux passe-temps de la solitude, auquel entraîne la privation des plaisirs plus délicats de la société. Il faut attribuer à la même cause les conversations grossièrement licencieuses des dames turques entre elles, même de celles qui appartiennent à la classe la plus élevée. Simonide parle aussi de ces réunions où les femmes grecques tenaient des discours *pleins d'aphrodite*. L'honnête familiarité des deux sexes que repoussaient les préjugés de l'antiquité, et que réprouvent encore aujourd'hui les mœurs de l'Orient comme indécente et criminelle, est aussi nécessaire à la moralité des entretiens qu'à leur agrément.

Rien ne saurait donner une idée des licences de l'ancienne comédie grecque aussi bien que les bouffonneries déhontées des *ombres chinoises* de Smyrne et de Constantinople. L'accoutrement impudique des satyres qui paraissaient dans les drames grotesques auxquels ils avaient donné leur nom a été fidèlement conservé par un personnage scandaleusement burlesque, nommé Karageuz, favori de la populace turque, qui se permet devant elle certaines gaietés dont les analogues

(1) *Expédition de Morée*, t. III, pl. 43, fig. 2.

(2) On a beaucoup exagéré la polygamie orientale; elle diminue chaque jour, et l'on m'a assuré à Constantinople que, lorsqu'un homme a deux femmes, il les établit chacune dans une maison différente. Les frais de ces doubles ménages doivent les rendre assez rare.

ne peuvent se trouver que chez Aristophane, et qui font comprendre l'origine qu'Aristote donne à la comédie (1).

L'usage de recevoir des cadeaux sans qu'il en résulte aucun sentiment d'humiliation pour celui qui reçoit est encore un trait de ressemblance qu'offrent les mœurs antiques avec les mœurs actuelles de la Grèce et de l'Orient. Ulysse se fait faire des présens toutes les fois qu'il en trouve l'occasion, et Achille parle avec complaisance des beaux dons qu'il a reçus de Priam.

Il n'est pas jusqu'à des usages religieux ou superstitieux que les sectateurs de l'islamisme, malgré leur horreur de toute idolâtrie, ne semblent avoir empruntés au paganisme (2). Un voyageur a vu avec étonnement des femmes turques offrir des alimens et des parfums aux Parques dans une grotte près de l'Illissus, et il a remarqué l'analogie de la danse des derviches tourneurs avec la danse des corybantes, telles que la décrit Apulée; mais ici, je pense, avec M. Lenormant, qu'il faut remonter plus haut et voir dans les contorsions des derviches un reste des danses furieuses que d'anciens peuples de l'Asie avaient enseignées aux corybantes.

Je l'ai déjà dit, plusieurs de ces usages qu'on trouve chez les Turcs actuels et chez les anciens Grecs ne sont point dérivés les uns des autres, mais appartiennent également aux habitudes générales de l'Orient. Ainsi, Nestor, Achille, Hector, Priam, font des ablutions avant la prière comme le plus dévot musulman. D'autre part, l'esclavage sous des tyrans orientaux avait forcé les Grecs d'adopter certains usages de l'Orient. En approchant le pacha, il fallait se prosterner et baiser la terre, selon l'ancienne coutume orientale dont parle Oreste dans Euripide. Ces usages disparaissent chaque jour; ils ont cessé d'être grecs, ou plutôt ils ne l'ont jamais été. Les Grecs, redevenus libres, les ont bannis comme ils ont banni les mots turcs qui s'étaient glissés dans leur idiome à la faveur de la servitude. Ces mots ont disparu de la langue le lendemain du jour où les Turcs ont disparu du territoire.

Le langage est ce qu'il y a en Grèce de plus antique. C'est un grand charme pour celui qui a voué un culte à l'antiquité grecque d'entendre

(1) Poétique d'Aristote, cap. IV.

(2) Les tombeaux turcs sont pareils aux anciens tombeaux grecs; la pierre verticale au sommet de laquelle on sculpte un turban est la stèle dont parle Homère : « Ses frères et ses amis l'honoreront par un tombeau et une stèle, honneur qu'on accorde aux morts. » (Iliad., XVI, 457.)

parler grec autour de lui, de reconnaître dans les conversations d'un guide ou d'un marinier tel mot qu'il n'avait jusque-là rencontré que dans Homère. Il semble alors qu'on est réellement transporté dans la Grèce antique; on est tenté de dire aux passans, comme Philoctète à ses compatriotes retrouvés dans Lemnos : je veux vous entendre, et de s'écrier comme lui, ô langage bien aimé! Mais, pour se livrer à ce transport, il faudrait, dira-t-on, que ce langage fût celui des anciens Hellènes, et non pas un dérivé imparfait que défigure une prononciation bizarre. A cela on peut répondre : Quant à la prononciation, il n'y a pas de raison pour que les descendans de Périclès adoptent le système qu'un savant Hollandais a imaginé au XVIe siècle. Du reste, la question est délicate et ne saurait être traitée ici. Qu'il suffise d'affirmer que plusieurs règles de prononciation, adoptées par les Grecs modernes, remontent à la plus haute antiquité, et que l'on trouve déjà dans le second siècle de notre ère des exemples de l'iotacisme, c'est-à-dire de *é*, *ei*, *oi*, prononcés *i*, bien que l'iotacisme ne paraisse avoir été définitivement et complètement constituée qu'au Xe ou XIe siècle.

L'iotacisme, d'ailleurs, n'est pas toute la prononciation grecque. Sous d'autres rapports, la prononciation du grec moderne est certainement conforme à la prononciation antique là où la nôtre ne peut se flatter d'avoir cet avantage. Les Grecs ont fidèlement conservé à l'accent sa place véritable dans des mots où nous reproduisons les déplacemens introduits dans l'accentuation grecque par la prononciation latine (1). En somme, il y a profit à suivre une prononciation vivante, bien que les siècles aient pu altérer le type antique d'où elle provient. Cette méthode sera toujours préférable à un système purement arbitraire, et l'on sera toujours plus près d'Homère et de Sophocle en prononçant le grec comme un mendiant d'Athènes qu'en le prononçant comme un helléniste de Rotterdam. Le grec moderne n'est pas un idiome qui diffère du grec ancien, comme l'italien ou le français du latin. Le grec moderne est seulement un grec fort altéré; le ssen de plusieurs mots a changé, un certain nombre d'expressions ont péri, la grammaire s'est appauvrie, elle a perdu plusieurs de ses formes. Deux surtout sont regrettables : l'infinitif, que remplace aujourd'hui le subjonctif précédé de la conjonction *que; ex. : je veux que j'aime*, pour *je veux aimer;* et le datif, auquel on substitue l'accusatif précédé d'une préposition qui correspond à la préposition *à* en français.

(1) Leake, *Researches*, p. 205-220.

Telles sont les principales différences entre le grec ancien et le grec moderne. Malgré ces différences, le fond de la langue est encore le même, et elle peut éclairer l'étude du langage ancien de plusieurs manières.

Dans le langage populaire de certaines parties de la Grèce, on retrouve quelques vestiges des dialectes qui y furent parlés autrefois. En général, les anciens dialectes grecs ont péri par suite de la conquête, qui les a éteints avec la vie locale des pays subjugués. Cependant ils n'ont pas disparu entièrement; on retrouve des traces assez nombreuses du dialecte œolien dans la Béotie et la Phocide, et dans un canton montagneux du Péloponèse, la Tzaconie, le dialecte dorien s'est merveilleusement conservé. Un certain nombre de mots grecs oubliés par le temps ont été remplacés dans l'usage par une autre expression : ainsi, *trecho*, courir, au lieu de *dremo;* au lieu d'*artos*, pain, *psómi*. Eh bien! il arrive que le vieux mot grec oublié se retrouve dans un coin de la Grèce, par exemple *dremo* dans les villages du Parnasse (1). Pour *artos*, son histoire est plus singulière : après avoir complètement disparu de la langue grecque moderne, il ne se trouve plus que dans le patois de quelques villages des environs de Marseille, où du pain se dit *arton*, mot qui a été encore entendu en 1830, et qui certainement, ainsi que quelques autres mots grecs égarés dans les patois provençaux, remonte à l'arrivée des Phocéens sur les rives de la Gaule.

Quelquefois le mot antique a subsisté, mais avec un sens plus ou moins modifié. Il est curieux de rendre compte des causes de cette modification, et de voir pour ainsi dire le grec ancien s'avancer vers le grec moderne. Le mot *psari*, qui s'emploie exclusivement pour *poisson*, est dérivé d'*opsarion*, qui, dans le grec ancien, signifiait en outre bonne chère, bon morceau, parce que chez les anciens le poisson fut toujours regardé comme l'aliment le plus délicat, le plus recherché, témoin les murènes, de barbare mémoire, et le turbot de Domitien. Ou bien un usage antique rend raison de l'emploi d'un mot employé dans le langage moderne; le vin s'appelle aujourd'hui *krasi*, c'est-à-dire boisson *mêlée*, en raison de l'usage où étaient les Grecs de mêler au vin du miel et d'autres ingrédiens. Voici un autre exemple du sens actuel d'un mot expliqué par une particularité de la vie antique dont le souvenir a péri, mais qui a laissé une trace dans le langage parlé de nos jours : *tragoudín* voudrait-il dire aujourd'hui *chanter*, si la tragédie n'avait pas été chantée?

(1) Ulrichs, *Reisen und Forschungen*, p. 128.

Très souvent le mot antique s'est conservé sous la forme du *diminutif.* Ce qui est arrivé là pour le grec a eu lieu également dans le passage du latin aux langues qui en proviennent, et particulièrement au français. *Oreille* vient d'*auricula*, *oiseau* (ancien français, *oisel*) d'*avicellus*, mots à forme diminutive qui, dans la basse latinité, paraissent avoir été d'un usage plus fréquent que le simple *auris*, *avis*. Parfois même une expression usitée dans la langue moderne ne se trouve à aucune époque connue dans le grec ancien, et cependant porte la marque d'une parenté évidente avec des mots qui firent de tout temps partie de la langue antique. Ainsi l'eau, en grec moderne, s'appelle *nero*, ce qui ne ressemble nullement au nom de l'eau en grec ancien, *udór;* mais *nero* rappelle *Nereus* et les *Nereides*, qui sont des divinités aquatiques. La racine de leur nom semble donc avoir péri à une époque très reculée dans l'ancienne langue, et, chose singulière, avoir subsisté jusqu'à nos jours dans *nero*, nom de l'eau en grec moderne (1).

Ces faits, quelque singuliers qu'ils soient, peuvent se comprendre à l'aide de faits analogues et s'expliquer par la nature des choses. Le langage que parle le peuple change beaucoup moins que le langage écrit par les savans ou les poètes. Telle signification anciennement perdue, tel mot même sorti de la langue littéraire depuis des siècles, peuvent avoir subsisté long-temps après dans l'usage populaire; et comme le grec aujourd'hui parlé est né de cet usage, il a pu conserver et recueillir les sens et les mots négligés ou rejetés par les auteurs. Il en a été ainsi partout, partout le langage vulgaire a conservé des élémens très anciens qui ont disparu dans le langage cultivé. Le patois que parlent les paysans normands et picards est beaucoup plus semblable au français de Villehardoin ou de Joinville que le français de l'Académie; bien des mots que la langue française a exclus en se polissant sont restés dans les dialectes provinciaux. Il serait curieux de chercher si, dans les cantons écartés de la Grèce, on ne trouverait pas des formes très anciennes du langage grec; on pourrait presque l'affirmer d'avance (2).

Le grec moderne peut donc servir à faire connaître plus à fond le

(1) Ce qui achève de rendre vraisemblable l'existence d'un radical grec de Néréus, Néréides, perdu dès le temps d'Homère, et qui reparaît dans *nero*, c'est que le mot sanscrit *nara* veut dire eau.

(2) De la même cause dérive ce fait très curieux, que, de tous les dialectes de la Grèce antique, celui qui domine dans la prononciation actuelle, c'est le plus ancien de tous, le dialecte œolien.

grec ancien; quelquefois il peut offrir une explication inattendue de quelques passages obscurs (1), et même épargner à de savans traducteurs quelques contre-sens (2). Enfin, en parlant le grec moderne et en l'entendant parler, on acquerra de la langue d'Homère et de Platon un sentiment pratique et, pour ainsi dire, une intelligence vivante que rien ne saurait remplacer. Du reste, le grec moderne tend chaque jour davantage à se rapprocher du grec ancien, et dans quelques années le voyageur jouira presque entièrement du plaisir d'entendre résonner à ses oreilles le langage qu'on parlait à Athènes il y a deux mille ans. Jamais, jusqu'à ce jour, un peuple n'a essayé de refaire sa langue, de remonter vers l'idiome antique de ses pères; c'est un spectacle qu'il était réservé à la Grèce contemporaine de donner. Cette tentative inusitée est d'autant plus intéressante, qu'elle est dictée aux Grecs par le sentiment et l'orgueil bien permis de leur nationalité glorieuse. Pour eux, la patrie, c'est le passé, et il est naturel qu'ils y cherchent les titres de leur indépendance et la garantie de leur avenir. On aime à les voir rendre à leurs villes affranchies les noms qu'elles portèrent autrefois; ils veulent effacer les souvenirs de la servitude et ressaisir les traditions de la gloire et de la liberté. Ces noms officiels sont acceptés par le peuple. Il en est de même pour la langue; non-seulement les savans s'empressent de suivre les pas de l'illustre Coray, qui, au temps de la captivité, préparait par la régénération de l'idiome populaire la régénération de l'esprit national; non seulement les écrivains cultivés reviennent de plus en plus aux formes de la langue antique, à tel point qu'on peut lire quelquefois des pages entières écrites hier sans s'apercevoir qu'on lit du grec moderne; mais chaque jour les habitudes du grec ancien rentrent insensiblement dans l'usage universel.

Chez un peuple aussi plaideur que le peuple grec, on est bien sûr que les lois sont comprises par tous, et les lois ont été rédigées dans un idiome fort différent de ce qu'était le grec vulgaire avant la révolution. Plusieurs expressions usuelles sont remplacées par les expressions antiques; celles-ci, au moins, commencent à être entendues, et si j'ai eu le chagrin de trouver à Delphes un Grec qui ne comprenait

(1) Le sens du mot *nomades*, dans Sophocle, *OEdipe à Colonne*, v. 719, est expliqué par le nom de *nomai*, que les paysans donnent encore aux conduites d'eau qui reçoivent l'eau du Céphise. Voyez le *Voyage* de Stephani, p. 101.

(2) M. Artaud, dans *les Chevaliers*, v. 120, a traduit *potèrion* par *du vin*. S'il avait eu l'occasion de demander un verre dans une auberge de Grèce, il aurait appris qu'un *verre* s'appelait *potiri*. *Potèrion*, dans Aristophane, veut dire une coupe.

pas le mot *thura*, *porte*, et n'entendait que le mot italien *porta*, en revanche j'ai eu le plaisir de voir affiché à Éleusis un avertissement au sujet de certains chevaux égarés qui s'adressait évidemment à toutes les classes de la population, et dans lequel, au lieu du mot vulgaire *alogon* (cheval), on lisait le mot classique *hippos*.

Avant d'avoir recouvré leur indépendance, les Grecs n'osaient porter leur vrai nom, leur nom élégant et harmonieux d'Hellènes, ils le réservaient pour leurs aïeux qu'ils croyaient avoir été des géans hauts comme les arbres des forêts, car le vague souvenir de la grandeur morale du peuple ancien s'était traduit grossièrement en une idée de grandeur matérielle. Eux-mêmes s'appelaient, non pas Hellènes, mais enfans des Hellènes. Depuis qu'ils sont libres, ils ont senti qu'ils avaient le droit de reprendre leur nom. Tout le monde connaît le début du chant de Riga : Allons, enfans des Hellènes...... Riga lui-même ne donnait pas le nom d'Hellènes à ceux qu'il appelait à la liberté, mais qui n'étaient pas encore libres.

La guerre de l'indépendance a renouvelé le passé de la Grèce, les scènes de la vie homérique sont redevenues les scènes de la vie journalière. Les chefs sont descendus de la montagne la chevelure flottante, portant leurs belles knémides : on s'est trouvé en pleine Iliade. On n'a vu que combats singuliers précédés de défis et d'injures, querelles pour le butin, luttes terribles pour enlever le corps d'un brave ou dépouiller un ennemi de ses armes. Du reste, c'était le même genre de guerre. Les Grecs comme les Turcs combattaient toujours derrière un abri, et, quelle que fût leur bravoure, ne s'exposaient pas volontiers à découvert. Pâris aussi, quand il dirige sa flèche contre le fils de Tydée, se place derrière une stèle élevée sur un tombeau, comme un palicare aurait ajusté sa carabine derrière une pierre funèbre dans un cimetière turc. Cependant des chanteurs, des Homères inconnus, mais inspirés, célébraient ces faits héroïques dans la langue de leur vieil aïeul, tandis que les jeunes patriotes des villes répétaient le chant de Riga, dont le début célèbre : Allons, enfans des Hellènes! est emprunté aux *Perses* d'Eschyle (1).

Les héros de la Grèce moderne ont souvent offert des traits d'une ressemblance glorieuse avec les héros de la poésie antique. Par un hasard singulier, c'est un *Ulysse* (Odysseus), qui, à beaucoup d'égards, rappelait Achille. L'Achille moderne aux passions terribles, à la *colère fatale*, blessé dans son orgueil, se sépara des autres chefs, et se tint

(1) Ὦ παῖδες Ἑλλήνων, ἴτε. v. 402.

long-temps à l'écart, non sous sa tente, au bord de la mer, mais dans une caverne du Parnasse. Le vaillant Odysseus était célèbre dès sa jeunesse par la rapidité de sa course, comme le fils de Pelée; il courait devant une voiture dont les chevaux étaient lancés au galop. On dit la même chose de Nikitas, aujourd'hui relégué dans l'île d'Égine, où je n'ai pas vu sans émotion ce terrible capitaine, que ses exploits homériques avaient fait nommer le *Turcophage*, se lever de la simple natte sur laquelle il prenait son sommeil. En sortant, mon guide me disait : « Aujourd'hui encore, il défierait à la course le cheval le plus rapide. » Il me citait, pour m'en convaincre, deux vers d'un chant populaire sur le vieux Nikitas, *dont les pieds sont des ailes*.

Le jour où je visitai les ruines de Mycènes, le caractère des lieux et des monumens ne fut pas pour moi le seul commentaire de la forte poésie d'Eschyle, et l'histoire contemporaine m'en offrit un non moins frappant. Ce jour-là, on m'avait montré dans le mur de l'église de Nauplie l'empreinte de la balle qui frappa Capo-d'Istria, et qui partit d'une main armée comme celle d'Oreste, par le désir de venger un père. Le vieux bey du Magne, Pietro Mavromichali, dont je devais saluer quelques jours après la vénérable vieillesse; Pietro-Bey, qu'il faut entendre raconter avec une simplicité sublime comment son grand-père, son père et lui-même ont battu les Turcs; Pietro-Bey, qui n'avait peut-être pas assez oublié, sous un gouvernement jaloux d'effacer le passé récent de la Grèce, que les beys du Magne se contentaient d'offrir au sultan pour tout tribut vingt piastres à la pointe de leur sabre en lui disant : « Je te les donne, non que je te les doive, mais parce que telle est ma volonté; » Pietro-Bey était en prison; son frère Constantin et son fils George n'avaient pu obtenir sa grace de Capo-d'Istria. A l'heure de la messe, Constantin et George attendent le président à la porte de l'église; le frère du vieux Mavromichali tire sur l'ennemi des siens, qui tombe à ses pieds; le fils, avec le sentiment d'Électre criant à son frère tandis qu'il frappe Clytemnestre : Redouble si tu peux ! donne un coup de poignard au cadavre. Condamné, il demanda la faveur de baiser la main de son père avant de mourir. Cette grace lui fut refusée; mais, quand il marcha au lieu où il devait être fusillé, on vit le vieux bey, en vrai descendant des Spartiates, paraître à la fenêtre de sa prison, et, sans larmes, sans paroles, bénir son enfant.

Ce récit m'eût ému en toute circonstance; il me frappa singulièrement dans ce jour, où j'étais plein d'Eschyle et poursuivi du souvenir d'Oreste. C'était, après tant de siècles, comme un écho de la voix d'ai-

rain de l'antique Melpomène qui retentissait à mes oreilles dans ce récit d'hier. La tragédie moderne était là près d'Argos en regard de la tragédie antique. Un même principe avait armé le fils d'Agamemnon et le fils de Mavromichali; c'était le principe du talion qu'Eschyle exprime si énergiquement dans *les Choéphores :* Vie pour vie, sang pour sang.

Ainsi, dans ce pays, les évènemens de l'histoire comme les scènes de la nature, ramènent à cette vieille poésie grecque rajeunie par le spectacle des lieux et des mœurs qui l'ont inspirée. J'ai été surpris, je l'avouerai, de trouver en Grèce des vestiges si nombreux et si vivans de l'ancien caractère hellénique. Je les ai recueillis avec soin et avec respect, comme des monumens vénérables et des titres glorieux. En me livrant à ce travail avant tout littéraire, j'ai cru faire encore autre chose qu'*illustrer* la poésie antique : j'ai voulu en même temps montrer que les Hellènes d'aujourd'hui sont les descendans légitimes des Hellènes d'autrefois, et cela peut avoir quelque importance. Ils doivent leur liberté à leur nom. L'Europe s'est émue en leur faveur à cause de leur passé; tout ce qui les rattache à ce brillant passé peut concourir à assurer leur avenir.

Je ne me flatte point que ces notes rapides d'un voyageur soient destinées à servir en rien cet avenir, je dis seulement dans quel sentiment j'ai écrit. Les Grecs, d'ailleurs, n'ont plus besoin que les encouragemens leur viennent du dehors; ils ont maintenant une tribune nationale, cette tribune qui ne s'était pas relevée depuis Démosthène, et où un Grec aimé de la France, le patriote Jean Colletis, vient de faire entendre de si nobles paroles. Que les Grecs reprennent complètement la tradition de leur génie, et puissent-ils, c'est le vœu par lequel je termine ces rapprochemens entre l'antique poésie et la réalité contemporaine, puissent-ils avoir une histoire qui soit, non plus seulement le commentaire, mais la seconde édition de leur ancienne histoire !

J.-J. AMPÈRE.

LE BRÉSIL

EN 1844.

SITUATION MORALE, POLITIQUE, COMMERCIALE ET FINANCIÈRE.

I. — RIO-JANEIRO ET LA PROVINCE DE MINAS-GERAES.

Il n'est pas facile d'acquérir une connaissance exacte et complète de l'état du Brésil. Pour étudier le pays et les habitans, ce n'est point assez d'un séjour, même prolongé, dans les principales villes : il faut s'enfoncer dans l'intérieur des terres, là où n'a pénétré qu'à demi l'influence européenne; c'est là qu'on apprend à connaître la population, c'est là aussi qu'on se rend compte des obstacles nombreux et divers qui arrêtent dans cet empire le développement de la prospérité matérielle et de la civilisation. J'avais résolu, en quittant la Plata pour me rendre à Rio-Janeiro, de ne reculer devant aucune des difficultés que présente un voyage dans l'intérieur des terres. C'est à ce prix seulement que je pouvais compléter les notions recueillies à Rio-Janeiro sur la situation du pays. L'amour-propre des Brésiliens ne contribuait pas médiocrement à exciter ma curiosité. A les en croire, le Brésil serait le point central de la civilisation dans l'Amérique du Sud; un jour viendrait où il pourrait rivaliser avec les États-Unis et servir de mo-

dèle à toutes les populations de l'Amérique méridionale. Sans doute le Brésil a de grandes ressources, le sol ne demande qu'à produire; mais le rôle que voudrait jouer cette race portugaise dégénérée est-il bien à la mesure de ses forces? Cette question que se pose le voyageur qui débarque à Rio-Janeiro, il ne tarde pas à la résoudre dans un sens bien contraire aux rêves de l'orgueil brésilien.

C'est sur la frégate *la Gloire* que je m'embarquai en novembre 1842, pour me rendre des rives de la Plata au Brésil. L'amiral Massieu de Clerval m'avait engagé à passer à son bord, et j'avais accepté avec empressement cette offre aimable, qui m'assurait, outre les agrémens que présente la société de nos officiers de marine, l'avantage de voyager d'une manière à la fois plus rapide et plus comfortable que sur les goëlettes anglaises qui font le service des dépêches entre Montevideo et Rio-Janeiro. *La Gloire* est une frégate d'une marche supérieure. Après une heureuse traversée de moins de huit jours, nous arrivâmes à l'entrée de la baie de Rio-Janeiro. J'eus tout le temps de contempler l'étrange aspect des montagnes qui entourent cette baie, et surtout le Coreoval, dont le sommet forme le profil d'une tête humaine : des vents contraires nous retinrent près de trois jours en vue de ces pics bizarrement découpés. Enfin, après le coucher du soleil, nous pûmes doubler les châteaux placés des deux côtés d'un canal étroit dont la brise du large qui s'élève tous les jours pendant les chaleurs rend l'entrée facile, tandis que pour sortir il faut attendre la brise de terre, qui règne tous les soirs. La baie de Rio-Janeiro, à peine éclairée par les derniers reflets du soleil, ne produisit pas sur moi l'impression que j'avais cru éprouver. Cette baie est si vaste que le regard ne peut en embrasser l'étendue; vous restez indécis devant ces tableaux si divers qu'on cherche en vain à grouper autour d'un point central; ce n'est guère qu'à l'entrée de la baie qu'on peut saisir l'ensemble du paysage. La mer, dont les eaux tranquilles s'étendent jusqu'au pied des montagnes des Orgues, est parsemée de jolies îles. Le Pain de Sucre, le Coreoval, dominent un groupe de pittoresques collines. Quant à la ville de Rio, perdue dans l'espace, il serait difficile de juger de son importance, car les églises de la Gloria et de San-Theresa sont les seuls monumens que vous puissiez distinguer.

J'avais été fort effrayé des vexations imposées aux voyageurs par suite des minutieuses formalités des douanes. Je fus tout surpris lorsque, débarquant dans l'après-midi d'un jour de fête, je ne trouvai nul employé qui demandât à visiter mes effets. Le baron de Langsdorff, ministre de France, fut moins heureux à son arrivée à Rio-Janeiro.

Débarquant avec son portefeuille sous le bras, il fut arrêté par un officier des douanes qui voulut le lui arracher de force. M. de Langsdorff résista; ses observations ne furent pas écoutées, et sans l'intervention de quelques Brésiliens qui expliquèrent au douanier la position de M. de Langsdorff, les papiers de notre ministre auraient été soumis à l'examen d'un agent de douanes brésiliennes.

Dès mon arrivée à Rio-Janeiro, je pus reconnaître combien un voyage dans l'intérieur des terres présenterait d'obstacles. Désirant parcourir la province de Minas-Geraës, la plus importante du Brésil, je dus chercher à obtenir des renseignemens précis. Les ministres et les hommes qu'on me citait comme distingués par leur esprit et leur position n'avaient aucune connaissance des ressources de cette province. C'est à peine si l'on peut obtenir des Brésiliens quelques notions, souvent même incomplètes, sur la localité qu'ils habitent. Vous ne rencontrerez jamais un homme d'état qui puisse émettre sur la position intérieure des provinces une opinion appuyée par des faits. On est réduit à recourir aux ouvrages des différens voyageurs qui ont exploré le Brésil.

Rio-Janeiro, capitale de l'empire et centre du gouvernement, sert de résidence à tous les hommes qui veulent chercher fortune dans les affaires publiques. Là se rencontrent tous les personnages qui ont joué un rôle dans les révolutions de provinces et qui viennent ou demander le prix de leur dévouement ou imposer des conditions aux ministres qui les redoutent. Sous le rapport des distractions mondaines, la capitale du Brésil n'offre que peu de ressources à l'Européen. La population repousse le contact des étrangers; quelques familles qui ont vécu en Europe cherchent seules à attirer les voyageurs et les accueillent avec bienveillance. La cour, loin de donner une impulsion à la société, est toujours triste et sérieuse; l'empereur fuit le monde, et les fêtes à la cour sont trop rares pour qu'on puisse en parler. L'étiquette, du reste, est assez bizarre. Il a été reçu pendant long-temps que les sœurs de l'empereur ne pouvaient danser qu'avec des femmes. Ce fut M. le prince de Joinville qui le premier fit enfreindre cette rigoureuse prescription. J'espère que la présence d'une jeune impératrice habituée aux plaisirs d'une cour plus gaie aura amené un heureux changement dans la vie monotone des courtisans qui entourent l'empereur.

Pour un étranger qui ne réside pas, le séjour de Rio est donc des plus tristes. Les femmes étant à peine vêtues dans leur intérieur, toute visite est une gêne pour elles. D'ailleurs, la jalousie des hommes vous

éloigne, et les femmes ne sont plus libres de vous accueillir comme elles le désireraient. Ce n'est que dans quelques bals que vous pouvez observer les Brésiliennes : elles arrivent couvertes des plus riches parures, mais les belles étoffes ne suppléent pas au défaut de grace, et ce luxe de mauvais goût ne fait que vous surprendre désagréablement. A part ces occasions solennelles, les femmes ne sortent guère que pour se rendre à l'église; aussi n'ont-elles ni la légèreté ni la souplesse des Espagnoles, et paraissent-elles mal à l'aise dans leurs vêtemens d'apparat. De l'embonpoint, une petite taille, de beaux yeux noirs, une peau plutôt cuivrée que brune, d'épais cheveux d'ébène, tels sont à peu près les traits distinctifs des Brésiliennes. Il y a peut-être à Rio quatre ou cinq femmes qu'on pourrait citer pour leur beauté; toutes les autres n'ont ni attrait ni séduction. L'effronterie de leur regard, le cynisme de leur conversation, inspirent presque toujours une répulsion invincible. Dans les pays espagnols, les femmes sont l'ame de la société, tout subit leur influence. Au Brésil, les femmes languissent dans un tel état d'infériorité, qu'on se voit forcé de les laisser dans leur isolement. L'ignorance et l'amour-propre des habitans de Rio ne rendent pas malheureusement la société des hommes plus agréable que celle des femmes. On est réduit aux promenades solitaires, qui, grace à l'admirable situation de la ville, offrent des distractions puissantes, et si l'on veut goûter les plaisirs du monde, c'est aux envoyés des puissances qu'il faut les demander. Vous retrouvez parfois dans leurs salons l'aimable abandon, le charme et l'élégance des salons d'Europe. Rapprochés en quelque sorte par un commun exil, les étrangers entretiennent avec vous des rapports aussi agréables que bienveillans, et, pour moi, je n'ai jamais eu qu'à me louer de ces cordiales relations.

Pour surmonter la tristesse qui s'empare de l'étranger dès les premiers jours de son arrivée, il faut l'admirable climat du Brésil et la beauté des paysages qui s'offrent de toutes parts autour de Rio. La ville même a peu de monumens; le palais de l'empereur, encore inachevé, est un grand édifice carré sans architecture; les églises, les différens bâtimens affectés au service public, sont construits solidement, mais sans grace. La seule construction remarquable est l'aqueduc qui conduit les eaux du Coreoval dans l'intérieur de Rio-Janeiro. Cet aqueduc, construit par les Portugais avec les revenus des mines, fut achevé en 1740. La principale rue de la ville est la rue d'Ouvidor, que l'on compare à notre rue Vivienne. En effet, il y a quelques beaux magasins dont l'élégance et le bon goût contrastent avec les boutiques sales des autres parties de la ville.

De grandes distances séparent Rio de ses faubourgs; des rues inégales, mal pavées et mal entretenues, rendent les communications entre ces divers points assez difficiles. Je regardais comme une véritable souffrance d'aller dans un mauvais cabriolet jusqu'à San-Cristoval, résidence de l'empereur. Les ministres étrangers et tous les Brésiliens riches habitent de jolies maisons dans les faubourgs de Cacété et de Botafogo. On y est éloigné du centre des affaires; mais l'air est si pur, le séjour dans ces villas offre tant de charme, qu'on passe aisément sur ces inconvéniens. L'intérieur de la ville a d'ailleurs cela de triste, qu'on y entend à toute heure le chant plaintif et monotone des nègres employés à transporter les balles de café.

Si l'on ne peut guère goûter le plaisir de la promenade dans l'intérieur de la ville, on est dédommagé par le charme qu'offrent les excursions dans la campagne. Quelques courses autour de la baie, dans les villages qui entourent Rio-Janeiro, suffisent pour donner une idée de la richesse et de la beauté du pays. Partout on découvre des situations charmantes, des points de vue admirables; partout la nature tropicale vous séduit par sa grace ou vous surprend par sa grandeur. Je me rappellerai toujours avec plaisir les délicieuses soirées que j'ai passées au *Jardin botanique*, me promenant au milieu des massifs de bambous, entouré d'arbres dont le feuillage m'était inconnu; j'admirais cette végétation puissante et habilement dirigée. Des plantations de café et d'arbre à thé me prouvaient que ce jardin avait aussi un but utile. La situation de cet établissement est ravissante : situé au milieu d'un vallon, il est dominé de tous côtés par les cimes de montagnes élevées dont les flancs sont couverts de forêts vierges. On reste sous le charme devant cette nature du Nouveau-Monde, où tout porte un cachet de grandeur que l'Europe pourrait envier, si elle n'avait en échange tant d'autres avantages plus précieux, quoique peut-être moins appréciés.

J'avais hâte cependant de connaître le Brésil autrement que par les environs de Rio-Janeiro. Je dois rendre hommage à l'empressement que les Brésiliens mettent à faciliter aux Européens un voyage dans l'intérieur de leurs provinces. Parmi les obstacles de toute nature que présente une pareille excursion, il serait injuste de compter la mauvaise volonté des habitans. On me remit des lettres d'introduction pour les propriétaires dont les habitations se trouveraient sur ma route. L'empereur m'accorda, sur la demande de notre chargé d'affaires, un passeport impérial qui m'assurait la protection et l'appui de toutes les autorités du pays. Les Brésiliens auxquels je m'étais adressé pendant

mon séjour dans la capitale avaient tous cherché à me détourner d'entreprendre un voyage qu'ils regardaient comme impossible; mais une fois ma résolution connue, ils n'avaient cherché qu'à m'en faciliter l'accomplissement. Le manque d'auberges, l'éloignement des habitations, l'obligation d'acheter des chevaux et des mules pour éviter les lenteurs des caravanes, qui ne font que deux ou trois lieues par jour, ne sont encore que de légers inconvéniens. Il faut se pourvoir, comme en Orient, d'un lit, d'une cuisine, de provisions de toute espèce, car on ne peut compter sur les *vendas* qui parfois se rencontrent sur la route. Il faut en outre apporter un grand soin au choix des guides; il ne suffit pas qu'ils connaissent les routes, ils doivent encore prendre soin des chevaux, veiller sur eux pendant la nuit, afin qu'ils ne s'écartent pas trop du campement. Un bon guide doit savoir ferrer, saigner les animaux blessés, réparer les bâts de charge. Les mulâtres sont particulièrement propres, par leur activité, leur intelligence, à remplir ces diverses conditions. Moins apathiques, moins indolens que les nègres, ils comprennent et exécutent vos ordres sans que vous ayez besoin de les répéter. Les nègres marchent à pied à côté de vos mulets, tandis qu'un bon *camarada* mulâtre est presque toujours monté.

Ma caravane consistait en six chevaux ou mulets, un pour mes bagages, un second pour mon domestique, les autres pour moi, pour un des guides, et pour servir en cas de besoin, car si un de ces animaux se blesse dans le cours du voyage, il est très difficile de le remplacer, n'importe à quel prix. Tous les chevaux et mulets proviennent de la province de San-Paulo, et plus vous avancez dans l'intérieur du pays, plus leur valeur augmente.

Ouropreto, chef-lieu de la province de Minas-Geraës, était la première ville importante où je comptais m'arrêter après mon départ de Rio-Janeiro. Le voyage à Ouropreto, le séjour dans cette ville, devaient m'offrir l'occasion d'étudier sous plus d'une face la situation du pays, que je n'avais pu encore juger qu'imparfaitement à Rio-Janeiro. J'avais donc hâte de me mettre en route. Je profitai de la brise de mer pour m'embarquer dans un grand canot couvert qui devait me conduire à Porto d'Estrella. Le vent soufflait avec force, et les nombreuses îles qui s'élèvent dans la baie disparaissaient derrière moi. Bientôt je n'aperçus plus l'église de San-Theresa que comme un point noir à l'horizon; j'entrai complètement dans la vie de voyages, et pour la première fois peut-être je doutai qu'il me fût possible d'atteindre mon but, car les routes sont peu sûres, et un voyageur peut être assassiné impunément dans un pays où il n'y a pas de justice. Je côtoyai les îles du Go-

bernador et de Paqueta, qui servent de rendez-vous aux parties de plaisir des habitans de Rio. La brise venait de tomber lorsque j'entrai dans la petite rivière d'Inhumirim; il fallut la remonter à la rame, les bords marécageux ne permettant pas de remorquer les embarcations, et, après trois heures d'efforts, je débarquai à Porto d'Estrella, qui forme une longue rue composée de deux cents maisons basses et mal bâties.

Cette petite ville est située au confluent de l'Inhumirim et du Saracuruna; c'est le lieu de débarquement de toutes les marchandises qui viennent de la province de Minas. Ces marchandises consistent en cotons, sucres et cafés. Les caravanes prennent en retour les vins, les huiles, les cotonnades, les draps, les chapeaux, la quincaillerie, enfin tous les produits d'Europe envoyés en échange de l'or et des diamans expédiés à Rio. La situation d'Estrella en fait un entrepôt assez fréquenté; il n'y a cependant que quelques magasins destinés à suffire aux besoins des habitans de la province, qui, ne pouvant se rendre à Rio, achètent ici ce qui est nécessaire pour leur voyage et leur famille.

Je passai la nuit chez un vieux négociant qui possédait la plus belle maison de Porto d'Estrella, la seule qui eût deux étages. Je ne pus me coucher avant d'avoir entendu ses histoires sur les voyageurs plus ou moins illustres qui s'étaient reposés dans le lit que j'allais occuper. Mon hôte, ayant près de soixante ans, confondait assez souvent les noms. Je lui demandai vainement quelques détails sur les environs, il revenait toujours à son sujet favori; j'aurais mieux aimé moins de souvenirs et une collation un peu meilleure. J'eus plus d'une fois à maudire l'hospitalité que les Brésiliens vous accordent si généreusement. Vous n'êtes plus, il est vrai, exposé à l'intempérie des saisons, mais vous devez vous soumettre à des formes cérémonieuses toujours déplaisantes; vous devez causer ou écouter quand vous voudriez dormir et vous reposer. Accablé de questions sur le but de votre voyage, sur l'opinion que vous avez du Brésil, il vous faut parler cette langue portugaise si dure et si gutturale. L'hospitalité devient ainsi une gêne, et le plus souvent on n'échange sa liberté que contre un bien-être douteux; la moindre auberge de nos villages offre plus de ressources que la demeure d'un riche Brésilien vivant au milieu de ses esclaves et de ses troupeaux.

A partir de Porto d'Estrella, le terrain s'élève graduellement. La route, quoique assez large, a été détruite par les pluies; comme le soleil seul est chargé des réparations, il faut éviter presque à chaque pas les fondrières qui coupent le chemin. Un péage est établi pour

l'entretien de ces routes qui ne sont pas entretenues. On paie trente *reis* (dix centimes) par lieue de route. Ce péage est un impôt assez onéreux pour les caravanes chargées de marchandises; les routes sur lesquelles il a été établi, n'étant pas encore achevées, sont souvent plus mauvaises que les chemins entièrement abandonnés; les terres fraîchement remuées manquent de la solidité nécessaire, et les pluies entraînent des portions souvent considérables de terrain, sans que les autorités s'occupent de remédier aux dégâts. Une route doit être construite de Parahyba, petite ville de la province, à Ouropreto; à l'époque de mon arrivée au Brésil, les travaux étaient commencés depuis huit ans; il n'y avait encore que seize lieues achevées, c'est-à-dire dont le nivellement fût terminé. Les premières lieues avaient coûté cinquante mille francs : plus tard les employés et les ingénieurs s'étaient entendus pour faire porter la valeur de la lieue de route de cent à cent vingt mille francs. Les ponts et les chaussées de cette route avaient été détruits en partie par les pluies d'hiver, les autres étaient en voie de construction. Il est douteux que cette route, qui coûtera des millions, rende les communications plus faciles; il eût fallu des études préliminaires qui n'ont pas été faites, un plan général aurait rendu la route plus directe; on s'est borné à suivre les détours de l'ancien chemin; plus de vingt ans se passeront avant que cette route soit achevée, quoiqu'il n'y ait que des nivellemens à exécuter pour rendre les pentes moins rapides. Ce seul exemple fera juger de ce que sont les travaux publics au Brésil.

La culture est réduite, comme l'entretien des routes, aux plus simples procédés. On se borne à brûler les bois, puis à semer du maïs ou à planter du café sur l'emplacement qu'on s'est ainsi ménagé. Lorsque la terre devient improductive, loin de chercher à suppléer par des engrais à l'épuisement du sol, on abandonne le terrain, qui bientôt se recouvre de nouveaux bois, mais chétifs et peu vigoureux; vingt ans plus tard, ces bois seront encore détruits, et les terres livrées de nouveau à la culture. Les belles forêts vierges du Brésil disparaissent peu à peu, surtout près des lieux où l'exploitation devient avantageuse; des arbres immenses sont abattus, brûlés sur place par des propriétaires qui renouvellent ainsi leurs terrains de culture.

Je passai près de nombreuses *vendas*, ou cabarets-auberges qui consistent en une maison d'habitation et un hangar destiné à mettre à l'abri les charges des mulets. J'arrivai ensuite dans un charmant vallon où est établie la fabrique de poudre du gouvernement; plusieurs ruisseaux d'une eau limpide se croisent en tous sens et entretiennent dans

la vallée une agréable fraîcheur. La fabrique consiste en un long bâtiment divisé en plusieurs corps de logis. Directeur, employés, chacun a une habitation séparée. La poudre est fabriquée d'après les procédés d'Europe : le mélange s'opère à l'aide d'une machine que l'eau met en mouvement. Cet établissement ne produit que de la poudre commune et très faible. La vente des poudres au Brésil ne semble guère favorisée par le gouvernement. Avant mon départ de Rio, j'avais voulu me procurer de la poudre anglaise, et plusieurs marchands m'avaient répondu qu'ils n'en vendaient pas. Le gouvernement avait donné l'ordre d'acheter les poudres importées, afin d'éviter qu'elles fussent expédiées dans les provinces où s'agitent les mécontens.

En quittant la poudrière, il faut s'engager dans des bois assez épais et gravir les pentes escarpées de la sierra d'Estrella; une chaussée mal pavée rend cette ascension difficile et lente; on n'arrive au sommet de la montagne qu'après trois heures de marche, mais on est dédommagé par une vue magnifique. Toute la baie de Rio s'étend à vos pieds. La montagne appelée *Pain de Sucre* remplit le fond du tableau. Nulle position n'est plus favorable pour contempler la baie, dont les contours forment à cette distance un ensemble harmonieux. Les montagnes que vous avez successivement gravies étagent autour de la sierra leurs plateaux chargés des végétations les plus variées. Dans la plaine règne la culture du maïs, du café, de la canne à sucre; plus haut, celle du maïs et du café seulement; plus haut encore, on ne voit que des arbres que l'homme a respectés, des rochers couverts de plantes parasites et sillonnés de torrens qui se précipitent avec bruit dans la plaine. Après un instant de repos, je me remis en marche, suivant les bords d'un torrent, le Piabanha, qu'on traverse plusieurs fois sur des ponts en bois. Ce torrent, qui se réunit plus loin au Parahyba, a un aspect sauvage; des arbres croissent au milieu des rochers, des lianes descendent et plongent jusque dans l'eau. Je m'arrêtai à Padre-Corréo; une église et quelques maisons qui s'élèvent autour d'une place, dont un immense figuier forme le centre, composent ce village. Je m'établis dans une *venda* renommée comme une des meilleures de la route; en effet, j'obtins une chambre où sur quelques bâtons en croix on étendit une natte; le propriétaire était convaincu que son auberge était des plus comfortables, et que j'étais trop heureux de partager toutes ces jouissances. Mon dîner fut cependant chose assez difficile : ce n'est qu'au bout de trois grandes heures qu'on put me servir une poule bouillie et du riz cuit à l'eau. Les Brésiliens aimeraient mieux mourir que de se presser. La réclusion volontaire ou

forcée des femmes vous oblige à attendre avec patience les quelques mauvais plats qu'il leur plaira de vous envoyer. Un étranger ne pénètre jamais dans l'intérieur des maisons; la cuisine est l'asile inviolable des Brésiliennes; là, vêtues d'une chemise, quelquefois d'un jupon, elles président aux soins du ménage, donnant leurs ordres aux négresses, ou veillant elles-mêmes à la préparation des mets. Je n'ai jamais pénétré dans cette enceinte sacrée; pourtant une porte, entr'ouverte par la curiosité, m'a permis plus d'une fois de m'assurer de la saleté qui règne dans cet intérieur. Les mets indigènes répondent à ces tristes apparences. Les Brésiliens mangent de la viande salée ordinairement fétide, et des haricots noirs qu'ils mêlent à de la farine de manioc ou de maïs.

Parahyba, qu'on rencontre en quittant Padre-Corréo, est un petit village formé de quelques maisons et de quelques boutiques; pour y arriver, il faut traverser en bac la rivière de Parahyba, qui a plus de deux cents mètres de largeur; les bords sont peu escarpés, mais de nombreux rochers en rendent la navigation impossible. Parahyba doit toute son importance au séjour forcé des caravanes qui se rendent à Porto d'Estrella ou retournent à Ouropreto; le bac ne contient que six ou huit mules, et, pour peu que les caravanes soient nombreuses, il faut plus de six heures pour passer la rivière. On ne parle pas d'établir un pont sur le Parahyba; en attendant, on est soumis à un péage de cinquante reis par tête d'animal chargé ou non.

Je devais passer la nuit chez un propriétaire dont l'habitation, voisine de Parahyba, s'élevait près d'une forêt vierge; la nuit était déjà avancée. Je dus traverser la forêt dont j'entrevoyais à peine les arbres immenses, qui semblaient former devant moi une barrière insurmontable. Enfin, j'atteignis un vallon jadis cultivé, et je traversai des masses de bambous si serrées, que je pouvais me croire encore au milieu de la forêt. L'habitation, but de recherches si pénibles, était une pauvre *farenda*, espèce de ferme, autour de laquelle on n'apercevait que des plantations de café en assez triste état. Après quelques heures passées dans ce misérable gîte, je m'engageai de nouveau dans les bois, à travers des vallons où l'on commençait à abattre les arbres pour planter soit du riz, soit du café. Les cultivateurs creusent dans la terre des trous peu profonds, de distance en distance, et y jettent quelques grains, soit de riz, soit de maïs. Si l'année est favorable, un *alquiere* (décalitre) de maïs ou de riz produit deux cents pour un. Les sécheresses viennent souvent détruire toutes les espérances, et l'absence de communications régulières empêchant une province de sup-

pléer par son excédant à l'insuffisance des récoltes voisines, les sécheresses entraînent souvent la disette. A l'époque où je visitais le Brésil, le riz était devenu fort cher; au lieu de 6 francs l'alquiere, il coûtait 30 francs. La révolte qui avait éclaté dans la province de Minas avait empêché la culture d'un grand nombre de terrains. Il arrive souvent au Brésil que vous passez d'un district où tous les vivres sont abondans, dans un autre où les denrées, telles que le maïs, le manioc et le riz, manquent totalement. Chacun cultive pour ses propres besoins; si l'on perd sa récolte, il faut savoir souffrir et attendre une seconde récolte, car vos voisins sont hors d'état de venir à votre secours, n'ayant eux-mêmes recueilli que le nécessaire.

On rencontre bientôt une seconde rivière, le Parahybuna; d'immenses rochers à pic s'élèvent sur ses bords. Le pont en bois qui existait sur le Parahybuna a été brûlé le 17 juin 1842 par les révoltés de la province de Minas; il ne reste plus que les piliers en pierre : le gouvernement veut faire reconstruire tout le pont en pierres, afin d'éviter, me disait-on, qu'il soit brûlé de nouveau. Le village de Parahybuna est, comme Parahyba, une réunion de quelques maisons bâties au hasard; le seul édifice un peu considérable qui subsiste encore servait jadis aux douaniers chargés d'inspecter toutes les marchandises provenant de la province de Minas, et de saisir l'or ou les diamans qu'on aurait voulu soustraire au paiement des droits; aujourd'hui, les droits étant perçus sur les lieux mêmes, il n'y a plus de douane, et j'entrai librement dans la province de Minas, après avoir acquitté le droit de péage pour le bac et pour la route qui est en voie de construction. Cette province a été, en 1842, le théâtre d'une insurrection considérable. La destruction du pont de Parahybuna fut un des premiers actes de la révolte, les insurgés voulaient arrêter ainsi la marche des troupes qu'on devait envoyer contre eux. Quelques détails sur ce mouvement politique feront connaître la situation des partis dans le Brésil.

La majorité de don Pedro II ayant été proclamée avant l'époque légale, les ambitions politiques s'étaient mises en mouvement pour exploiter l'agitation qui avait suivi cette mesure. L'opposition avait triomphé dans les élections de 1840, et le ministère, regardant les chambres nouvelles comme hostiles au pouvoir, saisit un prétexte pour les dissoudre avant leur convocation. L'opposition fit alors un appel à la force : députés et sénateurs se mirent en rapport avec les hommes influens des provinces; ils réussirent aisément à inspirer l'esprit de désordre à des propriétaires perdus de dettes, et dont les esclaves

étaient engagés. Il ne restait plus qu'à soulever les masses. Le ministère avait mis à exécution une mesure qui modifiait l'institution du jury et qui l'annulait de fait, en soumettant la décision des jurés au contrôle du juge en droit du district : on s'empressa de proclamer que la monarchie était en danger, que le ministère violait la constitution, enchaînait la volonté de l'empereur; il fallait s'armer pour défendre les institutions; l'établissement d'une republique fédérative était le but non avoué de tous les efforts, de toutes les espérances. Les provinces de San-Paulo et de Minas-Geraës obéirent à l'impulsion qui leur était donnée; les troubles de San-Paulo durèrent peu, les chefs de l'assemblée provinciale s'étaient trop pressés; ils avaient devancé le mouvement de la province de Minas. Le baron Caxias, général des troupes de l'empereur, eut bientôt rétabli l'ordre dans la population de San-Paulo, et marcha contre l'autre province, celle de Minas, qui venait de prendre les armes. C'est sur ce nouveau théâtre que l'insurrection se développa dans toute sa gravité.

Une assemblée populaire eut lieu à Barbacena; les membres de la municipalité, s'étant mis à la tête des rebelles, élurent pour chef José Feliciano, sénateur d'un caractère faible, de mœurs très douces, mais très ambitieux. Ayant déjà occupé pendant deux ans la présidence de la province, José Feliciano avait été en rapport avec toutes les municipalités; il était connu et aimé de tous les habitans. Le nouveau président accepta le rôle de chef ostensible de la révolte; il publia une proclamation et un manifeste aux Mineiros (habitans de la province de Minas); quelques passages de ce manifeste sont assez curieux pour que je les transcrive.

« Mineiros! quand la patrie est en danger, le devoir de tout citoyen est de voler à son secours; quand la liberté est foulée aux pieds par un gouvernement ambitieux, tout homme libre doit s'armer; sauvons la constitution qu'une faction astucieuse parvenue au pouvoir veut annuler. Le recrutement le plus barbare est venu décimer les populations industrielles; on a jeté dans les fers, dans les prisons, les citoyens les plus distingués, qui n'avaient commis d'autre crime que de repousser la faction dominante. Le plan liberticide des ministres a été consommé avec l'adoption par les chambres d'une réforme de notre code criminel et de procédure. Le Brésil avait élu en 1840 une chambre qui devait représenter les véritables intérêts du pays; cette chambre, avant d'être convoquée, a été dissoute. La province de San-Paulo s'est émue et a pris les armes pour défendre le trône et la constitution. C'est à nous de suivre son noble exemple. Respecter les droits de cha-

que citoyen, la propriété de tous, n'user de rigueur que contre les hommes qui, au mépris des vœux de la nation, oseraient soutenir et défendre la faction oligarchique que le Brésil repousse : tel sera votre devoir. »

La proclamation et le manifeste de José Feliciano furent publiés à Barbacena en juin 1842. Plus de six mille hommes mal armés, mal vêtus, de toutes les classes et de toutes les couleurs, se réunirent aussitôt dans diverses localités. Des lieutenans, des capitaines furent élevés au rang de commandans en chef. On agit sans ensemble; la peur régnait dans les deux camps. Après une vive fusillade à Parahybuna, il n'y eut que six blessés dans les deux armées : l'engagement le plus brillant fut celui de Queluz, le 26 juillet; les rebelles, au nombre de quinze cents hommes, chassèrent de la position qu'il occupait le général Riébona, qui eut cinquante hommes tués ou blessés, et perdit cent cinquante prisonniers avec sa seule pièce d'artillerie. Les insurgés triomphans vinrent former le siége d'Ouropreto, chef-lieu de la province, et s'ils avaient été commandés par des chefs habiles ou résolus, cette ville tombait en leur pouvoir, car le président Jacintho de la Vieja était le seul parmi les habitans qui voulût résister : le commandant d'armes de la province était prêt à rendre la ville. Après huit jours d'une vive fusillade, sans qu'il y eût de sang versé, les rebelles se retirèrent, n'ayant pas osé pénétrer les armes à la main dans l'intérieur d'une ville tout ouverte, qui n'avait pour défense que quatre pièces de canon. Caëthe fut ensuite assiégé; un combat très bruyant eut lieu entre l'avant-garde des deux partis, et dans ce combat qui dura trois jours, deux hommes seulement furent tués par accident.

Malgré l'échec éprouvé par les rebelles devant Ouropreto, leur nombre était encore imposant; ils auraient pu lutter même avec avantage contre les troupes impériales, s'ils eussent marché avec plus d'ensemble; mais de nouveaux incidens vinrent affaiblir la position des insurgés. Une proclamation impériale détermina la défection d'environ trois mille rebelles dégoûtés d'un parti dont le triomphe devenait douteux. La révolte, loin de s'étendre dans toute la province, fut limitée aux districts de Barbacena, Ouropreto, Queluz, Cocaës et Sabara; l'insurrection fut comprimée à Diamantina, Villa do Serro et Minas-Novas. Partout s'organisa la résistance : il y eut un instant près de vingt mille hommes en armes dans toute la province de Minas. Parmi les divers corps d'armée, le plus considérable était celui des quatre mille insurgés qui avaient assiégé Ouropreto. La déroute de cette petite armée par le baron Caxias, général des troupes impériales, mit

fin à la guerre civile. La bataille eut lieu à San-Lucia. Le baron Caxias ne disposait que de trois mille hommes : mal secondé par ses lieutenans, il sut, à force d'énergie et de présence d'esprit, remédier aux inconvéniens d'un mauvais plan d'attaque. Le succès justifie toutes les fautes, et le succès fut complet; après la bataille de San-Lucia, il n'y eut plus de réunion armée. Près de cinq cents hommes furent tués ou blessés dans cette affaire, qui se prolongea depuis le lever du soleil jusqu'à la nuit. Il eût été facile, je crois, au baron Caxias, qui commandait des troupes régulières et qui avait de l'artillerie, d'éviter une si grande effusion de sang. Le président José fut presque le seul des fauteurs de la révolte qui put s'échapper.

Telle fut la fin de cette petite guerre, qui avait duré plus de trois mois. Il n'eût fallu qu'un peu plus d'ensemble et d'activité pour rendre ce mouvement très grave. José Feliciano avait eu le tort de remuer sans ménagement les passions populaires; il avait armé sans distinction tous ceux qui venaient s'offrir à défendre la cause de la révolte. Cette conduite imprudente effraya les propriétaires, qui devinrent les plus fermes soutiens du gouvernement. La désunion amena d'atroces représailles : des menaces de mort furent proférées contre ceux qui restaient indifférens; des bandes armées parcouraient le pays, pillant tout sur leur passage. L'insurrection ne fut plus qu'un prétexte pour se livrer au désordre et exercer des vengeances. On pouvait prévoir l'issue d'un mouvement ainsi compromis à son origine. Le moment n'était pas venu d'ailleurs de proclamer la république; il eût fallu que Bahia, Fernambouc, eussent donné le signal de la lutte contre le pouvoir monarchique. A part le clergé (1) et quelques propriétaires influens, la rébellion ne recruta que des hommes toujours prêts au désordre. Aussi les deux provinces de San-Paulo, de Minas-Geraës, une fois pacifiées, les autres parties du Brésil restèrent tranquilles. Nous le répétons, c'est par la faute des chefs que l'insurrection se réduisit à une sanglante échauffourée. Le mouvement eût pu devenir général, car l'union du Brésil n'est qu'apparente, et toutes les provinces n'aspirent qu'à l'indépendance; une république formée sur le modèle des États-Unis, tel est le rêve dont elles poursuivent l'accomplissement. Ici encore l'orgueil national se trahit : les Brésiliens se croient trop civilisés pour avoir besoin d'un gouvernement même constitutionnel!

Après la victoire de San-Lucia, le ministère devait se croire fort :

(1) Le clergé avait pris parti pour les rebelles, mais son influence est nulle au Brésil; plusieurs prêtres pourtant payèrent de leur personne, et l'on trouva des ecclésiastiques parmi les morts de San-Lucia.

les élections de 1842 lui étaient favorables, et il venait de déjouer victorieusement les tentatives de l'opposition; mais une situation régulière ne peut jamais se prolonger au Brésil : une question de susceptibilité nationale entraîna la ruine du cabinet. La haine des étrangers a plus de puissance sur les Brésiliens que tous les principes politiques. Ils ne peuvent comprendre encore une pratique sérieuse et élevée des institutions qu'ils possèdent. Les provinces sont tranquilles aujourd'hui; mais tout fait croire que des crises pareilles à l'insurrection de 1842 se renouvelleront fréquemment.

Les souvenirs qui s'attachent au pont de Parahybuna m'ont détourné du récit de mon voyage à Ouropreto. Il est difficile d'échapper, en visitant le Brésil, aux tristes préoccupations qu'éveille en tout lieu la situation politique de cet empire. En continuant ma route, je retrouvai un nouveau sujet de réflexions sur l'incurie administrative dont j'avais si souvent remarqué les traces. Je passai la Mantequeira, montagne très boisée, qui servait jadis de refuge à des voleurs qu'on avait long-temps laissé exercer en paix leur étrange industrie. Ces voleurs prélevaient des impôts sur les caravanes qui suivaient cette route, et massacraient les muletiers qui résistaient après une sommation. Ils avaient construit une barricade dans un des passages les plus étroits de la route; hommes, chevaux, ne pouvant passer qu'un à un, il suffisait de deux brigands pour arrêter une caravane entière. Si ces bandits s'étaient bornés à voler, l'autorité serait probablement restée inactive. En effet, le voyageur dépouillé n'a d'autre ressource au Brésil que de se faire justice lui-même. Recourir aux magistrats pour demander l'arrestation d'un voleur de grand chemin est une perte de temps fort inutile. Malheureusement pour les brigands de Mantequeira, ils commirent trop d'assassinats. L'ordre fut donc envoyé de Rio-Janeiro de se saisir d'hommes qui arrêtaient toute communication par la terreur qu'ils inspiraient. Un détachement de troupes parvint à tuer les uns, à effrayer les autres, et lorsque je passai, on ne voyait plus que la barricade qui leur servait d'abri; il y avait un mois seulement que les voleurs avaient été arrêtés.

Barbacena, où j'arrivai après trois jours de marche depuis mon départ de Parahybuna, est situé au milieu des *campos*, sur un plateau élevé; on aperçoit au loin une église qui domine cette petite ville. Le nom de *campos* désigne une suite de collines presque entièrement dépouillées de végétation; ce n'est que dans le fond des vallées qu'on trouve quelques arbres et un peu de verdure. Je regrettai, je l'avoue, ces belles forêts si épaisses qui m'avaient protégé jusqu'alors contre

les ardeurs du soleil. Traverser les bois vierges est pour les Brésiliens un sujet d'effroi; aussi ne comprenaient-ils pas mon admiration pour ces belles solitudes que la main de l'homme n'a pas encore profanées. Rien n'est plus triste qu'un voyage à travers les *campos*. On ne voit de tous côtés que des plateaux arides; à peine quelques troupeaux errent-ils dans les plaines. On marche des heures entières avant de découvrir une habitation, qui presque toujours tombe en ruines.

Barbacena compte douze cents maisons et environ six mille habitans; les négocians les plus riches avaient pris part à la révolte des Mineiros, et ils étaient en fuite. Le climat de Barbacena est tempéré, presque froid. Nos fruits et nos fleurs, qui ne peuvent venir à Rio, réussissent à Barbacena. La différence de climat s'explique par la position élevée de cette dernière ville. Les habitans élèvent des bestiaux et engraissent des porcs; quant à la culture, personne ne s'en inquiète. J'en demandai le motif; on me répondit que les soins à donner aux bestiaux suffisaient à occuper la population. Barbacena n'a que peu de maisons à deux étages, toutes les autres sont basses et mal construites, mais régulièrement alignées. Les rues, larges et pavées, sont disposées en escaliers, tant la pente est rapide. Il y a huit églises appartenant à des confréries, aujourd'hui misérables; ce sont de grands bâtimens sans architecture et dénués de luxe intérieur.

En se détournant de la route nouvelle qui mène de Rio à Ouro-preto, on pourrait visiter une ville intéressante, Saint-Jean d'el Rey. Au dire de quelques voyageurs, la position et le climat de Saint-Jean d'el Rey offrent de précieux avantages, qui auraient dû faire choisir cette ville comme capitale de l'empire du Brésil. A Saint-Jean d'el Rey fut établie la seule filature de coton qui ait été créée dans l'empire; cette fabrique ne se soutint que durant peu d'années. Ses produits ne pouvaient supporter la concurrence avec les marchandises étrangères. Les mines d'or de Saint-Jean d'el Rey, si renommées autrefois, sont abandonnées. Il n'y a plus qu'un petit nombre de nègres libres qui s'occupent à laver le sable entraîné par les grandes pluies, pour en dégager quelques parcelles du métal précieux. Rarement ils trouvent assez d'or pour payer leur travail. L'extraction n'est plus un moyen de fortune à Saint-Jean, et la culture des terres a remplacé pour les habitans la recherche de l'or. Une compagnie anglaise, qui s'était formée pour l'exploitation d'une mine d'or près de la ville, a dépensé plus de sept cent mille francs sans résultats. On a dû renoncer à poursuivre les travaux, la veine d'or étant trop peu abondante pour couvrir les dépenses. Saint-Jean d'el Rey, n'étant plus sur le passage des caravanes, perd chaque

jour de son importance. La population active s'en éloigne pour s'établir dans des villes nouvelles. Un mauvais village, Juiz de Fora, sur la route de Barbacena à Rio, comptait à l'époque de mon voyage plus de cinquante maisons en construction. Les terres, les bâtimens ayant peu de valeur au Brésil, les populations se déplacent avec une rare facilité. Le Brésilien ne sait pas ménager les terrains qu'il cultive; il les a bientôt épuisés, et s'éloigne alors pour chercher des terres encore vierges, qu'il abandonnera après quelques années. Cette vie indépendante et nomade est celle des plus riches cultivateurs. Privés de toute éducation, les Brésiliens fuient la société plutôt qu'ils ne la recherchent. Vous êtes étonnés de voir de riches propriétaires passer leur vie dans des fermes isolées; entourés d'esclaves soumis à leurs caprices, ils sont heureux d'exercer un pouvoir sans contrôle. Vous les voyez se promener avec des sandales de bois pour toute chaussure, avec une chemise et un caleçon pour tout vêtement; ils ont la contrainte en horreur et n'entretiennent de relations qu'avec des subalternes; peu importe à ces hommes qu'ils vivent dans un lieu ou dans un autre : tout leur est indifférent, pourvu qu'ils puissent satisfaire leurs instincts grossiers.

En continuant sa route vers Ouropreto, le voyageur suit les bords du Paroopeba, un des affluens du Rio das Velhas : bientôt il rencontre Queluz, petite ville de douze cents ames. Queluz est encore dans les campos, mais ces solitudes présentent ici des aspects plus variés et moins arides qu'aux environs de Barbacena; les arbres sont plus élevés, les bestiaux en plus grand nombre; les habitations sont toujours rares. Queluz est situé sur le penchant d'une colline, au milieu de jardins bien cultivés; l'église est le principal monument de cette ville, qui ne consiste qu'en une longue rue formée par des maisons d'assez misérable apparence. La température y est plus chaude qu'à Barbacena; le café, les ananas, le tabac, réussissent à Queluz, tandis que les nuits froides de Barbacena les feraient périr. A partir de Queluz, le pays prend un nouvel aspect; on est sorti des campos, et on s'engage dans des bois peu élevés, au milieu d'une végétation assez riche; on côtoie de nombreux ruisseaux dont les eaux vont se confondre avec celles du Rio-San-Francisco. Des villages s'élèvent çà et là sur la route. Alto da Virgem, qu'on traverse d'abord, est habité entièrement par des nègres libres; c'est le premier village ainsi peuplé que je trouvai sur ma route depuis Rio; les cabanes me parurent assez propres et les jardins bien entretenus. Ouro-Branco, qu'on rencontre ensuite, est dans une situation charmante, au pied de la montagne de ce nom;

une fontaine ombragée par des palmiers, une chapelle et une trentaine de maisons, voilà ce qui reste de ce village autrefois considérable, et ruiné par l'épuisement des mines d'or.

Plus l'on approche d'Ouropreto, et plus la nature devient sauvage; le sol, généralement rocailleux, prend la teinte rougeâtre de l'oxide de fer; la nature n'a pas cependant le caractère de tristesse et de sévérité que je croyais y trouver. Tantôt suivant le cours d'un torrent, tantôt gravissant une colline, on oublie aisément la stérilité du pays en admirant la vigoureuse végétation du bord des rivières. Un peu avant d'arriver à Ouropreto, on aperçoit l'Ita-Columni, immense bloc élevé de dix-huit cents mètres au-dessus du niveau de la mer. L'Ita-Columni est une des montagnes les plus remarquables du Brésil. Ce bloc énorme, imparfaitement exploré, renferme, dit-on, des diamans; le sable entraîné par les pluies fournit toujours de l'or, quoiqu'en moins grande quantité qu'autrefois. Tout indique donc que cette montagne contient des veines riches et abondantes, bien que les travaux entrepris jusqu'à ce jour aient été infructueux.

Enfin j'atteignis Ouropreto ou Villa-Rica, où je comptais m'arrêter avant de continuer mon voyage dans le Brésil. Ouropreto occupe le fond d'un vallon resserré entre de hautes montagnes. On n'aperçoit la ville, du moins par la route que je suivais, qu'au moment d'y entrer. L'aspect de cet amas de maisons, perdu au milieu des montagnes, offre peu d'attraits; les églises et le palais de la présidence sont les seuls monumens qui se détachent sur la masse confuse des habitations. Ouropreto étant bâtie sur deux collines, au pied de la montagne du même nom, le terrain y présente partout des pentes que les chevaux gravissent péniblement; les maisons sont en pierres, la plupart à deux étages; beaucoup tombent en ruines, car la population s'éloigne d'une capitale dont le climat offre peu d'agrémens. Un voyageur a calculé qu'il pleuvait à Ouropreto deux cent soixante jours dans l'année. A en croire les habitans, il n'y a pas de matinée sans un brouillard plus ou moins épais. Je pus reconnaître l'exactitude de ces renseignemens, car, venu de Rio à Ouropreto, dans l'espace de douze jours, par un temps constamment sec, je fus surpris par la pluie le lendemain même de mon arrivée à Ouropreto, et tant que dura mon séjour, je ne pus sortir qu'à de longs intervalles. La position d'Ouropreto, au milieu des montagnes, explique ces pluies continuelles. La température y est d'ailleurs assez douce. Quelques faibles gelées le matin sont les seuls indices de l'hiver.

Le séjour d'Ouropreto offre, sinon de grandes distractions, au moins

le charme qui s'attache à une hospitalité cordiale. La société de cette ville se distingue par beaucoup de bonhomie et d'aménité; fonctionnaires, employés, tous viennent vous offrir leurs services, et cherchent à rendre votre séjour agréable. Il est fâcheux que l'instruction de ces fonctionnaires ne réponde pas à leur bonne volonté. Les autorités même ne connaissent qu'imparfaitement le pays. Il existe à Ouropreto une carte manuscrite de la province de Minas; je demandai un extrait de cette carte, qui m'était nécessaire pour mon voyage : l'embarras fut grand; aucun des points que je voulais visiter n'était marqué, il fallut avec les cartes d'Arrowsmith, de Spix et de Brué, suppléer aux lacunes. J'exprimai en riant au président mon opinion sur la négligence que l'on mettait à se procurer des renseignemens si utiles à une bonne administration. « Dans un pays où tout marche à l'aventure, me répondit ce fonctionnaire, il est impossible d'obtenir des indications exactes; le gouvernement brésilien n'a pas les moyens d'organiser le service administratif comme il le faudrait, car il doit consacrer ses ressources à prévenir les révoltes ou à les réprimer. » Il en est des renseignemens statistiques comme de tous les autres : le nombre des électeurs de chaque collége, celui des députés généraux et provinciaux, voilà tout ce que vous parvenez à savoir; quant au mouvement de la population, à l'état de l'agriculture, personne ne peut vous répondre

Un grand désordre règne dans l'administration de la province de Minas. Le président, Jacintho de la Vieja, s'occupait avec zèle, à l'époque de mon passage à Ouropreto, de réparer les maux causés par les derniers troubles. La trésorerie n'a jamais d'argent; ceux qui veulent se faire payer transigent avec un des employés du trésor, et abandonnent 2 pour 100 de la somme à toucher. La province de Minas est cependant la partie la plus riche et la plus peuplée du Brésil; elle a conservé un matériel d'employés considérable, mais elle a perdu beaucoup de sa prospérité : elle a vu disparaître successivement ses ressources en or et en diamans. Aujourd'hui ses dépenses excèdent chaque année ses revenus. Le budget de 1841 à 1842 présentait un déficit de 100,000 fr. sur un total de 1,200,000 francs; les dépenses en 1842 ont dû s'élever à plus du double des revenus, à cause des frais qu'il a fallu s'imposer pour payer, armer les milices, approvisionner les villes, et s'assurer des moyens de transport.

On peut juger par un seul exemple de l'état de la comptabilité dans cette province, qui tient le premier rang parmi celles de l'empire. Le district du Serro porte en compte de recette 3,600 francs perçus sur

les eaux-de-vie; deux propriétaires paient à eux seuls moitié de la somme, trente ou quarante paient chacun au-delà de 300 francs : le chiffre de la recette est évidemment amoindri, mais comment le prouver? Les reçus restent entre les mains des employés, qui ne portent qu'un dixième à peine au trésor provincial. Je ne suis pas parvenu à me rendre compte du système de comptabilité; ce que je puis affirmer seulement, c'est qu'il n'y a aucune régularité dans la perception de l'impôt; tel propriétaire, se refusant à acquitter les taxes, résiste par la force aux demandes des employés ou achète leur silence. Les états de recette et de dépenses qui devraient être présentés à des époques régulières sont remis après des années, lorsqu'il n'est plus possible de s'assurer de leur exactitude. Les droits perçus sur les maisons, un dixième de la valeur locative, les droits et patentes sur l'eau-de-vie, la taxe des esclaves, enfin tous les impôts directs, d'après l'aveu même du ministre des finances, couvrent à peine les frais de perception.

L'exploitation des richesses matérielles de la province de Minas laisse aussi beaucoup à désirer. Le minerai de fer y est très abondant; malheureusement le défaut de communications y rend le combustible plus cher qu'en Europe. Le minerai de fer produit parfois 90 pour 100, et cependant une seule fonderie, dirigée par un Français, a été établie dans la province. Tous les établissemens que le gouvernement a voulu créer n'ont pu se soutenir; le fer employé vient d'Europe, tandis qu'on pourrait se servir avec avantage du fer du Brésil, qui, par sa dureté et sa malléabilité, rivalise avec le fer de Suède.

L'or, qui jadis se rencontrait à la surface du sol, se cache maintenant dans les profondeurs de la terre. Les travaux d'une mine exigent de si grandes dépenses dans un pays où la main-d'œuvre intelligente n'existe pas, qu'il faudrait une veine bien abondante pour couvrir les frais d'exploitation. Les savans minéralogistes qui ont publié le résultat de leurs observations dans la province de Minas ont tous été unanimes pour reconnaître que l'or devait exister en grande quantité dans le sein de la terre : des compagnies anglaises se sont formées pour l'exploitation de ces richesses; mais la fortune s'est jouée de leurs efforts, et ces compagnies, qui augmentent chaque année leur capital social, toujours dans l'espoir d'un succès, n'ont encore obtenu aucun résultat avantageux. Si l'extraction des diamans a procuré à quelques spéculateurs une certaine aisance, tous ceux qui se sont livrés au travail des mines d'or ont mangé leurs capitaux et ont été obligés d'abandonner leurs recherches au bout de quelques années. Après avoir dépensé la plus grande partie de son immense fortune dans les diffé-

rentes cours de l'Europe, le marquis de Barbacena voulut rétablir ses affaires en désordre en venant diriger lui-même l'exploitation d'une mine d'or qu'il possédait dans la province. Malgré le nombre de ses esclaves, la richesse des veines qu'il rencontra, il ne fit que s'obérer : à sa mort, survenue en 1842, la plupart de ses esclaves étaient engagés à une espèce d'usurier d'Ouropreto, nommé Paulo-Santos, qui traitait les malheureux nègres avec une odieuse barbarie. Ce Paulo-Santos était, il y a quelques années, un misérable commis; étant parvenu à se procurer quelque argent, il fit l'usure et ne tarda pas à s'enrichir. Les usuriers, très nombreux au Brésil, sont les seuls qui, aujourd'hui, fassent fortune en peu de temps. Presque toutes les propriétés sont engagées, le taux de l'argent est de 2, souvent 3 pour 100 par mois; en peu d'années, les intérêts absorbent le capital. Les seuls dangers que courent les usuriers sont dans l'expropriation; aussi, pour se mettre à l'abri des vengeances, ont-ils des assassins à leurs ordres.

Je vis plus d'une fois, en traversant la petite rivière d'Ouropreto, de malheureux nègres occupés à retirer le sable qu'ils amassaient sur un des bords. Les parcelles d'or qu'ils dégagent du sable couvrent leurs frais de nourriture; mais ils doivent travailler en tout temps, sinon un rival s'emparerait aussitôt de leur place, tous ayant un droit égal à occuper le lit de la rivière, qui est propriété publique. Je demandai à un de ces malheureux s'il était satisfait de son industrie; il me dit qu'elle était rarement productive, des semaines entières de travail se passaient sans qu'il recueillît une seule parcelle d'or. Depuis que les lavages ne donnent plus que des produits insuffisans, la poudre d'or, qui avait long-temps servi de monnaie courante dans la province de Minas, a cessé d'être en usage, et on a supprimé un moyen d'échange qui était établi en faveur des travailleurs pauvres. Ouropreto a encore son *ouvidor;* mais l'amalgame de l'or étant fait, soit par les compagnies anglaises, qui recueillent la plus grande quantité de ce métal, soit par les Brésiliens eux-mêmes, qui évitent ainsi le paiement des droits, l'ouvidor reçoit son traitement pour un emploi devenu inutile. De 1841 à 1842, les droits sur l'or, de 10 pour 100, ne se sont élevés qu'à 30,000 fr.; les Brésiliens n'ont acquitté sur cette valeur que 2,000 fr., le reste des droits a pesé sur les compagnies anglaises, soumises en outre à un droit de 2 pour 100 à l'exportation. Il est remarquable que le droit de 10 pour 100 sur l'extraction ait produit une somme égale au droit de 2 pour 100 sur l'exportation. Cette égalité prouve qu'on a soustrait beaucoup d'or aux droits imposés. Quelle que soit la quantité de métal exportée, on doit admettre, en effet, qu'une somme assez

considérable est restée dans le pays, ou a été expédiée en contrebande.

J'assistai, le 2 décembre 1842, aux cérémonies célébrées à Ouropreto pour l'anniversaire de la naissance de l'empereur. Entraîné bien contre mon gré, je dus entendre un *Te Deum* chanté à l'église paroissiale. Malgré les brillans uniformes, les décorations de tous les fonctionnaires, on aurait pu, en entendant ces voix si monotones, cette musique si lente, en nous voyant tous un énorme cierge à la main, croire que nous assistions à un enterrement. Le *Te Deum* fini, il fallut voir défiler les troupes, assister aux salves, aux cris obligés; les quatre cents hommes de la garnison, mi-partie noirs, mi-partie blancs, marchaient comme des soldats dont la vie se passerait à dormir. Les officiers, par une prudence que j'admirai, descendirent de cheval au moment du défilé, sans doute pour ne pas nous donner le chagrin de les voir tomber au premier mouvement d'effroi de leurs chevaux, qui n'ont jamais entendu le feu. La revue terminée, tous les employés accompagnèrent le président à son palais, et tous vinrent mettre le genou en terre devant le portrait de l'empereur; ce soi-disant baise-mains est un usage curieux dans un pays qui se croit assez civilisé pour se constituer en république. Le soir, il y avait grand spectacle; le portrait de l'empereur fut placé sur la scène, un couplet fut chanté : trois vivats, dont le président donna le signal, furent répétés par l'assemblée. Le portrait une fois retiré de la scène, on oublia l'empereur pour s'occuper de la pièce, dont tous les rôles, même ceux de femmes, étaient joués par des officiers et des soldats. Une mauvaise traduction d'*Inès de Castro* composait le spectacle. Les acteurs, trahis par leur mémoire, s'arrêtèrent souvent au milieu des plûs belles tirades. La salle était petite et basse; il n'y avait qu'une ou deux femmes assez jolies; les autres, me dit-on, avaient été effrayées par la pluie. Après être resté quelques instans dans la salle, je fus heureux de laisser le drame s'achever sans moi.

A Ouropreto, je pouvais étudier sous une face nouvelle la situation politique du Brésil. A Rio, j'avais vu de près la marche du gouvernement brésilien, j'avais observé les hommes et les partis sur le théâtre même de leurs incessans débats; à Ouropreto, je retrouvais l'action du gouvernement telle qu'elle s'exerce à l'intérieur du pays, à douze journées de la capitale, dans la province la plus riche et la plus peuplée de l'empire, et le désordre de l'administration, l'impuissance de l'autorité, me prouvaient combien il reste à faire pour assurer à la société brésilienne les bienfaits d'une forte et sage direction. Au-

delà d'Ouropreto, le Brésil devait m'offrir de nouveaux aspects dignes d'une étude spéciale; mais ce que j'avais vu suffisait pour donner une base à mes jugemens sur la plus importante question que soulève l'état de cet empire, c'est-à-dire l'avenir politique et commercial qui lui est réservé. C'est cette question qu'il me reste à débattre, et je ne la discuterai qu'avec des faits.

II. — LE GOUVERNEMENT, LES CHAMBRES, LA SOCIÉTÉ BRÉSILIENNE.

A la suite de la révolution d'avril 1831, le gouvernement constitutionnel, tel qu'il existe aujourd'hui, a été organisé. Le Brésil a un empereur, des ministres d'état responsables, une chambre des députés, un sénat, dont les membres élus à vie sont présentés au choix du souverain. A ne s'arrêter qu'aux formes extérieures, le gouvernement du Brésil paraît avoir une marche régulière. Dirigé par des hommes qui auraient le sentiment et la connaissance de leurs devoirs, cet empire trouverait dans son organisation actuelle de nombreux élémens de force et de prospérité. Il faut donc se demander avant tout si l'empereur, le ministère et les chambres sont à la hauteur de la difficile mission qui leur est imposée.

Don Pedro II est d'une santé délicate et d'une apparence maladive; on attribue à une excessive timidité la raideur et la gêne qu'on remarque dans le maintien du jeune empereur. Le genre de vie qu'il s'est imposé suffirait à expliquer ce défaut d'aisance et d'abandon dans les manières. D'une petite taille et doué d'un précoce embonpoint, don Pedro prend peu d'exercice, et c'est à peine s'il monte à cheval. On est frappé de la ressemblance extérieure qui existe entre l'empereur du Brésil et son grand-père Juan VI. Il paraît d'ailleurs qu'on pourrait signaler entre les deux souverains plus d'un trait d'analogie, et que chez le petit-fils, comme chez l'aïeul, l'entêtement s'unirait à l'indolence et à la faiblesse. On est réduit toutefois à des conjectures sur le caractère de don Pedro II, car une présentation à l'empereur n'offre pas l'occasion de s'assurer si son impassibilité, sa bonhomie apparente, cachent une certaine vivacité d'esprit. L'empereur ne parle jamais; il attache sur vous un regard fixe et sans expression; il salue et répond par un signe de tête ou un mouvement de main, et vous quittez avec une impression pénible ce prince de vingt ans, qui paraît si triste et si malheureux. La gravité de ce jeune homme n'inspire pas le respect, mais un sentiment presque voisin de la compassion.

On ne sait si l'empereur, même avec de bonnes intentions, pourra suffire aux exigences d'une tâche qui réclame le concours d'une haute intelligence et d'une ferme volonté. Il serait téméraire de vouloir résoudre aujourd'hui cette question. Jusqu'ici, don Pedro n'a point encore exercé l'influence que les formes constitutionnelles accordent au souverain assez habile pour maîtriser les partis; il n'a manifesté d'autres tendances politiques qu'un vif attachement aux priviléges anciens que les rigoureuses prescriptions de l'étiquette suivie à la cour de Portugal ont introduits au Brésil. Étranger à tous les partis, il voit un ministère succéder à un autre sans regret comme sans plaisir. Aucune occasion ne s'est offerte de juger les tendances politiques du souverain.

Si nous passons de l'empereur aux ministres, nous trouverons les plus hautes prétentions unies presque invariablement à l'incapacité. Je ne pourrais citer aucun homme d'état digne de ce nom parmi les différens ministres qui ont eu la direction des affaires au Brésil. S'il y avait dans cet empire un seul ministre capable d'apprécier la situation des différentes provinces, de comprendre en quoi leurs intérêts, leurs besoins se distinguent, et d'appuyer sur des faits une direction politique et administrative, la situation du Brésil pourrait sans nul doute se modifier heureusement; mais l'ignorance absolue des chefs du gouvernement ne leur permet pas de remplir cette noble mission. Mal éclairés sur les besoins du pays, ils voient renaître sans cesse des révolutions de provinces auxquelles un emploi intelligent de l'autorité pourrait seul mettre un terme. Ainsi se prépare une crise qui, dans une époque plus ou moins éloignée, semble devoir amener la dissolution d'un empire où s'agitent tant d'intérêts divers. Cette crise, qui l'empêchera? L'influence de l'empereur est nulle; aucun système politique n'est adopté par les ministres; les chefs des partis qui arrivent aux affaires détruisent tous les actes de l'administration précédente, uniquement pour satisfaire, par ces changemens inutiles, un amour-propre puéril et tracassier. Les ministres qui aspirent à la popularité ne s'accordent que sur un point, c'est de faire des concessions à l'orgueil national, toujours inquiet, toujours en défiance. Ce désir de popularité les pousse même à d'étranges imprudences vis-à-vis de l'Europe, et aux embarras intérieurs viennent se joindre souvent des complications fâcheuses dans les rapports avec les puissances étrangères. Le ministère fut renversé en 1843 sur une question d'étiquette. Une longue et irritante polémique entre le grand-maître du palais et le ministre de la guerre avait suivi la réception de sir Henri Ellis, envoyé extraordinaire du gouvernement anglais.

Les deux hauts personnages s'accusèrent mutuellement d'avoir humilié la nation brésilienne, en ordonnant de rendre et en rendant trop d'hommages à l'ambassadeur d'Angleterre. Il s'agissait d'un roulement de tambour, d'un drapeau incliné mal à propos. La population s'émut; on reprocha au ministère sa lâche condescendance; abaisser le drapeau national devant un envoyé anglais, c'était avilir la nation. Le ministre de la guerre, après avoir justifié sa conduite dans les journaux, envoya sa démission, qui fut acceptée par l'empereur, et le ministère dut se dissoudre pour faire place à des hommes restés étrangers à cette grave question et disposés à refuser toute concession à l'Angleterre.

Les changemens de ministère et de direction politique ont toujours eu des motifs aussi futiles. Sous ces apparences frivoles se cache cependant un mal sérieux : c'est l'influence européenne qu'on veut combattre, et cette influence aurait d'excellens résultats pour le Brésil. On s'obstine cependant, on persiste à repousser, à écarter l'étranger, car on est persuadé que le commerce avec l'Europe, loin d'être favorable au pays, entraîne la perte de tout l'or produit par les mines. Cette opinion, qui est celle de tous, des sénateurs comme des représentans, oblige le gouvernement à limiter de plus en plus ses rapports avec les états européens. Le pouvoir est entraîné dans une voie fausse, et personne au Brésil ne semble bien comprendre la situation.

Il appartiendrait aux chambres de suppléer à l'impuissance du pouvoir dirigeant, et les députés réunis à Rio-Janeiro pourraient éclairer le pays sur ses véritables intérêts, si l'orgueil national n'étendait encore ici sa funeste influence. Par malheur, on ne semble occupé que de flatter sans cesse l'amour-propre des Brésiliens. Souvent j'ai entendu des hommes politiques avouer que la civilisation actuelle du pays n'est pas en harmonie avec les institutions représentatives; ils reconnaissent la nécessité d'adopter une politique large, qui, imposant silence aux influences locales, aux intérêts particuliers, fasse marcher la nation dans une voie meilleure. De tels aveux n'ont aucune portée. Les mêmes hommes arrivant au pouvoir tiennent un langage tout différent : dédaignant les conseils de l'expérience, ils n'oseront s'engager dans aucune réforme sérieuse, de peur de blesser l'orgueil national. Ce déplorable sentiment se fait jour même dans les questions d'intérêt matériel et d'administration provinciale. Les députés des différentes provinces écartent la discussion des affaires que soulève l'état de leur localité; ils craindraient d'être forcés de convenir que leur province n'est ni aussi avancée en civilisation ni aussi riche que les autres; au

lieu de solliciter le percement de routes nouvelles, l'ouverture de voies de navigation, ils les repoussent comme inutiles; leur province, déclarent-ils, est un modèle de perfection, elle réunit tous les avantages! Le voyageur qui n'aurait d'autre opinion que celle qu'il se serait formée en écoutant les députés brésiliens croirait fermement que l'empire jouit de la plus complète prospérité. Les Brésiliens ne sont que trop portés à prendre à la lettre tous ces brillans rapports; ils ne doutent pas que toutes les ressources immenses de leur pays ne soient utilisées, et attribuent à l'influence des étrangers le déficit annuel.

Quiconque a pu voir de près les hommes politiques du Brésil s'explique aisément leur légèreté, leur insuffisance sur le terrain des affaires. Rencontrés dans les salons, ils sont agréables et amusans; leur vanité, qui perce à chaque mot, donne à leur conversation un tour assez piquant. Si les idées qu'ils émettent sur l'Europe, sur la politique générale des puissances, ne sont ordinairement qu'un résumé des discussions de la presse, leur grande finesse d'observation, leur jalousie mal dissimulée, renouvellent souvent des thèmes qui paraissent épuisés. Leur instruction est superficielle et variée, ils effleurent toutes les questions, et ont assez de vivacité d'esprit pour traiter un sujet qu'ils n'ont jamais étudié. La causerie, la polémique, les débats de personnes, ont pour eux un charme sans égal; mais dans une discussion sérieuse, le manque d'éducation première ne tarde pas à se trahir. A la tribune, ces brillans causeurs deviennent des orateurs ridicules; quand ils ne s'abandonnent pas à leurs passions haineuses, ils font retentir les grands mots de liberté, de droits civils, de constitution; ils proclament l'empire du Brésil la première puissance de l'univers. Ce n'est pas ainsi qu'on peut traiter les affaires. Qu'on me pardonne de citer un fait puéril, mais significatif. Il y a quelques années, un député compara don Pedro II à l'empereur Napoléon; un des membres du parti opposé répondit qu'il n'admettait pas la comparaison comme juste, l'empereur Napoléon ayant usurpé la couronne, tandis que don Pedro n'était parvenu au trône que par son droit de naissance et le vœu de la nation. La discussion fut vive; trois jours furent consacrés à des explications; aucun député n'osa avouer que Napoléon ne pouvait avoir aucun rapport avec le souverain du Brésil. Don Pedro est, aux yeux d'un Brésilien, supérieur à tous les étrangers; le moindre de ses généraux est un Napoléon! Les incidens de ce genre sont communs à la chambre des représentans du Brésil. Le blocus de Montevideo par le général Rosas provoqua une motion fort singulière. Un député monta à la tribune pour demander que le gouvernement en-

voyât des bâtimens de guerre dans la Plata, afin d'intervenir et de trancher la question. L'honorable représentant ajouta qu'il savait que la médiation de la France et de l'Angleterre avait été refusée, mais le général Rosas n'oserait s'exposer, disait-il, à l'indignation du gouvernement brésilien!

Les défauts du caractère national ne font que grandir, on le voit, sous l'influence du régime parlementaire. Les chambres auraient dû cependant chercher à combattre, par une attitude sage et digne, les prétentions ridicules des Brésiliens : ces prétentions sont une source de désordres; au fond de toutes les révoltes des provinces, il n'y a guère qu'un seul sentiment, la haine des étrangers. Vainement observerez-vous que le Brésil, avant de traiter d'égal à égal avec les grandes puissances, doit se constituer; vous ne parviendrez jamais à faire comprendre aux habitans que le désordre de l'administration indique un malaise général : ils vous répondront que les avantages accordés aux étrangers sont les seules causes de la misère et de l'anarchie.

Ces ridicules préjugés ne sont pas les seuls maux que le gouvernement laisse subsister sans les combattre. Il suffit de jeter les yeux sur la société brésilienne pour s'assurer que les intérêts moraux sont entièrement négligés par les hommes qui ont mission de diriger le pays. La population du Brésil est évaluée approximativement à cinq millions. On y distingue plusieurs races : 1° les Portugais d'Europe naturalisés Brésiliens; 2° les Portugais créoles nés dans le pays, ou Brésiliens proprement dits; 3° les métis de blancs et de nègres, ou mulâtres; 4° les métis de blancs et d'Indiens, ou *cabres;* 5° les nègres d'Afrique; 6° les Indiens, partagés en diverses peuplades. L'état moral de cette société abandonnée à ses mauvaises passions, à ses instincts sauvages, est vraiment affligeant.

Le phénomène le plus remarquable que présente la population brésilienne, ce sont les empiétemens de la race mulâtre, la seule qui, au Brésil, augmente chaque année. La corruption des Européens est la cause la plus active de cet accroissement. L'immoralité de toutes les classes a favorisé le croisement des races et détruit tous les préjugés de caste qui existent dans les colonies européennes, et surtout aux États-Unis. La seule race pure est celle des Indiens sauvages, en guerre avec le Brésil. Des blancs, des mulâtres nègres et indiens ont souvent des rapports avec la même femme. De ce croisement général des blancs et blanches avec des races mêlées naît une population que le teint naturellement olivâtre, les cheveux noirs et épais, doivent faire regarder comme mulâtre.

Le mulâtre passe ordinairement son enfance dans l'esclavage, il ne doit la liberté qu'à son travail, et n'entre dans la société qu'avec un sentiment de haine et de vengeance contre les blancs. Plus actif, plus intelligent que le Brésilien, il aspire à s'emparer du pouvoir. Parmi les mulâtres affranchis dès l'enfance, on cite des hommes distingués. Tous ont une merveilleuse aptitude aux travaux les plus divers. La position d'infériorité où les place leur origine stimule leur zèle, et ils n'ont ni l'apathie, ni l'insouciance des Brésiliens. S'ils ne peuvent supplanter la société brésilienne et portugaise dans tout l'empire, ils l'excluront certainement de quelques provinces, et surtout de celle de Bahia, où la suprématie leur semble promise. Le jour où ce triomphe s'accomplira sera un jour de réactions terribles contre les propriétaires blancs. Les mulâtres seront sans pitié pour eux. Leur cri d'union est : Mort aux Portugais! Les nègres libres soutiendront les mulâtres. Il faudrait d'autres hommes à la tête des affaires pour arrêter l'élan donné à cette population nombreuse, qui a tout à gagner au désordre.

L'intelligente activité des mulâtres devrait provoquer l'émulation de la société d'origine portugaise et européenne. Il n'en est rien. Cette société voit la supériorité morale lui échapper sans tenter aucun effort pour la ressaisir. Fortifier l'instruction serait un premier pas dans une voie meilleure; mais ce pas n'a point encore été fait. La plupart des Brésiliens ne reçoivent d'autre enseignement que celui des écoles primaires. La province de Rio-Janeiro, dont la population s'élève à quatre cent mille ames, compte treize cent cinquante élèves qui suivent ces écoles. La province de Minas-Geraës, la plus peuplée de l'empire et celle dont la population est la plus intelligente, envoie aux écoles primaires près de sept mille élèves. Les autres provinces y envoient de mille à deux mille élèves, qui, lorsqu'ils ont appris à lire et à écrire, se regardent comme suffisamment instruits. Le nombre de ceux qui passent quelques années soit aux universités du pays, soit à celles d'Europe, est très limité. Il y a deux écoles de médecine, l'une à Bahia, l'autre à Rio-Janeiro; ces écoles sont suivies par trois cents élèves. Les écoles de droit d'Olinda et de San-Paulo comptent environ deux cents étudians. Il y a encore une académie des beaux-arts, que fréquentent quatre-vingts étudians, un enseignement commercial que soixante jeunes gens viennent écouter. En résumé néanmoins, toutes ces écoles, dirigées par d'ignorans professeurs, n'ont aucune influence favorable à la civilisation. Les diplômes d'avocat et de médecin sont accordés avec une facilité qui dispense d'étudier. Un Français, ne sachant comment vivre, voulut obtenir l'autorisation d'exercer la méde-

cine, et dut subir un examen : le professeur chargé de l'interroger ne savait qu'un peu de mathématiques; l'examen ne roula que sur des questions d'arithmétique, et le Français obtint la liberté de tuer tous ceux qui voudraient lui donner leur confiance. Malgré ces abus, malgré l'évidente insuffisance de l'enseignement public, les Brésiliens, même ceux qui ont passé quelques années en Europe, ont peine à convenir que l'instruction manque à leur pays. Ils vous citeront, comme preuve de progrès intellectuel, le développement de la presse dans la capitale et dans les provinces; mais ces journaux ne sont ouverts qu'à une polémique haineuse, et il est impossible de les lire sans dégoût.

L'état moral de la population d'origine portugaise répond à ses lumières : la corruption des mœurs brésiliennes est trop connue pour que je veuille en citer des exemples; c'est d'ailleurs une affaire de famille. Dans les rares circonstances où l'étranger se voit accueilli par les Brésiliens, il peut difficilement étudier leur vie privée : tout se borne alors à une réception cérémonieuse. Je parle de Rio, où il existe une société à laquelle les femmes peuvent prendre part. Dans l'intérieur des provinces, vous pouvez passer des semaines entières sous le toit d'un habitant, sans entrevoir ni la femme ni les filles de votre hôte. Les Brésiliennes jouissent à coup sûr de moins de priviléges que les femmes de l'Orient. Rejetées pour la plupart dans la société des esclaves, elles mènent une vie purement matérielle (1). Mariées jeunes, défigurées par leurs premières couches, elles ont bientôt perdu le peu d'agrémens qu'elles pouvaient avoir, et leurs maris s'empressent de leur substituer des esclaves mulâtresses ou négresses. Le mariage n'est considéré qu'au point de vue de l'intérêt. Vous êtes tout étonné de voir une jeune femme entourée de huit ou dix enfans : un ou deux seulement sont à elle, les autres appartiennent à son mari; les enfans naturels sont en grand nombre et reçoivent l'éducation qu'on donne aux enfans légitimes. L'immoralité des Brésiliens se trouve favorisée par l'esclavage, et le mariage est repoussé par la plupart comme un lien gênant, comme une charge inutile. On m'a cité des districts entiers où sur toute une population il n'y avait que deux ou trois ménages. Les habitans vivaient dans un état de concubinage avec des femmes blanches ou des mulâtresses. Il arrive même souvent qu'un maître ayant abusé d'une jeune esclave la vend lorsqu'elle devient enceinte; d'au-

(1) On m'assure qu'un changement commence à s'opérer, et que beaucoup de Brésiliennes savent lire; mais je doute fort qu'elles profitent beaucoup de cette instruction, si ce n'est pour déchiffrer leurs livres de prières.

tres, plus éhontés, gardent comme esclaves leurs propres enfans, et ces malheureux, vendus à la mort de leur père, ne peuvent jamais se prévaloir de leur origine (1). Quoique généralement bien traités par les Brésiliens, les esclaves sont soumis à un travail dont la durée dépend de la volonté du maître; les enfans qui naissent sur une habitation ne recevant pas les mêmes soins que dans nos colonies, et les négresses devenues mères n'obtenant aucune diminution de travail, les cas d'avortemens sont très nombreux. On évalue à près de trente mille le nombre d'esclaves qu'on transporte au Brésil chaque année en dépit des croisières anglaises. Ce nombre est à peine suffisant pour combler le déficit annuel de la population noire. Soit qu'il y ait excédant d'hommes sur les habitations, soit par suite d'avortemens, il est rare de voir une habitation où le nombre des naissances égale celui des décès.

Ce n'est que dans leurs rapports avec les esclaves que les Brésiliens s'abandonnent à tous les vices de leur caractère. Vis-à-vis des étrangers, ils savent se contenir. Quand on a, par un long séjour, réussi à découvrir les plaies secrètes de cette société si imparfaitement connue, on est péniblement surpris de la corruption profonde qui se cache sous une réserve apparente. Pour beaucoup de ces hommes, qui n'ont de la civilisation que les vices, rien n'est sacré, ni l'amitié, ni la religion, ni la famille. Tout plie pourtant devant le sentiment de la peur; l'apparence même du danger suffit pour démoraliser ceux qui ne reculeraient d'ailleurs devant aucun excès. Dans la province de Fernambouc, les assassinats se commettent en plein jour, et les meurtriers se vantent publiquement du nombre et de la qualité des hommes qu'ils ont poignardés. Un Européen faisait un jour remarquer au président de cette province que, si le duel était autorisé, les haines personnelles pouvant se satisfaire par un combat, il y aurait moins d'assassinats. « Croyez-vous donc, répondit le président, qu'un homme offensé consente, pour se venger d'un affront, à risquer sa vie? Jamais un Brésilien ne commettra semblable folie. » Cette réponse fera juger de ce qu'est le point d'honneur pour la plupart des habitans.

(1) Voici un fait qu'il faut citer, quelque répugnance qu'on éprouve à s'arrêter sur de pareils détails. Deux frères, propriétaires d'habitations considérables dans la province de Rio-Janeiro, ont adopté un système qui leur a valu l'admiration des Brésiliens. L'aîné des frères rendit mères toutes les jeunes esclaves de son frère; celui-ci imita l'exemple de son aîné, et les esclaves de l'un et de l'autre craignant, si elles se faisaient avorter, d'encourir un châtiment, le nombre des esclaves augmenta rapidement sur les deux habitations, dont on signale aujourd'hui la prospérité.

Le clergé, dont l'influence pourrait combattre cette profonde démoralisation, est le premier à donner l'exemple de tous les vices. Rien de plus méprisable qu'un prêtre brésilien. Se jouant de la religion qu'il professe, de la morale qu'il doit défendre, il vit dans la débauche la plus éhontée. Des prêtres, entourés d'une nombreuse famille, vous parlent de leurs enfans sans rougir. Quant aux devoirs de leur état, ils n'en connaissent d'autres que de se faire rétribuer largement pour les enterremens et les naissances. Ce manque absolu de dignité enlève aux prêtres le respect qu'il leur serait facile de mériter, si, fidèles à leur mission sacrée, ils donnaient à un peuple naturellement porté vers la foi les leçons d'une morale élevée. Leurs préceptes seraient écoutés et suivis, la considération générale les dédommagerait en peu de temps des fatigues qu'entraînerait leur noble tâche. Faute d'avoir compris ainsi leur rôle, les prêtres n'ont aujourd'hui aucune influence ni religieuse ni politique; ils doivent vivre dans un état d'abandon, et subissent toutes les conséquences d'un abaissement volontaire. En vain quelques missionnaires zélés ont cherché à ramener les esprits par leurs prédications; leur influence n'a duré que le temps de leur séjour. Les premiers hommes qu'il faut convertir, ce sont les prêtres, et c'est là, sans nul doute, la plus difficile de toutes les conversions.

Tel est l'état moral du Brésil. Il reste à voir si l'administration des ressources matérielles peut offrir, sinon une compensation à des plaies si profondes, au moins quelque soulagement à l'orgueil national.

III. — ADMINISTRATION, INDUSTRIE, COMMERCE.

Le gouvernement, les chambres, le clergé, ont manqué à leur mission; l'administration remplit-elle la sienne? Cette question est résolue pour quiconque a jeté un coup d'œil sur les principales branches du service public. Partout il y aurait une grande réforme à entreprendre, partout les forces manquent pour l'accomplir.

L'administration de la justice semble constituée, au premier aspect, sur des bases régulières. Le gouvernement a établi partout des tribunaux; mais ces brillans dehors cachent une plaie honteuse. La vénalité enlève aux juges l'autorité qui doit appartenir à la magistrature. Au lieu de multiplier les tribunaux, il aurait été plus sage d'assurer, par une surveillance active, le respect des lois et de l'équité dans le sein même de l'administration. On ne verrait pas aujourd'hui tous les juges,

depuis le *desembargador* jusqu'au pauvre *juiz* municipal, tendre la main et ne rendre une sentence qu'après avoir été largement rétribués.

La vénalité des juges n'a d'égale que leur effronterie. Un avocat chargé d'une cause importante avait reçu du plaignant une somme considérable pour la répartir entre les juges, près desquels le plaignant n'osait jouer lui-même le rôle de corrupteur. L'avocat s'acquitta de sa commission, et, au bout de quelques jours, un juge vint se plaindre d'avoir reçu moins que ses confrères : il avait droit à plus, et réclama la différence. On comprend quelle doit être l'attitude des familles puissantes en présence d'une administration à ce point corrompue. La justice leur est, pour ainsi dire, entièrement soumise. A Fernambouc, il y a des familles riches qui tiennent des assassins à leurs ordres. Si un de ces hommes est conduit en prison pour un meurtre, il n'y restera que quelques jours, car aucun juge n'osera commencer une procédure criminelle contre lui. D'ailleurs, on ne trouverait pas de témoins qui osassent déclarer la vérité. L'on condamne seulement les assassins qui, ne pouvant invoquer une protection puissante, n'inspirent aucune terreur. Nous n'en finirions pas si nous voulions citer des exemples à l'appui de nos paroles. Voici deux faits qui nous dispenseront d'un plus long commentaire.

Un meurtrier avait été arrêté au Para; la famille de la victime ayant mis quelque persistance dans ses poursuites judiciaires, cet homme allait être condamné, quand il eut l'idée de recourir à la corruption pour se tirer d'affaire. Il convint donc avec le chef de la justice, le docteur Jaguarete, que, s'il était acquitté, il lui remettrait six cents francs. Il n'en fallait pas davantage, et l'assassin fut renvoyé absous; mais, à peine libre, il oublia son engagement. Quelques mois plus tard, le docteur Jaguarete, ayant appris que ce même homme venait de livrer des marchandises à un négociant, se présenta pour en toucher le prix, expliquant sans nul détour les motifs de l'obligation contractée par son débiteur, qui, sans cette convention, eût été condamné comme assassin. — Un négociant, nommé Abron, qui se livrait à un commerce important entre Belmonte et Minas-Novas, vivait avec une jeune fille; cet homme eut le malheur de parler devant le frère de sa maîtresse des sommes considérables qu'il possédait. Le frère, qui avait jusqu'à ce jour approuvé les rapports de sa sœur et de son amant, conçut dès-lors le projet d'assassiner le négociant, et il l'exécuta. La justice du pays prit part aux dépouilles de la victime, meurtrier et juge se partagèrent les marchandises et l'argent. Sur ces entrefaites, un neveu du mort, espérant obtenir les débris de la suc-

cession de son oncle, arriva à Belmonte. Il fit quelques démarches, et insista auprès du juge pour obtenir la restitution des marchandises qui n'étaient pas encore vendues. Le juge fatigué lui répondit : « Vous savez ce qui est arrivé à votre oncle; tenez-vous tranquille si vous ne voulez partager son sort. » Le pauvre neveu effrayé dut renoncer à tous ses droits, car cette menace eût été suivie d'exécution.

L'administration de la guerre n'est pas mieux dirigée que l'administration de la justice. Ce n'est pas cependant que l'état ne s'impose pour les deux ministères de la guerre et de la marine des sacrifices considérables. Ces deux ministères absorbent plus de la moitié des recettes générales de l'empire. Si le service de la milice nationale était bien organisé, il serait facile d'opérer de notables économies. Les dépenses du ministère de la guerre sont d'environ dix-huit millions, la paie des soldats absorbe sept millions; tout le reste est dévoré par le traitement des chefs supérieurs, par l'entretien d'une ou deux fabriques de poudre et d'un arsenal consacré à la réparation des armes de guerre.

Le nombre excessif des agens comptables augmente le désordre au lieu de le diminuer; trésoriers et colonels, tous pillent à l'envi et envoient des états exagérés. Aussi est-il impossible de savoir d'une manière précise combien il y a d'hommes présens sous les armes. J'adopterai le chiffre donné dans un rapport aux chambres par le ministre de la guerre, bien que ce chiffre me paraisse exagéré. D'après ce rapport, les troupes de ligne, chasseurs, cavalerie, artillerie, réparties entre toutes les provinces, s'élèveraient à seize mille hommes commandés par sept colonels, dix-neuf lieutenans-colonels, trente-trois majors, autant d'adjudans, cent soixante-dix capitaines, plus de cinq cents lieutenans et sous-lieutenans. Enfin, le cadre des officiers est au grand complet. A côté de l'armée régulière, il y a la garde nationale, infanterie et cavalerie, dont le chiffre s'élève à 6,000 hommes. L'organisation de l'armée, comme celle de la milice, laisse beaucoup à désirer. Le nombre des officiers supérieurs excède les besoins du service, et dans une campagne l'emploi d'hommes qui ont le même grade est presque toujours une cause active de désordre. L'armée brésilienne compte douze cents officiers, parmi lesquels les seuls capables de faire leur service sont des Portugais qui n'ont pu, lors de la révolution de 1831, renoncer à leur patrie adoptive. Les autres officiers, n'ayant aucune instruction et n'arrivant que par faveur, ne savent ni conduire leurs soldats ni leur donner l'exemple de la bravoure. Les grades militaires s'obtiennent avec d'autant plus de facilité

qu'il y a peu de Brésiliens qui veulent suivre la carrière des armes; tous préfèrent les professions d'avocat et de juge, plus lucratives et moins pénibles.

L'école militaire, créée en 1831, subit chaque année de nouvelles modifications. Aujourd'hui on parle de changer entièrement l'organisation de cet établissement; on veut que les officiers qui en sortiront puissent, au bout d'une année d'études, rivaliser avec les élèves des écoles militaires d'Europe. En attendant que ces promesses se réalisent, les officiers que forme l'école militaire du Brésil ne savent rien de leur métier. L'inexpérience des officiers ne se révèle que trop par la mauvaise tenue des troupes dont le commandement leur est confié. En vain appellent-ils les verges à leur aide : ils réussissent rarement à former des soldats capables de manœuvrer avec ensemble. Le recrutement, tel qu'il est organisé, ne donne pas d'ailleurs les élémens d'une armée forte et digne d'un grand pays. Les recruteurs enlèvent tous les hommes valides, mais ils ne se hasardent guère que dans les villes; les soldats n'oseraient pas pénétrer dans les campagnes, où ils seraient exposés aux vengeances des habitans. Les nouvelles recrues profitent souvent de la première occasion pour regagner leur liberté; passant d'une province dans une autre, elles se trouvent à l'abri de toutes poursuites, et cet abus doit contribuer à multiplier les désertions.

La marine brésilienne compte un vaisseau, qui n'est pas même en état de prendre la mer, trois frégates, cinq corvettes et six bricks : elle se compose en tout de soixante-seize bâtimens de guerre, y compris les *lanches*, les cutters et les barques. Le nombre des matelots s'élève à trois mille huit cents, l'état-major compte trois cents officiers; si l'on observe que, parmi les bâtimens portés sur l'état du ministère de la marine un quart à peine est armé et en état de tenir la mer, on comprendra que ce nombre d'officiers est plus que suffisant. Lorsqu'il fut question d'envoyer à Naples chercher la future impératrice, il fut difficile de compléter l'armement d'une frégate et d'une corvette; les arsenaux maritimes étaient au dépourvu. D'ailleurs les ouvriers brésiliens manquaient, et il fallut recourir à des Européens. Les Brésiliens ne brillent guère plus comme marins que comme soldats, et leurs meilleurs, ou plutôt leurs seuls matelots, sont Portugais.

Le budget des dépenses de la marine est porté à huit millions. Une frégate qu'on a commencé à construire en 1824 est encore dans les chantiers du Para. Les bois employés à la construction, exposés pendant des années à la chaleur du soleil, se sont déjetés, et il faudrait, pour arriver à une bonne exécution, recommencer les travaux, quoi-

que depuis trois ans on ait élevé une toiture qui protége la coque de la frégate contre la pluie et le soleil. Les améliorations qu'exigent tous les ports du Brésil, les changemens à apporter dans l'établissement des phares, restent à l'état de projet; les sommes votées pour ces dépenses sont détournées, et les maux qu'il faudrait guérir ne font qu'étendre leur ravage. On vient de créer une commission chargée de veiller à l'amélioration des ports et au maintien d'une sage police maritime; cette commission, en outre, est chargée de proposer tous les changemens qu'exigeraient les intérêts de chaque localité: elle commencera son rapport, mais une fois qu'il sera bien constaté qu'elle existe, l'inaction reprendra le dessus, et les chefs de la commission recevront tranquillement à Rio-Janeiro les émolumens de leur place, transformée en sinécure. Ces abus ne doivent pas nous étonner, et il ne faut pas aller jusqu'au Brésil pour en trouver des exemples.

Le Brésil aurait besoin surtout d'une marine à vapeur qui fût employée à multiplier les rapports entre la capitale et les provinces. Les bâtimens à voiles ne peuvent servir pour cet objet, à cause des vents qui règnent constamment sur la côte. Il peut arriver qu'un bâtiment mette trois mois pour se rendre de Rio-Janeiro dans l'Amazone. Les bateaux à vapeur achetés en Angleterre par le gouvernement sont trop faibles pour le service qu'ils sont appelés à faire. Les bateaux-postes qui transportent les dépêches, mal tenus et mal commandés, éprouvent sans cesse des accidens. Ces bateaux partent de Rio-Janeiro tous les mois; ils touchent à Bahia, à Fernambouc, à Maragnan et au Para. Ces bateaux ne s'éloignent jamais de la côte, et ils peuvent toujours rentrer dans un port en cas d'avaries; mais les machines réparées à la hâte se brisent très souvent de nouveau. Embarqué à bord d'un de ces paquebots, j'ai dû trois fois rentrer à Maragnan : la quatrième fois, nous nous éloignâmes enfin de ce port; mais, la machine s'étant cassée encore, c'est à l'aide d'une seule roue que nous parvînmes tant bien que mal au Para.

La prospérité agricole et commerciale, qui pourrait, jusqu'à un certain point, consoler le Brésil de la faiblesse de ses ressources navales et militaires, trouve un grave écueil dans les vices du caractère national. Le Brésil est un pays producteur, le commerce doit être la base de sa richesse; l'exploitation des mines poursuivie avec intelligence, la production sagement dirigée des denrées coloniales, assureraient à cet empire une grande prospérité. Quelle cause rend donc tant de richesses improductives? Sur un sol fertile, au milieu des merveilles d'une végétation inconnue à nos climats, pourquoi la po-

pulation languit-elle dans la misère? On ne peut s'empêcher d'être sévère pour les habitans qui négligent l'exploitation des produits naturels dans un pays où ils auraient si peu d'efforts à faire pour se procurer le bien-être; mais le plus coupable ici n'est-il pas le gouvernement, qui ne sait pas donner à cette société déchue une direction utile à ses intérêts?

Nous n'entrerons pas dans de longs détails sur l'état des cultures. La province de Rio-Janeiro est la plus importante par ses produits; l'agriculture, dirigée en partie d'après les conseils des Européens, y a fait des progrès qu'il est facile de constater par l'exportation. Les autres parties du Brésil sont loin d'être dans un état aussi prospère. Préoccupé de naturaliser des produits étrangers, le gouvernement néglige les produits du sol : nous croyons qu'il est dans une mauvaise voie. Ces produits étrangers ne peuvent être introduits qu'à grands frais; il faudrait, pour les faire réussir, des efforts soutenus, une activité intelligente, et l'indolence naturelle du Brésilien le rend impropre à toute culture difficile. Le gouvernement a déjà appliqué son système en favorisant l'exploitation du mûrier. J'ai vu à Rio-Janeiro des vers à soie placés sur un jeune mûrier et protégés contre les atteintes de la pluie par un réseau de toile grossière. On les laisse constamment sur l'arbre, où ils déposent leurs cocons. La soie produite par ces vers ne m'a paru inférieure en finesse à nulle autre; le brin toutefois est un peu cassant. Le gouvernement se flatte d'obtenir une quantité de soie suffisante pour l'exportation; mais jusqu'à présent il n'y a eu que des essais, et tout fait croire qu'on s'en tiendra là. Il en sera de cette culture comme de celle du thé, entreprise jadis à grands frais par le roi Juan VI, qui avait fait venir de Chine de pauvres travailleurs pour utiliser leur expérience. Aujourd'hui ces malheureux sont morts de misère, et la plante à thé n'est plus cultivée que dans quelques jardins botaniques.

Au lieu d'encourager ces essais ruineux, le gouvernement devrait protéger les cultures indigènes, le café, la canne, le coton; la négligence et l'ignorance des planteurs ont gravement compromis cette branche si importante de la production nationale. Repoussé jadis des marchés de l'Europe à cause de son infériorité positive et du goût terreux qu'il contracte en séchant sur un sol humide, le café du Brésil est admis aujourd'hui dans le commerce par suite de la destruction des belles plantations de Saint-Domingue et de la diminution des récoltes dans nos colonies de la Martinique et de la Guadeloupe. La qualité de ce café est bonne; avec plus de soin dans la récolte, il

serait facile de lui conserver son arôme. Les propriétaires pourraient alors obtenir un prix plus élevé de cette denrée; soixante-dix millions de kilogrammes de café sont exportés annuellement des ports du Brésil.

Le café est cultivé surtout dans la province de Rio. Les plantations s'étendent sur des montagnes élevées de mille à douze cents mètres au-dessus du niveau de la mer. Durant les trois premières années, le caféier ne donne que des produits insignifians; ce n'est qu'à partir de la troisième année jusqu'à la huitième qu'il entre en plein rapport. On peut alors compter sur un revenu de trois kilos par pied, quand la plantation est suffisamment aérée et dégagée de toutes les herbes parasites. L'arbre à café forme au Brésil une pyramide dont la base et la hauteur sont égales. Les branches basses ont un développement de sept à huit pieds, et on maintient la croissance de l'arbre dans les limites de sept pieds de hauteur, afin que les négresses employées à recueillir les fruits puissent les atteindre sans trop de peine. Les plantations de café que j'ai visitées me parurent mal dirigées; les branches basses s'entrelaçaient les unes dans les autres. Dans les plantations bien administrées, il y avait plus d'espace : lorsqu'on veut que l'air circule aisément, on doit couper les branches les plus fortes, qui produisent beaucoup de café, mais de qualité inférieure. Un grand nombre de négresses sont employées à la récolte. Le café reste exposé dans des cours à la pluie et au soleil, jusqu'à ce que la pulpe se sépare du grain; il y a peu d'habitations où l'on ait construit des séchoirs en maçonnerie. Une fois le grain séché, on le transporte à un moulin dont la roue, mue par l'eau, soulève des pilons qui écrasent la pulpe du fruit : le grain glisse et tombe dans une auge, puis il passe sur un tamis où il achève de se séparer des débris de la pulpe; le café mis en sac est chargé ensuite sur des mulets et expédié à Rio.

La culture de la canne et surtout l'extraction du sucre, exigeant plus d'attention et plus de connaissances que la culture du café, présentent aussi des résultats moins satisfaisans. Le sucre du Brésil est inférieur en rendement à tous les autres sucres; pour le raffineur d'Europe, il ne rend que 66 pour 100. La culture de la canne est presque partout négligée; la nature seule semble défier la paresse des habitans, et les cannes, dominant les hautes herbes, couvrent encore des plantations abandonnées. Le bas prix du sucre, le prix élevé des transports ont achevé de décourager les planteurs, et l'exportation du sucre, loin d'augmenter en proportion de celle du café, diminue chaque année. Les plantations dirigées par des Européens auraient pu servir de mo-

dèle aux Brésiliens, et leur enseigner un mode d'exploitation plus avantageux. Malheureusement le propriétaire ne sait pas chercher, par son industrie, par des connaissances faciles, à améliorer ses produits; il persiste dans sa voie routinière, au lieu de suppléer, par l'emploi de machines, aux bras, qui commencent à manquer; quelquefois seulement il s'abandonne à de longues récriminations contre le gouvernement, qu'il rend responsable de ce que ses produits de mauvaise qualité sont repoussés par les acheteurs. Sans doute le gouvernement est coupable de ne pas mieux comprendre les intérêts matériels du pays, de ne pas protéger plus activement l'exploitation des richesses nationales; mais les fautes du gouvernement ne peuvent servir à justifier l'ignorance et l'aveuglement des producteurs.

L'industrie manufacturière fait, au dire des Brésiliens, de grands progrès. Déjà on fabrique du savon, du papier et de la sellerie commune. Une fabrique de cristaux avait été établie à Rio-Janeiro, la mauvaise qualité de ses produits les fit repousser par les consommateurs. Le gouvernement, intéressé au succès, vient d'accorder un privilége exclusif pour quinze ans à tous les produits de cette fabrique. La concurrence n'étant plus à redouter, la nouvelle manufacture trouvera naturellement la vente de ses marchandises défectueuses. Malgré ces tentatives et les prétentions des Brésiliens, on peut dire que leur industrie manufacturière est encore dans l'enfance.

La mauvaise exploitation des richesses du sol se traduit en résultats déplorables, quand on examine la situation financière et commerciale du Brésil. Les droits prélevés sur le commerce, tant à l'importation qu'à l'exportation, forment la presque totalité des revenus de l'empire (1). Le système suivi par les chambres et par les différens ministères a toujours été d'augmenter les droits. Comme il n'y a, malgré les essais dont nous avons parlé, aucune fabrique importante au Brésil, les tissus les plus communs doivent être vendus à des prix élevés, et les classes inférieures supportent en réalité tout le fardeau de l'augmentation des droits, car le négociant qui livre sa marchandise doit toujours réaliser un bénéfice. Cette augmentation des droits entraîne un redoublement de sévérité vis-à-vis des négocians et des capitaines

(1) Le revenu total de l'importation a été, de 1840 à 1841, de 11,863,046,000 reis; en calculant le change à 350 reis par franc, cela fait, en moyenne pour l'année, 33,894,525 francs. En 1841, l'exportation s'est élevée au niveau de l'importation; toutes deux ont atteint le chiffre de 105,000,000 de francs. — On peut porter les droits d'importation sur toutes les marchandises à 20 pour 100, et à 10 pour 100 les droits d'exportation.

de bâtimens auxquels on impose des formalités minutieuses. Le commerce se trouve ainsi paralysé, chacun craint de se livrer à des opérations trop incertaines; les principales maisons ont déjà interrompu leurs relations avec le Brésil, ou témoignent une grande réserve. A l'expiration du traité avec l'Angleterre, en novembre 1844, tous les droits, tant à l'importation qu'à l'exportation, seront encore augmentés; le gouvernement brésilien a déjà refusé de signer de nouveaux traités de commerce; il veut se réserver la faculté d'imposer les marchandises étrangères selon les besoins du pays. Les habitans croient que ces actes de leur gouvernement ne décourageront pas le commerce étranger; ils partent de ce principe que l'Europe a besoin du Brésil, tandis que le Brésil n'a nul besoin de l'Europe.

La situation financière du Brésil est des plus critiques. La dette publique étrangère est de 140 millions de francs portant un intérêt de 5 pour 0/0. Il y a encore une autre dette étrangère résultant des emprunts portugais mis à la charge du Brésil, et dont le capital excède 50 millions. La dette intérieure, portant intérêt à 6, 5 et 4 pour 0/0, est de 75 millions. D'autres dettes intérieures, dont les intérêts ne sont pas fixés, s'élèvent à près de 15 millions. Ainsi, la dette totale du Brésil, tant intérieure qu'extérieure, est de 280 millions de francs. Les difficultés qu'éprouvent les porteurs des obligations brésiliennes pour obtenir, non le paiement des intérêts, mais l'émission seulement de nouveaux titres, ont rendu impossible au gouvernement la négociation d'un nouvel emprunt qu'il voulait contracter. Le papier-monnaie perdant chaque jour de sa valeur nominale, soit par la trop grande émission, soit par la quantité de billets faux qui circulent dans le pays, le Brésil se trouve entraîné vers une banqueroute.

Les révolutions qui éclatent incessamment dans les provinces, en augmentant les dépenses, rendent la perception des impôts presque impossible. Le Brésil se trouve donc obligé de recourir aux droits de douanes pour faire face à tous les déboursés de l'état; ces droits atteignant par le fait le consommateur et non le négociant, le produit en diminue au lieu d'augmenter en proportion de l'accroissement des tarifs (1). Les revenus de l'empire du Brésil, pour l'année 1843, étaient évalués à 45,715,000 fr.; les dépenses, à 66,060,000 fr.

(1) En 1840, après l'augmentation des droits sur les vins et eaux-de-vie, le trésor retira de ces droits 2,751,057 francs; en 1841, les droits n'ont plus produit que 2,434,000 francs. Cette diminution tendait à s'accroître par suite du difficile placement des vins et eaux-de-vie de 1838 à 1839. En 1841, il y eut 8,562,000 pipes de

Il y a donc eu un déficit de 21 millions sur un seul exercice. Ce déficit va croissant chaque année, et il ne faut s'en prendre qu'au système du gouvernement, qui pourvoit aux besoins financiers du pays par de nouvelles émissions de papier-monnaie. Les hommes d'état brésiliens comptent, pour rétablir un peu d'ordre dans les finances, sur l'expiration du traité de commerce avec l'Angleterre, qui permettra de modifier les droits d'importation. Le Brésil, disent-ils, pourra alors, par un accroissement de revenus, rembourser tous les emprunts onéreux qu'il a dû faire, et élever ses recettes au niveau des besoins de l'empire.

Peut-on partager cet espoir? Le pouvoir connaît-il bien les causes des maux qui affligent le Brésil, et saura-t-il appliquer le remède? Jusqu'à ce jour, disons-le en finissant, ce n'est ni au gouvernement, ni à la nation, c'est à la richesse de ses mines et à la fertilité de son sol que le Brésil doit d'avoir échappé à une complète désorganisation. Le gouvernement s'obstine à n'appliquer que des palliatifs impuissans; la nation rêve une république fédérative sans voir les causes du mal là où elles sont, dans les mœurs, et non pas dans les institutions. Un sentiment déplorable, la haine des étrangers, n'a pas cessé de dominer l'esprit des habitans et même de troubler la vue des hommes politiques. Au lieu de se consacrer à des réformes morales et matérielles qui deviennent chaque jour plus urgentes, on poursuit une vaine indépendance, comme s'il ne fallait qu'échapper à l'influence du Portugal pour retrouver la richesse et la prospérité. Les populations sont soulevées chaque année pour des mots et par des mots : chaque crise nouvelle doit entraîner plus de liberté, affaiblir l'action étrangère. Aujourd'hui l'indépendance du Brésil vis-à-vis du Portugal est complète, et cependant la misère est plus grande que jamais, le mécontentement est général. Ne serait-il pas temps de voir qu'on se trompe de route? C'est au contraire l'influence des étrangers qui peut régénérer le Brésil. Le seul but auquel doit tendre cette société inquiète, c'est, en augmentant la valeur de ses produits, de créer des relations plus fréquentes et plus avantageuses avec l'Europe. Tant qu'ils n'admettront pas comme principe que le commerce est pour eux la base de toute richesse, les Brésiliens ne feront que s'engager davantage dans une voie d'appauvrissement et de faiblesse. Le commerce ne leur

vin admises en douane. Depuis ce temps, ce chiffre s'est encore réduit, et on n'a admis que 4,650,000 pipes, les Brésiliens ayant renoncé aux vins de France et de Portugal.

procurerait pas seulement le bien-être matériel, il les mettrait en contact avec la société européenne, avec la civilisation. Le Brésil manque d'une société active, intelligente. Si les étrangers, au lieu de se voir repoussés comme des spoliateurs entourés de haines et de défiances, étaient accueillis avec sympathie, l'émigration européenne, qui trouve aujourd'hui si peu d'encouragement, viendrait à la suite du commerce apporter le travail et l'industrie. La France pourrait nouer avec ce grand pays des relations qui seraient utiles à sa puissance aussi bien qu'à une société digne de notre intérêt. Ainsi renaîtraient peu à peu dans le Brésil l'ordre et la prospérité. Si au contraire on persiste à écarter les Européens, à repousser les produits de nos fabriques, la misère publique et le désordre moral ne feront que s'accroître, nous le répétons. On pourra se demander si le Brésil est destiné à vivre long-temps comme empire, si l'anarchie d'une république fédérative ne viendra pas remplacer le désordre caché aujourd'hui sous des formes régulières. Le président de la province de Bahia me disait : « Notre indépendance a été obtenue sans combat, sans effusion de sang; mais, nous le sentons aujourd'hui, une grande séparation ne s'opère jamais impunément, car nous ne pouvons parvenir à nous constituer régulièrement. » Ce sont là de tristes paroles; Dieu veuille qu'elles ne soient pas une prédiction!

****

PENSÉES

FRAGMENS ET LETTRES

DE BLAISE PASCAL

Publiés pour la première fois conformément aux manuscrits,

PAR M. PROSPER FAUGÈRE.[1]

Enfin, voici une édition de Pascal, de ces *Pensées* tant discutées, tant contestées en ces deux dernières années; voici une édition des plus exactes, la seule exacte même, tout-à-fait telle qu'on la veut aujourd'hui, reproduisant le texte original avec toutes ses ellipses, ses audaces, ses sous-entendus, ses lacunes; voici les brouillons immortels dans leur premier jet, dans tout le complet de leur incomplet, pour ainsi dire. Il n'a pas fallu à M. Faugère moins de quinze mois de travail et de soins scrupuleux pour mener à fin cette entreprise délicate, pour restituer avec certitude, sur tous les points, ce texte primitif réputé indéchiffrable, pour environner la publication de toutes sortes d'éclaircissemens, d'additions et d'ornemens (y compris un portrait de Pascal par Domat) qui achèvent de remettre en lumière une sainte et sublime figure.

Il était grand temps que cette édition arrivât, et l'on pouvait craindre

(1) Paris, chez Andrieux, éditeur, rue Sainte-Anne, 11; 2 vol. in-8°, qui paraîtront dans le courant de la semaine.

que, si elle ne se faisait pas sans plus tarder et avec l'exactitude requise, une incertitude croissante ne finît par envahir cette portion si considérable de notre héritage religieux et littéraire. Un homme qui a plus que du talent, un grand esprit et une plume éloquente, c'est nommer M. Cousin, s'était porté en avril 1842 sur Pascal, au moment où d'autres écrivains s'en occupaient également; mais il s'y était porté avec les caractères propres à sa nature entraînante et impétueuse. C'est la destinée et l'honneur de certains esprits, c'est la magie de certains talens illustres, de ne pouvoir toucher à une question qu'elle ne s'anime à l'instant d'un intérêt nouveau, qu'elle ne s'enflamme et n'éclate aux yeux de tous. Ainsi pour Pascal. Faire remarquer que le texte des éditions des *Pensées* n'était point parfaitement conforme au texte original, que les premiers éditeurs avaient souvent *éclairci* et *affaibli*, que les éditeurs suivans n'avaient rien fait pour réparer ces inexactitudes premières, dont quelques-unes n'étaient pourtant pas des infidélités, appeler l'attention des hommes du métier sur ces divers points, les mettre à nu par des échantillons bien choisis et indiquer les moyens d'y pourvoir, il n'y avait rien là, ce semble, qui pût passionner le public et le *saisir* d'une question avant tout philologique. Mais M. Cousin, d'une plume incisive et comme d'une épée de feu, avait, du premier coup, élargi le débat; les points choisis par lui tendaient à montrer Pascal bien autrement sceptique qu'on ne s'était habitué à le considérer; il semblait résulter que les rectifications et les restitutions du texte primitif étaient toutes dans ce sens de scepticisme absolu ou de christianisme outré, et contraires aux idées saines d'un apologiste vraiment respectable. En un mot, ce n'était plus le texte seul de Pascal qu'on mettait en cause, c'était l'homme même et le chrétien. De là l'intérêt et le conflit universel. Il serait piquant, mais extrêmement difficile, de retracer la confusion de cette mêlée; chacun prenait la plume, ou du moins la parole, pour ou contre Pascal. Il était décidément à l'ordre du jour, et ceux qui avaient le malheur de passer pour être un peu mieux au fait de la question ne savaient plus à qui répondre dans le monde, ni même le plus souvent qu'en penser. Du choc des opinions en telle matière, je ne crois pas que la lumière puisse jaillir, quoi qu'on dise; on n'en retirait certainement ici que doute et obscurcissement, peu de satisfaction et beaucoup de satiété.

J'ai souvent pensé, durant ces débats si prolongés, combien Pascal aurait souri de pitié et d'ironie s'il avait pu y assister, s'il avait pu voir comment le livre tout d'édification et de guérison intérieure qu'il méditait était venu, deux siècles après, en se dispersant en feuilles lé-

gères, à partager seulement les curiosités oisives pour un intérêt littéraire et philosophique si loin du but réel : « Je blâme également, a-t-il dit en commençant, et ceux qui prennent parti de louer l'homme et ceux qui le prennent de le blâmer, et ceux qui le prennent de se divertir; et je ne puis approuver que ceux qui *cherchent en gémissant.* » Ici on ne cherchait plus ce que pensait Pascal que par amusement et pour se distraire. On ne faisait invasion et presse autour de lui que parce qu'un éloquent moderne avait mis le feu à la cime du temple. Le côté même sérieux de ces discussions ne sortait pas du pur domaine de l'esprit. Qu'y faire? c'est là le sort final des illustres, même des saints : *Ut pueris placeas*..., traduisez aussi poliment que vous voudrez. Ils n'y échappent pas; ils sont pâture à gloire humaine : c'est leur dernier martyre.

La publication de l'éblouissant morceau sur l'*amour* vint renouveler à temps la question, qui commençait à s'épuiser. Pour le coup, l'inattendu était à son comble : on allait de surprise en surprise, de Pascal sceptique à Pascal amoureux! On n'y comprenait plus rien, on n'en discutait que plus fort; toute l'ancienne idée, si grave, qu'on avait eue de l'apologiste chrétien achevait de se confondre et de disparaître.

Ainsi, en ces deux années, à force de parler *pour*, *contre* et *sur*, on avait tant fait de tous les côtés qu'on avait rendu Pascal problématique; restait à savoir si on pourrait le remettre sur pied. Il n'y avait plus en effet de texte imprimé qui offrît une base fixe à l'examen; les anciennes éditions étaient toutes suspectes à bon droit, et, à vrai dire, avilies, par le fait des inexactitudes qu'on y avait dénoncées; la nouvelle édition dont le *Mémoire* de M. Cousin démontrait et créait à la fois la nécessité et l'urgence, offrait des difficultés extrêmes, tellement que dans l'intervalle le Pascal des *Pensées* était provisoirement suspendu. On ne saurait assez remercier M. Faugère de faire cesser cet état de choses.

Avant de rendre compte des moyens et des résultats de son travail, il importe toutefois (c'est justice) de caractériser une phase nouvelle qui semble s'ouvrir en France pour la critique littéraire, et dont M. Cousin, l'un des premiers, inaugure avec éclat l'avénement. Je distinguerai différentes manières, différens temps très marqués dans la critique littéraire s'appliquant aux chefs-d'œuvre de notre XVIIe siècle. Durant la seconde moitié du XVIIIe, Voltaire, Marmontel, La Harpe, Fontanes, ne cherchaient encore dans les œuvres de Racine et de ses illustres contemporains que des exemples de goût et des

éclaircissemens en vue des théories classiques consacrées. Lorsqu'on commença, dans ce siècle-ci, à contester les théories jusque-là régnantes, la critique s'appliqua, en sens inverse, à ces chefs-d'œuvre, et l'on s'efforça d'y démontrer certaines lacunes et défectuosités qui tenaient aux circonstances de l'époque, au cadre de la société. Durant cette phase, qui est la seconde de la critique française, et qui se produit par Mme de Staël, Benjamin Constant et leur école, le caractère de la critique, tout en gardant son but de théorie et son idée, devient déjà historique; elle s'enquiert et tient compte des circonstances dans lesquelles sont nées les œuvres. Le plus célèbre critique littéraire de notre temps, M. Villemain, sut à merveille concilier (et c'est là son honneur) les principales traditions de l'ancienne critique avec plusieurs des résultats de la nouvelle, et fondre tout cela sur un tissu historique plein de brillant et de charme. Mais, quoi qu'il en soit des noms, et en laissant de côté les divisions secondaires, on avait jusqu'ici deux grands momens de la critique littéraire en tant qu'elle s'appliquait aux chefs-d'œuvre du XVIIe siècle : le premier moment tout classique, tout d'admiration (sauf de légères réserves), de goût traditionnel et de bonne rhétorique; puis le second moment qui était de réaction, d'examen un peu contradictoire, et de considération historique. Je ne parle pas des excès, excès superstitieux d'une part, excès révolutionnaire de l'autre; on était, dans ces derniers temps, un peu à bout des théories en divers sens; c'est alors que se lève quelqu'un qui nous dit : « Ces grands auteurs, messieurs, que vous, les uns, vous croyez imiter et continuer, que vous, les autres, vous vous attachez à combattre, à éloigner de vous comme s'ils étaient d'hier, il y a quelque chose de mieux peut-être à en faire pour le présent; car, pendant que vous discutez, le temps passe, les siècles font leur tour, pour nous ces auteurs sont déjà des anciens; et ils le sont tellement, prenez-y garde, que leur texte nous échappe, que l'altération s'y mêle, que nous ne les possédons plus tout entiers. Trêve un moment, s'il vous plaît, aux grandes théories! Revoyons de près nos maîtres, restituons leur vraie parole, faisons, ne rougissons pas de faire pendant quelque temps des éditions, voire même des vocabulaires : excellent régime que je propose, même aux auteurs originaux, pour se retremper durant une saison. Les Alexandrins d'ailleurs, ces immortels grammairiens dont plus d'un était poëte, n'ont pas dédaigné de faire ainsi au surlendemain des grands siècles; ils nous ont tracé notre voie. » M. Cousin s'est donc levé, disions-nous, et il a exprimé quelque chose d'appro-

chant et en des termes bien meilleurs, bien plus persuasifs, on le supposera sans peine; mais nous ne croyons pas trahir sa pensée en la produisant sous cette forme; et voilà la période *philologique* qui commence.

Que ce soit le même homme de qui, il y a vingt-cinq ans, partit l'impulsion philosophique, qui vienne aujourd'hui secouer si vivement, exciter si à l'improviste une branche réputée assez ingrate de la critique française, il n'y a rien là qui puisse étonner ceux qui connaissent cet infatigable esprit de verve en tous sens et d'initiative. Et puis il faut voir que le mouvement se préparait depuis quelques années : le petit nombre de libraires qui appartiennent à ce qu'on a droit encore d'appeler la librairie savante ont remarqué à quel point les amateurs se sont mis à rechercher les éditions originales de nos auteurs, ces éditions premières incomplètes à quelques égards, mais qui livrent le texte à sa source et rendent l'écrivain dans sa juste physionomie. Nodier, l'habile magicien, avait su répandre sur ces recherches, en apparence fort arides, je ne sais quel attrait mystérieux qui de proche en proche s'est communiqué. Des adeptes le goût a passé au public, à un certain public; nous sommes entrés dans une veine d'*éditions :* on compare, on révise, on retrouve la bonne leçon : qu'un peu d'*inédit* s'y mêle, on n'y tient plus, et on est tenté de s'écrier : *Sublimi feriam sidera vertice*. Des réimpressions de La Rochefoucauld, de La Bruyère, avec quelques variantes, avec deux ou trois additions, feraient envie à plus d'un bel-esprit, lesquels ressemblent en cela aux bons esprits. M. Walckenaer entreprend, dit-on, un travail à fond sur La Bruyère. Nous savons un autre travail considérable sur les *Lettres* de Mme de Maintenon commencé depuis plusieurs années par un de ses nobles héritiers, M. le duc de Noailles. M. de Monmerqué a dès long-temps offert l'exemple pour Mme de Sévigné. Et parmi ceux qui ne donnent pas le mouvement, mais qui se montrent attentifs à le suivre, ce genre d'influence est très sensible : le *Journal des Savans* contient des articles de M. Flourens sur les diverses éditions de Buffon. M. Aimé-Martin se remet en frais sur Racine. C'est assez en dire, mais il nous a semblé qu'ayant à parler de Pascal, il n'était que juste de faire à M. Cousin sa grande et brillante part d'initiative dans ce mouvement de philologie française qu'il a provoqué en partie et proclamé, dans cette *levée de boucliers* d'éditions classiques qui passent ainsi de la librairie proprement dite à la littérature; nous le devions d'autant plus que, dans ce cas particulier de Pascal, nos conclusions pourront différer quelque-

fois des siennes, de même que sur certains détails le présent éditeur n'est point toujours d'accord avec lui.

La difficulté, encore une fois, d'une édition des *Pensées*, était extrême, en même temps que l'exécution en devenait plus urgente : « Nous croyons, a droit de dire M. Faugère en son introduction, nous croyons avoir surmonté ces difficultés autant qu'il était possible de le faire; du moins nous y avons travaillé, non-seulement avec patience, c'eût été trop peu pour une pareille tâche, mais avec l'infatigable passion qu'inspire aisément la mémoire d'un écrivain en qui se rencontrent, dans une merveilleuse alliance, la beauté de l'ame et la grandeur du génie. » Connu déjà par l'*Éloge* de Gerson et par celui de Pascal que l'Académie française avait tous deux couronnés, M. Faugère était mieux prédisposé que personne à mener à bien cette œuvre de restauration et de piété dans laquelle son esprit exact et délicat allait s'aiguiser d'une sensibilité tendre et scrupuleuse pour porter sur chaque point une investigation pénétrante. Il a complètement réussi; il a eu la satisfaction d'arriver à lire (à l'exception d'un bien petit nombre de mots) la totalité de ce texte manuscrit dans lequel, si aidé qu'on fût par des copies plus ou moins conformes, on n'avait encore fait que les premiers pas : « L'écriture de Pascal, dit-il, est excessivement rapide, il semble qu'elle rivalise avec la rapidité de l'esprit; on dirait une sorte de sténographie obligée de recueillir en courant l'improvisation d'une intelligence pressée de se produire au dehors, parce qu'elle pressent la dissolution prochaine de l'organisation maladive à laquelle elle est enchaînée. Cette écriture, presque illisible pour ceux qui ne l'ont pas étudiée, a quelque chose du trait impatient et fougueux de Napoléon; mais, quoiqu'à demi formés, les caractères ont la fermeté et la netteté du burin. » C'est moins, on le conçoit, avec les yeux mêmes qu'avec la sagacité comparative et par la pénétration du tour, du jet habituel à Pascal, qu'on arrive à déchiffrer une écriture aussi elliptique; aussi, à quelqu'un qui lui disait que ce travail devait bien lui fatiguer les yeux, M. Faugère put répondre : « Non, ce n'est pas aux yeux qu'est la fatigue, c'est au cerveau. »

Je n'ai point dessein de raconter ici par le menu le plan d'une édition dont chacun va demain se pourvoir : dans le premier volume, M. Faugère a rassemblé les lettres, les petits traités, les pensées et fragmens de Pascal qui ne se rapportent pas à son grand ouvrage sur la religion; le second volume contient tout ce qui est relatif à ce dernier ouvrage. On pourrait signaler bien des pensées ou même des

pages inédites (1). Une des difficultés du nouveau travail était le classement de cette foule de notes et de petits papiers qui s'ajoutaient; un excellent esprit de méthode a introduit l'ordre dans ce chaos. Une des sources les plus abondantes où M. Faugère a puisé pour les pièces explicatives lui vient de Clermont, et d'un digne janséniste, M. Bellaigue de Rabanesse, autrefois juge au présidial de cette ville, et d'une famille anciennement alliée à celle de Pascal. Ayant appris un peu vaguement que ce vieillard passait pour posséder des papiers curieux sur l'illustre ancêtre, M. Faugère fit le voyage de Clermont, et de là se rendit à la campagne où vivait M. Bellaigue, plus qu'octogénaire. Le bon vieillard semblait à tous assez morose, assez méfiant; il n'avait jamais voulu communiquer ses trésors manuscrits à personne, même parmi les siens. Je ne sais si le nom de Gerson ou celui de Pascal opérèrent magiquement et furent le mot de passe, mais M. Faugère apprivoisa tout d'abord le vénérable octogénaire qui put s'étonner sans doute que, dans ce monde si lointain et si renouvelé, on sût si bien les choses d'autrefois, et qui crut reconnaître le doigt de Dieu : « Il me semblait, disait-il, que j'attendais quelque chose. » Il vint exprès à la ville (grand voyage qu'il n'avait fait de long-temps!), il entr'ouvrit ses volets fermés, il ouvrit ses poudreux tiroirs, et deux volumes, l'un de 950 pages environ, l'autre de 500, écrits tout entiers de la main du Père Guerrier, déroulèrent en lignes serrées à l'avide lecteur une foule de lettres d'Arnauld, de Saci, de Nicole, de Domat, etc., etc., surtout de Pascal et de sa famille. Le digne M. Bellaigue, heureux de voir ses richesses si bien comprises, et sentant se ranimer son étincelle, n'a pas vécu assez pour assister à l'accomplissement de l'œuvre tant désirée. Il est mort, il s'est éteint en février dernier, demandant jusqu'à la fin des nouvelles de l'édition de Pascal, et ne pouvant dire tout-à-fait comme le vieillard Siméon qu'il mourait content; c'eût été trop de joie pour lui. M. Faugère nous a peint son vieil ami en une page touchante :

« Dans cet homme affaibli par l'âge, dit-il, quel zèle et quelle passion quand il parlait de *monsieur* Pascal ou de la sœur Jacqueline de Sainte-Euphémie, de M. de Saint-Cyran ou de la mère Angélique! Il nous semblait voir et entendre un solitaire de Port-Royal des Champs,

(1) Par exemple, dans le tome I, les notes de Pascal relatives aux *Provinciales*, et dans le tome II, vers la fin, des pages sur Jésus-Christ. Il y a des chapitres où l'astérisque, signe placé par l'éditeur en tête des pensées inédites, reparaît à chaque instant.

survivant à un autre âge (1). Resté célibataire par dévotion, vivant dans la solitude, éloigné de la société par l'effet de cette susceptibilité, quelquefois injuste, mais respectable, qui naît de l'attachement à un certain idéal de perfection et de simplicité du cœur qui rend l'esprit délicat et difficile; disant chaque jour son bréviaire avec la régularité d'un prêtre; marquant par des prières chacun des anniversaires inscrits au nécrologe de Port-Royal; aimant Dieu comme on ne sait plus l'aimer; ayant réduit sa vie ici-bas à ne plus être qu'une aspiration vers l'éternité; tel était ce vieillard en qui s'est éteint, il y a peu de mois, un des derniers jansénistes. »

Dans ce même voyage d'Auvergne, M. Faugère trouvait un portrait précieux, celui de Pascal, jeune et beau, dessiné au crayon rouge par la main fraternelle de Domat. La feuille de papier du portrait avait été collée sur l'intérieur de la couverture d'un gros livre, d'un *Corpus juris* dont Domat se servait habituellement, de sorte que, chaque fois qu'il feuilletait le livre, l'image de son ami lui repassait sous les yeux. Ce volume appartient à la bibliothèque d'un conseiller à la cour de Riom qui autorisa M. Faugère à faire prendre un *fac-simile* du dessin; on l'a dans l'édition.

Je pourrais insister sur bien des détails de cette édition nouvelle, en tirer peut-être quelques remarques piquantes sur les leçons successives dont on a essayé et dont plus d'une vient ici s'évanouir; mais on me permettra de m'en tenir à quelques réflexions plus générales que je ne crois pas moins essentielles, car il y a long-temps que, moi aussi, j'ai le cœur gros sur Pascal et que j'étouffe bien des pensées.

D'abord, en reconnaissant combien les éditions précédentes étaient défectueuses, je ne saurais blâmer les premiers éditeurs, ceux de Port-Royal, comme on l'a fait trop unanimement. M. Faugère, avec un tact parfait, se garde d'insister sur ce blâme; mais, en racontant et en développant les inexactitudes *littérales* qui ont été commises d'après divers motifs, il semble apporter de nouvelles preuves contre ces excellens hommes. Il y aurait beaucoup à dire en leur faveur, à leur décharge et à titre de circonstances très atténuantes. On le sait, la *paix de l'église* venait d'être conclue; les Arnauld, les Nicole, les Saci, sortaient à peine de la retraite ou de la prison. On leur propose de s'occuper des papiers de Pascal mort depuis quelques années, et d'en tirer quelque

(1) M. Bellaigue avait reçu une partie de son éducation du Père Guerrier l'oratorien, et celui-ci était intimement lié avec Marguerite Perier : ainsi, entre M. Bellaigue et Pascal, il n'y avait que deux personnes.

chose d'utile, d'édifiant, de digne d'être offert à l'église d'alors et aux fidèles, un volume enfin qui puisse être montré aux amis et aux ennemis. On forme un comité d'amis; le duc de Roannez est le plus zélé pour la mémoire de son cher Pascal, mais il ne prend rien sur lui, quoi qu'on ait pu dire, et c'est M. Arnauld, c'est M. Nicole et autres experts qui tiennent le dez. La famille Perier était bien d'avis de retrancher, de modifier le moins possible : l'intérêt de famille se trouvait d'accord en ce cas avec l'intérêt littéraire (ce qui est si rare); mais il y avait d'autre part des considérations puissantes, invincibles, les approbateurs à satisfaire, l'archevêque à ménager, la *paix de l'église* à respecter loyalement. C'est merveille, en vérité, qu'entre tous ces écueils, en présence de cette masse de papiers très peu lisibles, de ces pensées souvent incohérentes, souvent scabreuses, on ait, du premier coup, tiré un petit volume si net, si lumineux, si complet d'apparence, et qui, même avec une ou deux bévues (pour ne rien céler), triompha si incontestablement auprès de tous. On a beau dire après coup sur l'exactitude littéraire, il y avait ici une question de fidélité bien autrement grave et qui dominait tout, et cette fidélité fut respectée des premiers éditeurs. Oui, l'esprit qui présida à cette première édition fut, je ne crains pas de le proclamer (et tout ce qui s'est passé à l'occasion de la dernière vient assez hautement à l'appui), fut, dis-je, un esprit de discrétion, de respect, de ménagement et d'édification pour les lecteurs. L'esprit qui a provoqué cette dernière édition, et que je ne saurais blâmer, puisqu'il est celui que tous, plus ou moins, nous respirons, est-il aussi parfait, aussi irréprochable, chrétiennement ou moralement? Il est, à coup sûr, plus littéraire, plus artiste, plus sensible aux beautés de la forme, et j'ajouterai, plus insoucieux du résultat. Je ne le blâme pas encore une fois, mais je le caractérise. Cet esprit se dit, et avec raison : « Mettons tout Pascal *quand même!* » — Faisons donc ainsi, puisque c'est le siècle; mais ne blâmons pas trop les honnêtes devanciers.

Remarquez que je ne parle plus des éditeurs de Pascal durant le XVIIIe siècle ou au commencement de celui-ci; eux, plus libres, ils auraient pu, ils auraient dû améliorer, réformer peu à peu, à petit bruit, et chacun pour sa part, les éditions successives : ils auraient ainsi évité l'éclat final, ils auraient permis que cette *révolution* sur Pascal ne se fît pas.

Je reviens et j'insiste, parce que je suis pénétré de la vérité du point de vue. Aujourd'hui, il nous paraît bien facile de juger et de trancher des *Pensées* de Pascal; en 1668, c'était un peu autrement. Il était mort

depuis peu d'années, laissant un nom immense dû aux *Provinciales* et à ses problèmes. Ses amis savaient de lui mille choses dont nous ne nous doutons qu'à peine aujourd'hui; ils avaient une impression réelle et vraie de sa personne et de son esprit, au lieu de tous ces types, un peu fantastiques, que chacun de nous s'est formé de lui d'après sa propre imagination. Mais, comme écrivain, il était bien moins dessiné alors qu'il ne l'est aujourd'hui pour nous. De ce monceau de petites notes inachevées, il s'agissait donc de tirer, de sauver, comme d'un naufrage, quelque chose qui donnât au public une idée de ses dernières méditations. Entre les exigences, les recommandations, disons le mot aussi, les superstitions de la famille et les dangers de la situation du côté de l'archevêque et des puissances, on biaisa, on fit comme on put; on raccorda, on tailla, on choisit. Des lettres à des personnes vivantes (la duchesse de La Feuillade, par exemple) fournirent quelques pensées dont on n'indiqua point la source : le pouvait-on? Le devoir d'une critique saine, agissant à l'aise et à loisir, serait certes de moins se permettre; le devoir d'une critique convenable et prudente était alors de transiger (1). Ce qu'on fit, en somme, ne fut pas si mal fait, puisque c'est ce qu'on admira universellement, ce que les esprits les plus éminens approuvèrent, et ce sur quoi on a vécu deux siècles. Une meilleure édition n'est même possible aujourd'hui et l'on n'y a songé que parce que cette première a rempli tout son objet.

J'ai peine à me figurer, je l'avoue, l'édition d'aujourd'hui, si excellente philologiquement, si bien telle que nous la réclamons, avec ses phrases saccadées, interrompues, et ce jet de la pensée à tout moment brisé, j'ai peine à me la figurer naissant en janvier 1670, en cette époque régulière, respectueuse, et qui n'avait pas pour habitude de saisir et d'admirer ainsi ses grands hommes dans leur déshabillé, ses grands écrivains jusque dans leurs ratures. Ce n'eût été, à simple vue, qu'un cri universel de réprobation, un long sifflet, si on l'avait osé : « Mais, quoi? aurait-on dit de toutes parts à MM. Arnauld et Nicole, quoi? se peut-il que vous ayez permis une telle profanation

(1) N'oubliez pas, en jugeant l'édition première, cet autre inconvénient pour elle d'avoir été faite par un *comité;* les comités peuvent être bons pour les lois, mais non pour les éditions où le goût a surtout part. « Il n'y a point d'ouvrage si accompli, a dit La Bruyère, qui ne fondît tout entier au milieu de la critique, si son auteur voulait en croire tous les censeurs, qui ôtent chacun l'endroit qui leur plaît le moins. » Les *Pensées* de Pascal n'ont pas fondu, dira-t-on, tant elles étaient solides! Mais il faut savoir aussi quelque gré à ceux qui réussirent un moment à tout concilier.

du nom et de la mémoire de votre ami? Ne pouviez-vous couvrir un peu ses nudités, lui prêter un peu des plis de votre manteau? Ne pouviez-vous respecter un peu moins les reliques de l'homme, et un peu plus la vérité du sujet? Ne deviez-vous pas surtout fermer quelques-unes de ces trappes qui s'ouvrent par endroits chez lui sous les pas des simples?...» J'abrége ce discours que chacun peut varier aisément.

Pascal à part, on ne trouverait, en effet, dans ce grand siècle de Louis XIV, que trois hommes d'un goût tout-à-fait libre et indépendant, comme nous l'entendons, Bossuet, Molière et La Fontaine. Tout le reste est relativement timoré; le goût des meilleurs voulait la régularité et ne concevait point qu'on s'en passât. Il faudrait en conclure du moins que cette première édition des *Pensées* était telle que le grand siècle pouvait l'admettre, et qu'il n'en aurait pu porter davantage : conclusion dont le retour ne laisse pas d'être infiniment flatteur pour nous.

On pourrait, sans trop de plaisanterie, soutenir que, pour que cette édition si conforme fût devenue possible et nécessaire, il fallait simplement une chose, c'est que Napoléon fût venu et qu'on eût dit de lui qu'il était le plus grand écrivain du siècle.

Quelques réflexions peut-être seraient propres à tempérer ce zèle qui nous a pris pour les *fac-simile* complets des écrivains. Trop de littéralité judaïque pour l'impression des œuvres posthumes est, qu'on y songe, un autre genre d'infidélité envers les morts : car eux-mêmes, vivans, auraient, en plus d'un cas, avisé et modifié.

Selon l'observation excellente que j'entendais faire à M. Ballanche, beaucoup de ces mots étonnans et outrés qu'on surprend sur les brouillons de Pascal (comme *cela vous abêtira*) (1), pouvaient bien n'être, dans sa sténographie rapide, qu'une sorte de *mnémonique* pour accrocher plus à fond la pensée et la retrouver plus sûrement. Ces mots-là n'auraient point paru en public, et la pensée se serait revêtue avec plus de convenance à la fois et de vérité, en parfaite harmonie avec le sujet.

On se flatte d'atteindre plus au cœur de l'homme en fouillant ses moindres papiers. Hélas! quoi qu'on fasse, il y a quelque chose qui ne se transmet pas. Ce qui reste de la pensée et de la vie intérieure des hommes, par rapport au courant continuel de leur esprit, n'est jamais que le fragment des fragmens; il nous manque les intermédiaires, ce

(1) M. Faugère (tome II, page 169) explique très bien et justifie au besoin, quant au sens, ce mot *abêtira*, qui ne reste pas moins malencontreux.

qu'en ses ébauches surtout supprimait pour soi cette pensée rapide, parce qu'elle le supposait connu, ce que les amis habituels avaient chance de savoir tout simplement mieux que nous ne le devinons.

Ces demi-questions posées, ces réserves faites, hâtons-nous pourtant de reconnaître ce que nous possédons, ce que nous devons à l'application et à la sagacité pieuse de M. Faugère d'avoir reconquis pleinement. On aura cette impression très sensible à la lecture des premiers chapitres du second volume, de ces fameux chapitres sur l'homme, son divertissement, ses disproportions, sa grandeur, son néant. On a dit magnifiquement que bien des pensées de Pascal n'étaient que des strophes d'un Byron chrétien : c'est d'aujourd'hui surtout que ce mot se vérifie. Jamais la pensée brusque et haute ne s'était dressée jusqu'ici dans cette entière beauté d'attitude; le ciseau bien souvent n'a fait qu'attaquer le marbre, mais le torse est là debout qui jaillit déjà pour ainsi dire, majestueux et plutôt brisé qu'inachevé. Oh! pour le coup, nos bons premiers éditeurs n'avaient en rien l'idée de ce genre de beauté tronquée qui tient de celle de la Vénus de Milo, et, toutes les fois qu'ils avaient rencontré un audacieux fragment ainsi debout, ils l'avaient incliné doucement et couché par terre.

Il est temps d'arriver à la question du fond, à la question capitale, à celle qu'une curiosité légitime n'a cessé de se faire durant tout ce débat, et qu'il est fâcheux sans doute d'avoir laissé s'enfler au gré de la curiosité frivole. Définitivement, que croyait Pascal, et comment croyait-il? Quoique j'aie ailleurs à revenir avec étendue sur ce point délicat, je m'en échapperai par avance ici. Au fait, on peut parler hardiment aujourd'hui qu'un texte solide nous est rendu sur lequel nous avons pied; on le pouvait même auparavant sans risquer de se compromettre. Déjà, dans d'admirables et discrets articles, un homme qu'il y a toujours profit à citer, M. Vinet, avait proféré à ce sujet des paroles qui, si on les avait mieux lues ici, auraient fait loi (1).

Il y a une manière très usitée de prendre Pascal et de le présenter à grands traits dans son ensemble; nous tous plus ou moins, écrivains de ce siècle, lorsque nous avons parlé de lui à la rencontre, nous sommes tombés dans cette manière-là. On voit en lui du premier coup d'œil un esprit supérieur, au-dessus de tous les préjugés de la société et des opinions humaines, autant que Molière pouvait l'être, mais à la fois un esprit inquiet, ardent, mélancolique, sans cesse aux prises

(1) Voir *le Semeur* des 22 février, 1er mars et 8 mars 1843, surtout les deux derniers articles.

avec lui-même, passionnément en quête de la vérité et du bonheur; et alors l'idéalisant un peu, ou plutôt en faisant un type comme on dit, un miroir anticipé de notre âge, on le présente comme le héros et la victime dans la lutte du scepticisme et de la foi, celle-ci triomphant provisoirement en lui, de même que le scepticisme, un siècle plus tard, l'eût emporté. Cette manière d'envisager Pascal n'est pas fausse, elle est au point de la perspective, approximative à distance, légèrement figurative. En le voyant ainsi, nous y mettons involontairement du nôtre, nous lui prêtons.

Il m'est arrivé, dans un chapitre de *Port-Royal*, d'avancer que chacun, plus ou moins, porte en soi son Montaigne, c'est-à-dire sa nature un peu païenne, son *moi* naturel où le christianisme n'a point passé. On pourrait presque affirmer de même que de nos jours, non point absolument chacun, mais tout esprit sérieux et réfléchi, tout cœur troublé, qui conçoit le doute et qui en triomphe ou qui le combat, porte son Pascal en lui, et, selon les manières diverses de souffrir et de lutter, on conçoit ce Pascal diversement : chacun de nous fait le sien. Ce point de vue vaudrait la peine d'être développé peut-être; mais nous rentrons ici plus que jamais dans les types, et l'homme réel doit s'interroger de plus près.

Eh bien! si l'on vient à le considérer directement, que voit-on? Un respectable écrivain, l'abbé Flottes, qui s'est attaché à venger Pascal des accusations de superstition et de fanatisme, a voulu également le justifier de tout soupçon, de toute atteinte de scepticisme, ce qui peut sembler un peu excessif et véritablement inutile (1). Un jour que je par-

(1) *Revue du Midi*, 25 novembre 1843. — M. l'abbé Flottes cite un passage de Mme Perier qui dit de son frère que, dans son enfance et sa première jeunesse, cet esprit si précoce, si actif sur d'autres points, restait soumis comme un enfant en ce qui concernait la foi, et que *cette simplicité a régné en lui toute sa vie*. Mais, quelque respect qu'on ait pour le témoignage de Mme Perier, on ne peut, dans ce cas, l'accepter totalement sans contrôle. Pour mon compte, j'en accepte volontiers la première partie, ce qui est relatif à la première jeunesse de Pascal, parce qu'il n'y a rien là que de vraisemblable et que Mme Perier était témoin oculaire de cette première période. Quant à ce qu'elle ajoute ici sur le reste de la vie, cela est plus vague et ne tient pas compte des divers temps; il y a jour à la conjecture. Mme Perier, en effet, a glissé sur l'époque de dissipation de Pascal; elle n'a pas dévoilé, par exemple, ses démêlés avec sa sœur Jacqueline, que nous savons d'ailleurs. En un mot, le témoignage ici n'est plus valable en bonne critique : il faut recourir à d'autres preuves. Je ne dis point cela pour réfuter M. l'abbé Flottes, mais pour lui montrer qu'il n'y a pas contradiction ni inconséquence dans une opinion qu'il met en cause.

lais de cette prétention à l'un des hommes de ce temps qui sont le plus faits pour avoir un avis sur Pascal (je ne me permets pas de le désigner autrement), il me fut répondu par quelques-unes de ces paroles énergiques, impatientes, puissamment familières, et qui se gravent : « Et pourquoi ne pas prendre Pascal comme il nous est donné, avec son scepticisme? Il s'est fait chrétien en enrageant, il est mort à la peine. Je l'aime ainsi; je l'aime tombant à genoux, se cachant les yeux à deux mains et criant : *Je crois,* presque au même moment où il lâche d'autres paroles qui feraient craindre le contraire. Lutte du cœur et de l'intelligence! Son cœur parlait plus haut et faisait taire l'autre. La fin du XVI[e] siècle lui avait légué ce scepticisme qui circulait alors partout, lui avait mis ce ver au cœur; il en a triomphé, tout en en mourant. C'est là sa physionomie, c'est ainsi qu'il a sa vraie grandeur. Quelle manie de la lui ôter! » Mais dans ces paroles même si vives, si poignantes, il y a encore trop de l'homme de ce temps-ci, du Pascal tel que chacun le porte et l'agite en soi, du Pascal d'après Werther et René.

Que si on s'en tient aux récits contemporains et à ses œuvres mêmes, on arrive à quelque chose de plus suivi et de plus cohérent, à quelqu'un de plus réel. Oui, Pascal parfois doute ou a tout l'air de douter, il conçoit et exprime le doute d'une façon terrible, mais c'est aussi qu'il a, qu'il croit avoir le remède. Sa foi, je le pense, fut antérieure à son doute; lorsque ce doute survint, il ne trouva place que dans l'intervalle de ce qu'on a appelé ses deux conversions, et il fut vite recouvert. Si l'on peut dire qu'il revint à la charge et se logea toujours plus ou moins au sein de sa foi, c'était là une manière, après tout, d'être assez mal logé et mal à l'aise; et Pascal ne lui laissa, jour et nuit, ni paix ni trève. M. Vinet a dit à merveille d'un jeune homme de ce temps-ci : «...Le scepticisme, par mille endroits, cherchait à pénétrer dans son esprit; mais sa foi se fortifiait, grandissait imperturbablement parmi les orages de sa pensée. On peut le dire, le doute et la foi vivante, l'un passager, l'autre immuable, *naquirent pour lui le même jour;* comme si Dieu, en laissant l'ennemi pratiquer des brèches dans les ouvrages extérieurs, avait voulu munir le cœur de la place d'un inexpugnable rempart. » Cette belle parole, qui exprime si bien un des mystères de la vie chrétienne intérieure, peut s'appliquer avec beaucoup de vraisemblance au vrai Pascal.

Remarquez encore que chacun porte dans sa philosophie et sa théologie son *humeur*, ce qu'on oublie trop. Pascal avait l'humeur inquiète et mélancolique : de là son coup d'œil un peu visionnaire. Bossuet avait l'humeur calme : de là en partie sa sérénité de coup

d'œil. Et cela indépendamment de la grandeur de leurs esprits et de la nature des idées.

Se prévaloir contre la foi de Pascal de certain mode d'argumentation qu'il emploie hardiment et qui impliquerait le scepticisme absolu au défaut de la foi, c'est supposer ce qu'il s'agit précisément de démontrer, c'est oublier combien cette foi faisait peu *défaut* en lui, combien elle était pour lui chose réelle, pratique, sensible et vivante. Et qu'on ne dise pas que ce christianisme de Pascal était particulier, bizarre, excessif, en dehors des voies générales; je ne nie pas qu'il n'ait eu quelques singularités de pratique ou d'expression; mais dans le fond son christianisme ne diffère en rien du véritable et, j'oserai dire, de l'unique. Il est vrai qu'on est très tenté de méconnaître celui-ci, tant on le voit souvent métamorphosé et sécularisé.

L'éditeur actuel de Pascal, M. Faugère, qui vient de pratiquer de si près son auteur, incline, d'après plusieurs passages, à le ranger parmi les *mystiques*. Je ne contesterai pas cette qualification, si par *mystique* il est entendu qu'il s'agit surtout ici d'un chrétien, qui sans négliger les raisons et preuves qui parlent à l'intelligence, met la raison de sentiment au-dessus des autres. La foi parfaite, c'est *Dieu sensible au cœur!*

« Et c'est pourquoi, lit-on dans une pensée inédite, ceux à qui Dieu a donné la religion par sentiment du cœur sont bien heureux et bien légitimement persuadés; mais à ceux qui ne l'ont pas, nous ne pouvons la donner que par raisonnement, en attendant que Dieu la leur donne par sentiment de cœur, sans quoi la foi n'est qu'humaine et inutile pour le salut. »

Ainsi, Pascal ne blâme pas la recherche ni la preuve rationnelle; loin de là, il l'admet et en use à titre de préparation humaine; on fait ce qu'on peut, et Dieu vient après. On prépare la *machine* (il affectionne cette expression), et l'ame ensuite y descend; Dieu y met le ressort.

« Les hommes ont mépris pour la religion, dit-il encore; ils en ont haine, et peur qu'elle soit vraie. Pour guérir cela, il faut commencer par montrer que la religion n'est point contraire à la raison; qu'elle est vénérable, en donner le respect; la rendre ensuite aimable, faire souhaiter aux bons qu'elle fût vraie, et puis montrer qu'elle est vraie : — *vénérable parce qu'elle a bien connu l'homme, aimable parce qu'elle promet le vrai bien.* » On n'aurait que le choix entre les passages pour faire voir que Pascal n'avait nullement dessein de pousser les choses à l'absurde, comme on le pourrait augurer d'après certaines

pensées publiées isolément. Rendre la religion vénérable et aimable, il y a loin de là à vouloir *abêtir*, au sens où on l'a pris. Pascal, par l'ordre principal de son livre, était dans la ligne des grands apologistes chrétiens, quoique, plus qu'aucun d'eux sans doute, il serrât de près la gorge à l'homme.

Pascal luttait contre Montaigne, d'une part, pour montrer à cet indolent et à ses pareils les épines de l'*oreiller* et l'incertitude du néant; il luttait contre Descartes, d'autre part, pour montrer à ce superbe et à sa bande le creux et la stérilité morale de leur démonstration métaphysique. Pascal ne croyait nullement à la possibilité ni à l'utilité d'établir au préalable le vestibule philosophique *en dehors* de la religion. Cela peut sembler bien dur. Qu'arrive-t-il pourtant depuis qu'on s'est mis à faire le vestibule si spacieux et si beau? beaucoup y restent et on n'entre pas.

« Il faut savoir douter où il faut, assurer où il faut, et se soumettre où il faut, » a-t-il dit en une parole déjà connue. Il avait écrit d'abord avec plus de hardiesse : « Il faut avoir ces trois qualités : *Pyrrhonien, Géomètre, Chrétien soumis;* et elles s'accordent et se tempèrent, en doutant où il faut, en assurant où il faut, en se soumettant où il faut. » Ce mot-là le résume tout entier en ses divers aspects : pyrrhonisme et géométrie, ce sont pour lui des méthodes.

Il y aurait illusion aussi à prendre pour des convulsions de sa foi ce qui peut souvent n'avoir été que des brusqueries du talent. Pour preuve qu'elle était, malgré tout, assise et stable en lui, je ne voudrais que sa charité; car la charité découle de la foi comme la source du rocher. Et quelle charité chez Pascal, et dans ses actions dont quelques-unes ont échappé au mystère, et dans ses paroles où reviennent si souvent des accens d'humanité et de tendresse plus touchans en cette doctrine rigide! Je renvoie à sa *profession de foi* (1) qui commence par ces mots : « J'aime la pauvreté, parce que Jésus-Christ l'a aimée. J'aime les biens, parce qu'ils donnent les moyens d'en assister les misérables... » Que ce christianisme vrai et de source vient en démenti aux idées des plus sages païens! Écoutez Pindare sur la richesse : à la manière dont il la célèbre, dont il la proclame *l'astre glorieux et la vraie lumière des humains* (2), on ne sait en vérité s'il n'en fait pas, non-seulement l'accompagnement naturel et le cadre brillant des vertus, mais encore la condition et le moyen

(1) Tome I, page 243.
(2) *Olympiques*, 2.

direct de la sagesse et de la félicité après la vie. Le christianisme est venu précisément bouleverser tout cela : le Calvaire fait le contraire des jeux olympiques. Selon Pascal, qui est du Calvaire, il n'y a de profond et de sérieux dans l'homme que la sainte pauvreté et le dépouillement, la tristesse féconde qui se change en joie : tout le reste est légèreté. Il vous dira encore que la maladie est l'état naturel du chrétien. Si ces doctrines vous paraissent exagérées, transitoires, avoir besoin d'amendement, d'interprétation nouvelle, c'est une autre question ; mais, en fait, elles demeurent radicalement et primitivement chrétiennes, ou rien ne l'est. Dans le christianisme tel que nous l'entendons volontiers aujourd'hui, civilement et philosophiquement, on oublie trop une seule chose ; — mais pour ne pas avoir l'air de prêcher, quand je n'ai pour but que de rétablir le vrai sur Pascal, je prendrai un détour dont on ne se plaindra pas, avant de dire mon mot sur cette chose ou cette personne, qu'on oublie trop généralement aujourd'hui en parlant du christianisme.

Dans l'*Hippolyte* d'Euripide, lorsque le jeune et innocent chasseur est tombé victime de l'embûche que lui a dressée Vénus, Diane, sa divinité chérie, sa protectrice de tout temps et qui n'a pu toutefois le sauver, arrive du moins pour mettre ordre aux derniers instans, pour éclairer le malheureux Thésée et pour consoler, autant qu'il est en elle, le mourant. On apporte Hippolyte brisé sur un brancard, on le dépose devant le palais, et, Diane ayant dit un mot de pitié, le malheureux jeune homme s'aperçoit, à un certain soulagement qu'il éprouve, de la présence de la déesse.

HIPPOLYTE (1).

O souffle divin ! quoique dans les douleurs, je t'ai senti et je suis soulagé. — Sachez que la déesse Diane est dans cette enceinte.

DIANE.

Oui, malheureux, la divinité la plus amie est près de toi.

HIPPOLYTE.

Vois-tu, ma souveraine, l'état déplorable où je suis ?

DIANE.

Je le vois; mais les larmes sont interdites à mes yeux.

HIPPOLYTE.

Tu n'as plus ton chasseur, ton fidèle serviteur...

(1) Je me sers de la traduction qu'a donnée de cette scène M. de Schlegel dans sa brochure sur les deux *Phèdres*.

Et le dialogue continue sur ce ton; Thésée s'y mêle, et la déesse réconcilie le père désolé avec son fils : « Je ne connais point, dit M. de Schlegel, de scène plus touchante dans aucune tragédie ancienne ou moderne. » Au moment où elle profère les nobles et clémentes paroles, Diane, qui s'aperçoit qu'Hippolyte va trépasser, termine ainsi : « ... Et toi, Hippolyte, je t'exhorte à ne point détester ton père; c'est ta destinée qui t'a fait périr. Mais reçois mon dernier salut, car il ne m'est pas permis de voir les morts ni de souiller mon regard par des exhalaisons mortelles, et déjà je te vois approcher du moment fatal. » Et elle disparaît.

M. de Schlegel caractérise dignement les beautés pathétiques et pieuses de cette scène : « Nous voyons, dit-il, la majesté immortelle auprès de la jeunesse expirante, les déchiremens du repentir auprès des émotions d'une ame pure. Diane montre pour les maux des humains toute la pitié qui est compatible avec son essence divine; mais il y a néanmoins dans ses paroles je ne sais quelle empreinte d'une sérénité céleste... Il faudra bien convenir ici que les anciens ont quelquefois deviné les sentimens chrétiens, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus aimant, de plus pur et de plus sublime dans l'ame. » En adhérant aux observations exquises de l'excellent critique, j'avouerai pourtant qu'une chose m'a frappé, au contraire, en lisant ce morceau, en assistant à cette intervention compatissante de la plus chaste des divinités, c'est combien on est loin encore du christianisme, je veux dire du Dieu fait homme et mort pour tous. Quoi! une déesse à qui *les larmes sont interdites*, une protectrice qui s'enfuit à *l'odeur du mourant!* n'a-t-on pas encore affaire ici à des dieux nés pour l'ambroisie, qui sont esclaves de leur jeunesse et de leur beauté, qui n'osent compromettre leur bonheur? Et voilà précisément à quoi j'en voulais venir; les Pascal, les Rancé, ces purs et francs chrétiens, croyaient avant tout à Jésus-Christ dans le christianisme, à un Dieu-homme ayant exactement souffert comme eux et plus qu'eux, ayant sué la sueur d'agonie dans tous ses membres, et l'essuyant de leur front : de là leur force. Quand Pascal arrive à parler de Jésus-Christ dans son livre, il ne tarit plus : il tient du coup le centre et la clé, l'explication de la misère humaine aussi bien que le fondement de toute grace; les paroles magnifiques et précises qu'il emploie ne sauraient même se citer hors de place sans se profaner (1). C'est pour n'avoir pas senti, pour avoir insensiblement oublié à

(1) Voir surtout au tome II, page 341, le passage inédit où l'auteur, ravi dans une tendre contemplation, voit Jésus-Christ présent, converse avec lui, entend sa

quel point et à quel degré de réalité Pascal croyait à Jésus-Christ, au Dieu homme et sauveur, qu'on a voulu faire de lui un sceptique. Certes il eût été sceptique sans sa croyance à Jésus-Christ, et cela vous semble peu de chose, parce que, si nous n'y prenons garde, nous devenons sujets, tous tant que nous sommes, en parlant beaucoup de christianisme, à ne plus bien savoir ce que c'est que Jésus-Christ au sens réel et vivant où il le prenait.

Qu'on veuille encore une fois se représenter l'état vrai de la question : des deux puissances qui sont aux prises chez Pascal et dont l'une triomphe, il en est une que nous comprenons tout entière, que nous sentons toujours et de mieux en mieux, le scepticisme; et quant à l'autre, quant au remède pour lui souverainement efficace et victorieux, nous sommes de plus en plus en train de l'oublier, ou du moins de le transformer vaguement, de n'y pas attacher tout le sens effectif; de là nous nous trouvons induits, en jugeant Pascal, à transporter en lui le manque d'équilibre qui est en nous, à le voir plus en doute et plus en détresse qu'il n'était réellement sous ses orages.

Nous aurions pu, en nous appuyant au travail de M. Faugère, nous étendre sur d'autres points qu'il discute lui-même dans son introduction, mais nous avons mieux aimé aller au principal. En résultat, grace à cette édition qui fixe le texte et coupe court aux conjectures, on a droit de dire, si je ne me trompe, que nous avons reconquis le premier Pascal, mais nous le possédons aujourd'hui par des raisons plus entières et plus profondes.

SAINTE-BEUVE.

parole et lui répond : on croirait lire, dit M. Faugère, un chapitre de l'*Imitation :* « Je pensois à toi dans mon agonie; j'ai versé telles gouttes de sang pour toi. — Veux-tu qu'il me coûte toujours du sang de mon humanité, sans que tu donnes des larmes?... » De telles heures d'effusion et de ravissement rachetaient et noyaient bien des angoisses.

REVUE LITTÉRAIRE.

Poésies nouvelles. — Histoire. — Romans.

Qu'il est loin de nous cet âge où les livres étaient rares comme des pierres précieuses, selon l'expression de Voltaire, et où un pauvre copiste employait deux années d'un travail assidu à transcrire la Bible sur du vélin! Ah! que dirait un de ces clercs érudits, très au courant des travaux littéraires de leur époque, qui voyaient apparaître dans tout le pays de France quelques volumes au plus par chacun an, si, revenant au monde, il lui tombait entre les mains le *Journal de la Librairie?* Certes sa surprise serait grande, et ne le céderait pas, je le suppose, à celle qu'éprouveraient sans doute ces bons religieux de Saint-Maur-des-Fossés, près Paris, qui s'excusaient d'aller en Bourgogne *à cause de la longueur et des dangers du voyage,* s'ils se voyaient transportés sur quelque wagon, le long de ces chemins qui marchent et portent où l'on veut aller, mieux que les rivières de Pascal. En présence de tous les volumes accumulés dans l'espace de quelques semaines, notre clerc ébaubi, plein de respect pour une fécondité si merveilleuse, se contenterait d'abord de regarder et craindrait de porter une main sacrilége sur de telles reliques. Puis il se hasarderait à lire un de ces ouvrages, et il en admirerait naïvement la facilité unie à l'élégance; puis il en lirait un second, puis un troisième, et s'apercevant bientôt que la plupart de ces livres se ressemblent, qu'ils s'engendrent les uns les autres, que les vers naissent des vers, les romans des romans, qu'un type original a immédiatement des fils et des

petits-fils, des frères, des neveux et des arrière-neveux, il en viendrait à comprendre les choses et à estimer à sa juste valeur cette fécondité qui l'étonnait si fort. Passant alors de l'admiration au dépit, il prendrait peut-être la liberté grande de dire à chacun son fait; peut-être même, comme dans toute réaction, irait-il trop loin.

Nous n'irons pas trop loin, nous, s'il plaît à Dieu. Nous resterons calme et modéré, priant la muse de la sage critique de nous tenir également éloigné de cette sévérité qui ressemble à de la colère, et de cette indulgence qui est de la faiblesse. Au milieu de l'abondance stérile de la littérature actuelle, nous ne demandons pas mieux que de démêler le bon grain, si menu soit-il, et nous allons nous y employer. *Timeo hominem unius libri,* disait Cicéron; il nous redouterait peu, car nous lirons beaucoup, nous lirons le mauvais et le pire, à plus forte raison le médiocre et l'excellent. — Dans les temps de troubles civils, on naît souvent sans obtenir un acte de naissance ou de baptême. N'en arrive-t-il pas autant aujourd'hui pour un bon nombre des enfans de la pensée? Pourquoi donc n'y aurait-il pas quelque part comme des fonts baptismaux où le riche et le pauvre nés de la veille viendraient recevoir leur nom? Ce sera ici, à cette place, si l'on veut, et nous souhaitons que la cloche qui sonnera le baptême ne sonne pas en même temps l'agonie. Cela dit, entrons en matière, et que les poètes aujourd'hui ouvrent la marche. N'est-ce pas un spectacle touchant dans les processions chrétiennes que ces enfans qui marchent en tête, jonchant le chemin de roses effeuillées? J'espère que la comparaison est gracieuse, c'est à la conscience des poètes de dire si elle est aussi vraie.

En général, les auteurs des recueils poétiques que nous avons sous les yeux sont jeunes : la poésie est un péché mignon de la jeunesse. Tel a fait à vingt ans des vers avec enthousiasme, qui à trente passe irrévérencieusement devant la Muse sans ôter son chapeau; ceci soit dit sans décourager personne et sans mettre en doute aucun avenir poétique, surtout celui de M. Louis de Ronchaud. A jeter seulement un coup d'œil sur la table des poésies de M. de Ronchaud, à lire les titres suivans : *le Statuaire*, *à la Muse*, *Orage de mai*, *à Novalis*, on devine, ce que la lecture de l'ouvrage confirme amplement, que l'auteur des *Heures* a le véritable sentiment de l'harmonie. M. de Ronchaud manie le vers avec élégance; de plus, il choisit heureusement ses sujets, bien qu'il eût pu se dispenser de refaire, dans sa *Ballade du Pauvre Fou,* ce célèbre Gastibelza de M. Hugo, qui *portait à son cou un chapelet du temps de Charlemagne,* c'est-à-dire du temps où il n'y avait pas de chapelets, et qui, jetant pendant une vingtaine de couplets le mot *fou* à la rime du refrain, arrive à des effets si bizarres et si puérils : ce sont là jeux de prince, et M. de Ronchaud n'a pas encore de principauté; il n'a encore que du talent. Ce qui distingue *les Heures,* c'est la justesse de la pensée et l'élégance soutenue du style; ce qui leur manque, c'est un souffle original et fécond. Il faut dire aussi que le trait poétique s'y laisse souvent désirer; ainsi, dans les stances *à la Jeune Fille au balcon,* lorsque

pour finir on attend une image gracieuse, le poète termine par un vers de romance :

Jusqu'au matin c'est trop veiller !

En somme, *les Heures* sont un jardin aux allées sablées et ratissées, avec des plate-bandes bien fournies, mais on cherche en vain au bout de l'allée le bosquet touffu où se reposer de la poussière de la route et des bruits de la journée, comme on cherche en vain dans la plate-bande la fleur rare qui enivre de son parfum. La fleur naîtra peut-être, le bosquet s'élèvera quelque jour.

A-t-on oublié l'effet charmant que produisaient, dans le *Caligula* de M. Alexandre Dumas, ces deux jeunes Romains qui circulaient dans la tragédie, toujours appuyés l'un sur l'autre? Si l'on se souvient de quelque particularité de ce drame malheureux, c'est de celle-là. L'amitié d'enfance qui se continue dans la jeunesse est une si gracieuse chose, que le spectacle en fait toujours plaisir, et que l'on pardonnerait presque à des jeunes gens, déjà vieux en amitié, d'écrire ensemble de méchans vers. Or, MM. Laurent Pichat et Henri Chevreau n'en ont pas commis de semblables dans *les Voyageuses*. Ce livre a été écrit sur les chemins du monde par deux poètes de vingt ans qui mêlent leurs inspirations sans dire la part qui revient à chacun. MM. Pichat et Chevreau ont parcouru l'Italie, la Grèce et l'Égypte, laissant tomber des vers à chaque relais, car ils avaient la Muse en croupe, une muse douce et sérieuse qui a vécu dans l'intimité des *Feuilles d'Automne* et des *Méditations*. En courant des Pyramides au Parthénon, du Parthénon au Colysée, ne fût-on pas le moins du monde poète, il est vraisemblable qu'on le deviendrait un peu; mais si on a entendu murmurer au fond de son cœur la voix de l'enchanteresse, où peut-on trouver de plus riches inspirations qu'aux bords du Nil, du Tibre ou de l'Eurotas? Peut-être pour converser avec les grandes ombres de Rome et d'Athènes, pour les bien comprendre et leur donner à propos la réplique, faut-il avoir plus de vingt ans. Autrement on s'exposerait à rencontrer plus d'images éclatantes que de pensées profondes, et c'est ce qui est arrivé à nos deux voyageurs. Sur la foi de maîtres illustres, ils croient sans doute que toute antithèse est une pensée, et ils abusent singulièrement de cette figure. L'antithèse est sous chacun de leurs pas. Prenez garde, jeunes gens : *latet anguis!*

M. Arthur de Gobineau ne va pas chercher ses inspirations au pied des Pyramides, ni dans le Forum; il ne se déplace point, il prend seulement la peine d'aller de son fauteuil à sa bibliothèque, et là il s'adresse à cet éternel don Juan, dont il nous donne *les Adieux* en un *poème dramatique*. Si ces adieux sont définitifs, à la bonne heure; mais il n'en sera rien, don Juan reviendra. Qu'il dise alors du nouveau, au moins, le débauché; qu'il rajeunisse son thème, et que nous ne soyons point exposés à entendre encore un pâle et insignifiant écho de la grande voix. Qu'est-ce à dire? *les Adieux de don Juan* ne seraient-ils qu'un écho, une vieille chanson sur un air connu?

Qu'on en juge. — Don Juan aime Claudia, la femme de son frère don Sanche, et la séduit. Sanche découvre sa mésaventure, et se fâche; vous en eussiez fait autant. Les deux frères vont se battre, lorsque Claudia intervient assez mal à propos, car don Juan, sans le vouloir, à ce qu'il paraît, par un simple coup de maladresse, la tue; Sanche meurt aussi; Leporello chante un mauvais couplet, et don Juan, ramassant son épée, s'en va. Voilà tout le poème dramatique de M. Arthur de Gobineau, *cousin d'Isis*. Vous ne connaissez pas les cousins d'Isis? Ils sont une demi-douzaine qui ont pris ce nom, après avoir mis leur talent en commandite et s'être promis de partager fraternellement les profits de leur gloire. C'est une petite franc-maçonnerie littéraire, une sorte de table-ronde poétique, autour de laquelle, comme on vient de le voir, on n'est pas toujours tenu à des frais d'invention, ce qui ne veut pas dire que les *cousins d'Isis* n'inventent quelquefois; mais sans doute qu'aujourd'hui ce n'était pas le tour de M. de Gobineau. Ou bien, est-ce que le commandeur se serait trompé? est-ce qu'au lieu de porter la main sur don Juan, il aurait touché le jeune poète et lui aurait causé une telle frayeur, que celui-ci aurait momentanément perdu l'usage de son imagination et de son style? On serait tenté de le croire à la lecture des *Adieux*, quoique M. de Gobineau ait un bon moment, à la fin, dans une complainte qui suit ce drame, lorsqu'il s'écrie à propos de certains poètes qui se sont attaqués à don Juan :

Ils auraient mieux fait de se taire.

C'est l'auteur des *Adieux* qui dit cela. Un *cousin d'Isis* doit s'y connaître, et nous passons condamnation.

L'auteur des *Éphémères* n'appartient à aucune *loge* littéraire, au moins il ne l'affiche pas au frontispice de son livre. Son recueil est pourtant assez agréable. M. Michel Pallas s'annonce modestement, et il donne à ses poésies un titre qu'elles ne méritent pas tout-à-fait. Il y a de l'élévation par endroits dans ce volume, des élans d'un vrai lyrisme, et le vers y est d'une correction presque irréprochable. Le morceau intitulé *Quinze ans* est touchant et plein de grace. Lorsque M. Michel Pallas est sous le coup d'une émotion vraie et profonde, il réussit assez bien à être lui-même; mais dès qu'il se contente d'une demi-émotion, sa poésie emprunte, et alors elle offre un mélange reconnaissable, quoique assez savamment combiné, de M. de Parny et de M. de Musset. L'amour fait en entier les frais des *Éphémères*. J'ignore si l'auteur est un tout jeune homme; cependant, à de certains traits, on croit reconnaître un homme mûr attardé dans les sujets amoureux. — Si l'on s'amusait à réunir tous les vers qui depuis vingt ans seulement ont été inspirés par l'amour, et qu'on voulût offrir un sacrifice en les brûlant sur l'autel de la bonne déesse, il faudrait plus d'un chariot pour les transporter, et il y aurait un vaste incendie.

Le *Simple Recueil*, de M. Alfred Meilheurat, arrive de Moulins par le même

coche que *les Ephémères*, quoiqu'il y ait une grande différence entre les deux. M. Meilheurat n'a pas de vocation prononcée pour un genre quelconque de poésie, il les cultive tous indistinctement, et, dans l'espace de deux cents pages, il trouve le moyen de faire des dithyrambes et des fables, des épîtres et des élégies, des épigrammes et des poésies diverses. N'allez pas croire cependant que le pinceau soit délié et la palette opulente; la palette est pauvre et le pinceau indécis. Lorsque l'inspiration est absente, il n'en coûte pas davantage pour monter le dithyrambe ailé, ou pour suivre pas à pas la dolente élégie; on est prêt à tout, on s'essaie à toute chose sans hésitation, et au moment où l'on croit faire acte de prodigue, on donne des preuves irrécusables d'indigence. C'était la mode autrefois, et si déraisonnable que soit une mode, on comprend qu'elle soit suivie quand elle règne; mais quand elle est passée! Or, M. Meilheurat débute comme un versificateur de l'empire aurait été enchanté de finir. Le *Simple Recueil* ressemble à s'y méprendre à une livraison de l'*Almanach des Muses*. Si de ce point de départ le jeune auteur prétend à quelque avenir, il a bien des progrès à faire. Qu'il se fortifie d'abord par la réflexion et l'étude persévérante de la langue. Ce dernier conseil, Béranger le lui a donné spirituellement, non sans ironie, dans une lettre placée en tête du volume. « C'est à l'étude de la langue française qu'il faut vous attacher, *si vous devez continuer de cultiver la poésie*, » dit le chantre du *Roi d'Yvetot* à M. Alfred Meilheurat. — Que les jeunes poètes, avant de les placer en tête de leur recueil, comme un passeport glorieux, lisent attentivement les lettres du malin chansonnier!

M. Charles Domet publie des *Réflexions* et des *Impressions poétiques* qui commencent par un morceau intitulé : *Tout est vanité*. Ce poète est triste, désabusé; il a besoin de s'égayer un peu. Quant à son livre, il manque d'air et de soleil. — M. Lirou-Bastide apporte une innovation, il place sa poésie dans l'histoire naturelle. Quoique M. Lirou-Bastide ait quelque facilité et ne soit pas dénué de goût, il est à supposer qu'il est meilleur botaniste que poète. Avec le système de l'auteur des *Mandragores*, de plus habiles que lui ne réussiraient qu'à mettre la poésie en serre-chaude. — M. Eugène Mahon ne s'occupe pas de botanique; son cœur soupirait, il a écouté, et, notant tous les soupirs, il est parvenu à composer les *Voix du cœur*. Ces voix, quoique modestes, se sont élevées jusqu'à la princesse Troubetskoy, qui a daigné les prendre sous son puissant patronage, comme cela est dit expressément sur la couverture du livre.

Mais pendant que nous discourons paisiblement sur toute cette poésie assez inoffensive, il y a grand bruit sous notre fenêtre; un homme se démène, lance les gros mots, piétine dans la boue; ce sont les *Colères* de M. Amédée Pommier qui passent. Dès le premier mot vous allez le connaître :

..... J'entends (dit-il) me mettre à l'aise,
Et prouver qu'avant moi notre langue française

En fait d'emportement n'a su que bégayer;
Je veux une chaleur capable d'effrayer.

Vous voilà bien prévenus qu'on va vous effrayer. Est-ce que l'emportement véritable procède ainsi et avertit d'avance de ses projets? Si l'on ne savait que l'exaspération du métromane, comme s'appelle M. Pommier, est des plus sincères, on pourrait croire à un parti pris. Dans tous les cas, le lecteur n'est pas pris en traître, M. Pommier crie sur les toits qu'il est *plus bourreau qu'auteur;* il est bourreau, et au vers suivant il est médecin.

Je suis le médecin qui palpe, qui manie
Des membres gangrenés et fluans de sanie.
Comme un chirurgien, malgré l'infection.....

On devine ce qui suit; les images repoussantes s'accumulent; les *viscères* riment avec les *ulcères*, et cela dure au moins quarante vers. Cependant M. Pommier a eu soin de nous avertir qu'il a sacrifié au goût de quelques amis (à ce qu'on est convenu d'appeler le goût) bon nombre de crudités, et entre autres « *un tableau des infirmités corporelles qui formait un curieux échantillon de poésie pathologique et une comparaison du dix-neuvième siècle avec un charnier, morceau enrichi de toutes les fioritures que la matière pouvait fournir.* » Nous citons les propres expressions de M. Pommier, et c'est le cas de répéter que, si l'on ne savait à quoi s'en tenir, ces colères, *enrichies de fioritures*, auraient parfaitement l'air de fausses colères. Ce qui pourrait confirmer dans cette pensée, c'est que M. Pommier, autrefois, dans un recueil de vers qui avait nom : *les Premières Armes*, était un poète tendre, rempli d'une douce tristesse. Il se promenait mélancoliquement dans un cimetière de village, il caressait les blonds enfans, il s'extasiait devant une fleur. Certes, rien ne faisait alors supposer que cette imagination élégiaque qui se plaisait tant dans les jardins changerait brusquement de domicile pour aller habiter un charnier. C'est pourtant la transformation qui nous est offerte. La muse de M. Pommier s'obstine à ne plus sortir de Montfaucon; ne pourrait-on cependant lui faire entendre qu'un poète peut être éloquent contre le vice, sans donner à ses vers une odeur exquise d'abattoir? — Faut-il dire qu'il est fâcheux que le métromane se soit égaré? Son vers est d'ordinaire bien frappé, sa rime est riche, sa période assez large, et avec de telles qualités il pouvait prétendre à quelques succès auprès des gens de goût, s'il ne s'était lancé dans les excentricités, s'il n'avait pas pris pour système de parsemer ses poésies de mots barbares qu'il invente, comme *indifférentisme* (j'en cite un, il y en a cent), et s'il ne s'était donné ce rôle d'un Juvénal toujours furieux qui se bat les flancs aux yeux du lecteur et exagère à un point ridicule une indignation qu'on est obligé, malgré qu'on en ait, de prendre pour une gageure.

Si les historiens voyaient les choses du même œil que les poètes à la façon de M. Pommier, et s'ils jugeaient le passé avec ce calme judicieux dont l'auteur des *Colères* se sert à l'égard du présent, ce serait une jolie caricature que l'histoire. Les ouvrages historiques dont nous avons à parler sont heureusement le contre-pied de ce système. On a dit mille fois que l'histoire était un sacerdoce; on peut ajouter que, pour être ordonné historien, il faut avoir fait vœu d'impartialité. Personne n'a mieux compris cette stricte obligation que M. le comte Alexis de Saint-Priest, dans son récit de *la Chute des Jésuites au dix-huitième siècle*. Les lecteurs de la *Revue* connaissent déjà cet important travail, excellente page d'histoire, la meilleure sans contredit qui ait été écrite sur ce sujet. En se servant de documens précieux et jusqu'ici inconnus, M. de Saint-Priest a su allier la sagacité de l'historien à la modération de l'honnête homme. Son livre, entre les pamphlets et les apologies qui courent, est une bonne leçon dont on ne profitera point. N'importe, c'est ainsi qu'il convient d'intervenir dans un sérieux débat. On a un grand cortége, sans qu'il y paraisse, quand on a à ses côtés la justice et la raison.

Voir les faits historiques d'un œil pénétrant et juste, puis les exposer d'une main ferme, est un rare mérite; dramatiser l'histoire en est un aussi. M. Vitet possède celui-là à un haut degré. Sa nouvelle édition des *Scènes historiques de la Ligue*, qui eurent, sous la restauration, un beau succès et une incontestable influence, prouve que l'écrivain appuyant son œuvre sur le talent et la conscience peut dormir tranquille, sans craindre les bourrasques : sa maison est assurée. Les *Scènes* de la ligue n'ont pas vieilli, et, par ce temps-ci, ce n'est pas un mince éloge à leur adresser. M. Vitet a placé en tête de sa nouvelle édition un long morceau écrit de main de maître, où les fins aperçus abondent sur les diverses manières d'exploiter la mine historique. Quand on est un si spirituel critique dans la préface et un si habile metteur en œuvre dans le livre, on mérite de sérieux reproches si, dès la première course, on a laissé reposer sa plume. — Au reste, nous n'entendons nous prononcer ici que sur le talent de M. Vitet, et non, au fond, sur la question d'art, question délicate, qui pourrait être longuement débattue : il est si difficile d'interroger la balance pour savoir au juste la portion d'idéal que le dramaturge ou le romancier doivent introduire dans l'histoire!

Au moment où l'on frappe des médailles au jeune orateur qui, du haut de la tribune de la pairie, ne prononce jamais le nom de Grégoire VII sans le faire précéder du mot *saint*, au moment où le vieux drapeau d'Hildebrand reparaît, violemment agité par des mains débiles et fiévreuses, une histoire de ce pape célèbre, écrite sans préoccupation de parti, doit être la bien-venue auprès des gens sincères et impartiaux. Certes, M. Delécluze ne prévoyait pas la situation actuelle, lorsque, s'entourant de tous les documens qui peuvent éclairer le XI[e] siècle, il faisait simplement acte d'érudit. Le bruit qui s'est élevé autour de M. Delécluze, à mesure qu'il traçait son histoire, ne l'a point détourné de sa détermination première; il a continué sa tâche sans sa-

crifier aux passions du moment. Sa plume a tenu ferme sans dévier à droite ou à gauche, sans tomber dans la louange extravagante ou dans la satire de mauvaise foi. Toutes les pièces du procès ont été compulsées avec patience et sont rapportées avec exactitude. La vérité n'est pas tronquée; il est vrai qu'il lui arrive si souvent de l'être, qu'elle doit avoir pris son parti. L'art non plus n'a pas à se plaindre : le peintre a mis habilement en relief la physionomie grandiose et agitée de Grégoire VII, et la paisible figure de saint François d'Assise. Sans doute, on voit que le pinceau de M. Delécluze se complaît aux traits de ce dernier; mais un historien peut avoir des prédilections, sans cesser pour cela d'être impartial. Il doit la justice à tous, il ne doit pas davantage. Il n'est pas tenu, comme le père de famille, d'aimer également tous ses enfans. Peut-être trouvera-t-on que saint Thomas d'Aquin a été un peu diminué? C'est ce qu'il nous semble, quoique nous ne partagions pas cependant l'enthousiasme du R. P. Lacordaire, qui, dans sa *Vie de saint Dominique*, se laisse mystiquement emporter à une sorte d'adoration pour l'auteur de *la Somme*. En résumé, malgré notre dernière observation, l'*Histoire de Grégoire VII* est un bon livre, qui, composé dans le calme de la conscience, ne s'attendait pas à tomber au milieu de la mêlée des passions.

Celui qui est bien sûr d'avance de s'adresser à des passions, c'est l'écrivain qui parle de son pays malheureux à ses compatriotes opprimés. M. le comte Balbo, en écrivant ses *Espérances de l'Italie*, n'ignorait pas qu'il allait parler à un auditoire en colère. Quoique les masses soient assoupies en Italie, il y a toujours des cerveaux en ébullition. Plein de prudence et de réserve, malgré son patriotisme qui n'est pas douteux, M. Balbo s'efforce d'apaiser les passions et les haines, et de s'élever, en traitant des questions brûlantes, à la hauteur d'un publiciste ferme et digne. Que de systèmes, de tous côtés, prétendent à la régénération de l'Italie! M. Balbo les réfute l'un après l'autre avec sagacité et énergie. Ainsi il prouve victorieusement que fractionner l'Italie en états populaires, en petites républiques, comme le voulaient les insurgés de la Romagne en 1830, serait un crime de *lèse-civilisation;* car ce serait détruire ce travail d'unité que les siècles ont accompli chez la plupart des peuples modernes, ce serait revenir au moyen-âge. Il prouve également qu'une confédération des états présens est impossible, tant qu'une grande partie de l'Italie est province étrangère. Il se prononce contre les projets d'insurrection, et n'a pas de peine à démontrer que les insurrections seraient toujours partielles, par conséquent faciles à étouffer; qu'un soulèvement instantané et général de vingt millions d'hommes ne pourrait avoir lieu que dans un pays où l'on jouirait d'assez de liberté pour communiquer et s'entendre, où l'on pourrait établir sur une vaste échelle le système moderne de l'*agitation*. Jusque-là tout va bien, et M. Balbo a raison; mais, lorsqu'après avoir fait table rase des idées des autres, il produit les siennes, le publiciste sensé cède la place à l'utopiste. L'auteur des *Espérances de l'Italie* base tous ses plans sur une éventualité; il prévoit la

chute de l'empire ottoman, il le dépèce à sa guise, et, donnant le Danube à l'Autriche, il lui enlève le Pô, avec le consentement de toutes les puissances européennes. Cela fait, M. Balbo prend la Lombardie dans sa main; il l'offre à la Savoie, et voilà un royaume lombardo-ligurien. Mais quand les Russes seront-ils à Constantinople? C'est le secret de l'avenir, M. Balbo ne le connaît pas; il conseille seulement aux Italiens de se tenir prêts à tout évènement, quoiqu'il soit possible que l'heure attendue ne sonne que pour les générations futures. Cela n'est guère encourageant, et, en conscience, le livre de M. Balbo, au lieu de s'appeler *des Espérances*, devrait s'appeler *de la Résignation de l'Italie*.

Mentionner *Louis XIV et son Siècle*, par M. Alexandre Dumas, c'est trouver la transition la plus naturelle pour passer aux romans. De l'histoire comme l'écrit M. Dumas au roman, il n'y a que la main. Ainsi nous pouvons descendre sans autre précaution vers *l'Ile des Cygnes*, de M. Roger de Beauvoir. Ce sont trois ou quatre nouvelles espagnoles, assez communes et très compliquées, écrites en français médiocre. Dans le plus intéressant de ces récits, *le Chevalier de Charny*, il y a une jeune fille sous des habits d'homme qui ressemble passablement au *Gabriel* de Mme Sand, et ce n'est pas ce qu'il y a de moins nouveau. On peut juger du reste. *L'Ile des Cygnes* est dédiée avec grand fracas à une comtesse. Dans la dédicace, qui est le morceau le plus soigné du livre, l'auteur, en veine de flatterie, faisant fumer l'encens dans sa plus belle cassolette, dit à Mme la comtesse, en lui parlant d'autres femmes, qu'elles étaient non moins vives, non moins aimables qu'elle. « Non moins vives, non moins aimables que vous, madame! » Comme cela est galamment tourné! et que cela a bien l'air d'un compliment! Il n'y a que peu d'écrivains pour trouver de ces tours-là. M. de Beauvoir, pour justifier le titre de son livre, fait intervenir un vieux chanoine espagnol, l'installe à côté de lui au milieu de *l'Ile des Cygnes*, et commence par remplir ses yeux de grosses larmes. On peut remarquer que les romanciers les moins sensibles sont les plus prompts à faire pleurer les gens.

Les goûts sont divers. M. de Beauvoir dédie ses romans à une comtesse; M. Louis Veuillot dédie les siens à un curé. M. Veuillot a mis le catholicisme en nouvelles, ses nouvelles en feuilletons, et ses feuilletons en volumes: achetez *les Nattes*. N'allez pas croire que M. Veuillot se pique d'être le moins du monde écrivain; il se moque d'avance de ceux qui s'occupent de son style : « Braves gens, dit-il, pauvres gens qui épluchez mes phrases! Est-ce que je songe à mes phrases, moi? » A quoi songez-vous donc quand vous bâclez vos nouvelles? A leur donner quelque intérêt sans doute. Eh bien! savez-vous que vous n'avez pas réussi, et que vos contes, sauf le premier, sont peu amusans, et, pour parler votre langue qui aime le mot propre, sont ennuyeux? *Clorinde et Clémentine, les Histoires de Théodore, l'École du Cœur*, sont des prônes déplacés. Il y a plus : M. Veuillot ne se contente pas de prêcher, il bataille, et ressemble à un prêtre qui, dans sa chaire, agiterait à tour de

bras un sabre rouillé. A chaque instant, il oublie qu'il est en train d'écrire un conte ou quelque chose d'approchant, et il se rue dans la polémique tête baissée; charmante habitude qui dénote le parfait conteur! Que M. Veuillot s'en tienne aux *premiers-Paris* alors; et là, qu'il frappe d'estoc et de taille, selon son humeur : l'art n'aura rien à y voir; mais on pourra lui reprocher encore de faire de sa foi (dont Dieu nous garde de douter) un peu trop parade. Est-ce que le Maître recommande de prier dans les carrefours? — Cela dit, et bien que M. Veuillot doive se moquer de nous, pauvres gens qui regardons à son style, nous osons lui déclarer que de ses *Nattes* le style est encore ce qui vaut le mieux.

Vive la métempsychose! Tous les romans-feuilletons qui prennent en ce moment leurs ébats au rez-de-chaussée des journaux passeront dans le corps de l'in-octavo élégant et commode, comme les nouvelles de M. de Beauvoir et celles de M. Veuillot. Après les avoir lus à petites doses, vous pourrez les lire tout d'une haleine, ce qui est une habile combinaison de gourmet. Il est douteux cependant que le gourmet songe à se donner cette jouissance délicate avec *Modeste Mignon*, la petite pièce qui, selon M. de Balzac, devait faire attendre la grande et qui se fait singulièrement attendre elle-même; le lever du rideau, qui dure depuis trois mois et menace de durer long-temps encore, tant M. de Balzac a la science des proportions! Après tout, ce n'est qu'une affaire de patience, et le lecteur de M. de Balzac ne se trouve pas dans une position plus fâcheuse que le voyageur qu'on avait promis de transporter dans un convoi à grande vitesse, et qui est cahoté au pas dans un chemin *montant, malaisé, sablonneux*, surtout sablonneux. — La scène se passe au Havre, au Havre-de-Grace du chevalier Desgrieux; croyez cela! Au vrai, la scène se passe dans un pays fabuleux où les jeunes filles du nom de Modeste, élevées au sein de la famille, écrivent à des hommes qu'elles n'ont jamais vus les plus insignes folies qui puissent traverser le cerveau d'un poète malade, où les aveugles voient clair, où les bossus sont des génies bienfaisans qui comprennent et devinent tout, car ce sont des anges, et *leur bosse est peut-être l'étui de leurs ailes;* où les négocians qui se ruinent n'ont qu'à s'absenter pendant trois ou quatre années pour revenir avec d'immenses trésors sur un bâtiment qui porte leur nom. Reconnaissez-vous le Havre? Si vous ne le reconnaissez pas après de telles inventions, vous le reconnaîtriez moins encore après avoir lu les lettres de Mlle Mignon : vous vous croiriez plutôt à un hôtel de Rambouillet de petites bourgeoises. Mlle Modeste dépasse en afféterie ridicule de langage, en patois inintelligible, *les deux jeunes Mariées*, qui semblaient pourtant le chef-d'œuvre du genre.

Jeanne est dans les limbes à l'heure qu'il est. Morte en feuilleton depuis une quinzaine, elle n'a pas encore eu le temps de ressusciter en volume, et nous ne voulons dire qu'un seul mot à son ombre plaintive errant dans les régions crépusculaires. Malgré un prologue charmant et des parties distinguées qui rappellent l'ancien pinceau, malgré deux caractères d'hommes habilement tracés, la donnée du roman, nous sommes fâché de le dire, est en-

tièrement fausse. Qu'est-ce donc que cette Jeanne à laquelle trois destinées d'hommes viennent s'attacher irrésistiblement? C'est une paysanne au cœur excellent, à l'esprit borné, *qui est insensible aux agitations humaines et ne trouve pas de sens,* dit l'auteur, *aux paroles des hommes.* Mme Sand dit vrai, car lorsque Guillaume de Boussac, emporté par sa passion, s'écrie : *Je ne puis pas me contraindre plus long-temps, je t'adore!* Jeanne répond aussitôt et non pas d'un air narquois, mais avec une naïveté sans seconde : *Comment que vous dites ce mot-là, mon parrain?* Or, l'héroïne reste toujours la même; elle ne cache pas dès le début des trésors qu'on découvre plus tard; elle meurt comme elle a vécu, dans la primitive innocence, selon l'expression de Mme Sand, croyant aux fées et gardant toujours les vaches, sans songer à mal. Pour que la donnée fût juste, il faudrait que le lecteur comprît comment trois hommes d'un esprit élevé se prennent d'une si belle passion pour la pastoure; mais le lecteur ne le comprend pas : il reste froid devant Jeanne (laquelle, à la vérité, est un mythe), lui qui s'émouvait devant Geneviève et partageait l'amour de Bénédict pour Valentine. — L'auteur d'*André*, après avoir traîné pendant dix volumes l'ombre fantastique du comte de Rudolstadt, et avoir employé un temps énorme à analyser ses lubies philosophiques et amoureuses, a perdu la trace du cœur. Quelle distance entre Geneviève, la fleuriste, qui est une vraie femme, bien qu'idéalisée, et Jeanne qui a besoin de garder les vaches devant le lecteur, pour qu'il ne croie pas qu'elle est un fantôme! — Les systèmes philosophiques portent malheur au talent qui a créé *Indiana*. En épousant la philosophie, Mme Sand, qui a tant discouru sur le mariage, n'a pas vu qu'elle se soumettait de gaieté de cœur aux terribles inconvéniens d'une union disproportionnée. Ce qui arrive trop souvent en pareil cas est arrivé; un tiers s'est glissé dans le ménage, où il commande déjà en maître, et vous n'en douterez pas quand vous saurez son nom : le métier. — Il est triste d'avoir à constater ces aberrations du talent, surtout quand on s'était laissé prendre à d'éclatantes promesses, et qu'on avait long-temps nourri de belles espérances. Hélas! le temps des illusions est passé; mais parce que des artistes qui avaient commencé par le désintéressement ont si déplorablement gauchi, en faut-il moins rester fidèle à la cause de la littérature et du bon sens?

Le calcul existe: si un homme à la main leste, travaillant jour et nuit, sans boire ni manger, voulait transcrire ce que M. Alexandre Dumas publie chaque matin, il resterait en arrière. C'est là le prodige; la fable de Briarée aux cent bras est réalisée. Trois romans-feuilletons marchent simultanément sous la plume de M. Dumas, ici *les Mousquetaires*, là *la Fille du Régent*, plus loin *la Famille Corse,* sans compter les volumes d'histoires et de biographies diverses qui paraissent chez le libraire du coin. Somme toute, cela ne fait par jour qu'un quart de volume, ou environ quatre-vingt-onze volumes par an. Qu'est-ce que cela? quand on a regardé derrière le paravent et qu'on a vu les procédés de fabrication à l'usage de M. Dumas, on sait qu'il pourrait facilement doubler, tripler ou quadrupler le nombre de ses produits.

Quatre-vingt-onze volumes par an! M. Dumas ménage ses métiers. Mais vraiment le moment est bien choisi pour se livrer à de pareils calculs; on dirait qu'aucun évènement extraordinaire n'a éclaté autour de nous. Nous sommes calmes et nous allons à nos affaires comme si l'hôte illustre, si long-temps attendu, n'avait pas fait son entrée triomphale dans nos murs; rien n'est plus vrai pourtant. *Le Juif Errant* est arrivé. C'est pour le coup que nous sommes dans les *mystères*. Dès le prologue, M. Sue, avec tout l'appareil théâtral dont il a pu disposer, nous montre sur les confins des deux mondes, dans les régions glacées, un homme debout sur le cap sibérien et une femme également debout sur le cap américain. L'homme est désespéré, la femme lui montre le ciel, car ils se livrent, vis-à-vis l'un de l'autre, à une pantomime très expressive, malgré les vingt-cinq lieues qui les séparent. Quelles étaient, dit M. Sue, ces deux grandes figures? il se garde de nous l'apprendre, car on sait qu'il joue aux énigmes, selon la manière de M. Ducray-Duminil : celle de Richardson vaut peut-être mieux. Quand le prologue est clos, et il est court, M. Sue nous conduit, du détroit de Behring, à l'auberge du *Lapin Blanc*, je me trompe, du *Faucon Blanc*, dans une petite ville d'Allemagne. Ici encore tout est mystère et, au train des choses, on se croirait en plein moyen-âge, si l'auteur n'avait eu soin de nous prévenir que nous sommes en 1831. Entendez-vous des rugissemens de bêtes féroces? c'est le tigre, c'est la panthère de Morok le dompteur, qui demandent à souper. C'est un singulier personnage que ce Morok, converti par les jésuites de Fribourg, qui dompte les animaux, les montre dans les foires, et reçoit clandestinement des courriers russes galonnés sur toutes les coutures. Mettez-vous à la lucarne du grenier de Morok, qui est au-dessus de l'écurie où rugissent les bêtes affamées, et voyez là-bas sur le chemin un vieux cheval blanc qui s'avance portant un précieux fardeau, deux jeunes filles de seize ans. Un vieux soldat marche à côté; c'est un débris de l'empire. Suivez bien, la nuit tombe, et la petite caravane vient demander un gîte à l'auberge où est embusqué Morok. Ah! les amateurs de l'horrible sont ici alléchés, car M. Sue leur fait entrevoir depuis long-temps et va leur montrer enfin deux jeunes filles, les plus gracieuses et les plus pures, livrées par quelque infernale vengeance à un tigre, à un lion, à une panthère, qui n'ont pas soupé. Qu'on se tranquillise; M. Sue ne tiendra que la moitié de ce qu'il a promis; les deux jeunes orphelines ne peuvent pas être dévorées dès le cinquième chapitre, quand on a dix volumes à parcourir. *Les petits orphelins du hameau*, poursuivis par l'implacable baronne, courent bien des dangers dès la première page, et on les croit souvent perdus, quand ils ne sont que compromis. De même Rose et Blanche échapperont, soyez-en sûrs, à des périls plus grands encore, quoique ce début rende la tâche du romancier difficile; mais elles ont une petite médaille miraculeuse qui, frappée en 1682, leur donne rendez-vous à Paris, un siècle et demi plus tard, rue Saint-François, n° 3, le 13 février 1832 : vous voyez bien qu'elles ne peuvent manquer à un tel rendez-vous. Puis, s'il faut tout vous dire, elles reçoivent tous les soirs la visite d'un jeune inconnu que

je soupçonne d'être un ange. On avait bien dit à M. Sue que, lorsqu'il sortait de la réalité repoussante et qu'il se jetait dans le contraste, il échappait à la réalité et tombait dans le fantastique; il s'est laissé aller à la pente, et aujourd'hui, après nous avoir montré pendant six colonnes un vieux soldat qui savonne son linge, et après avoir expliqué complaisamment pourquoi un soldat peut se livrer à cette occupation sans déroger, il nous montre deux jeunes filles racontant la visite que leur fait chaque soir leur ange gardien. — Tel est le résumé des premiers chapitres de cette œuvre si pompeusement annoncée, et où M. Sue doit traiter sous toutes ses faces le grand problème de l'organisation du travail. Morok le dompteur donnera sans doute son avis sur la question. Peut-être aussi l'ange gardien des jeunes filles n'est pas descendu sur la terre pour autre chose. Quoi qu'il en soit, le champ est ouvert, et il est vaste. Les dix volumes vont durer deux ans, et qu'on songe aux désappointemens périodiques auxquels va être soumis le lecteur. Au moins chaque semaine, on l'arrêtera court au beau milieu de l'intérêt éveillé. Il s'enrouera à crier: *Marche! marche!* le vieux juif n'ira pas plus vite, il arrivera à ses heures, croyant toujours avoir affaire, comme dans la complainte, à *des bourgeois fort dociles;* il pourrait se tromper.

Autre nouvelle. Avez-vous vu le long du quai Voltaire une gravure représentant Napoléon sous le linceul funèbre, le front couronné du laurier mystique? Au bas de la gravure sont ces mots: *le magistrat du Verbe devant le Verbe.* Cette gravure, devant laquelle bien des gens sont passés sans la regarder, est grosse d'avenir. C'est la timide et première manifestation d'un prosélytisme obscur, souterrain, car nous avons des catacombes où quelques douzaines de néophytes élaborent les destinées futures de l'humanité. Or, sachez qu'il y avait en Lithuanie un homme que l'esprit de Dieu visita, et qui est devenu le prophète de la nouvelle alliance. Il prêche le Christ et Napoléon, il prêche aussi la métempsychose. Il dit, dans un curieux écrit que nous avons sous les yeux: « Le plus élevé sur la terre peut, dans une autre vie, n'être pas même un homme, et l'esprit d'un ours ayant quitté les plaines polaires peut arriver au comble d'élévation dans la première capitale du monde. » Le prophète enseigne ensuite que tout est colonne lumineuse ou colonne sombre, que la colonne lumineuse descend sur les voyans et la colonne sombre sur ceux qui ne croient pas à la divinité de Napoléon; de telle sorte qu'en nous écoutant, vous êtes sous une colonne noire, et que si vous écoutiez le prophète, vous seriez sous une colonne aux rayons d'or. Et le prophète est écouté religieusement, et un très éloquent professeur oublie la littérature slave pour se nourrir de cette révélation inattendue et de cette miraculeuse effusion de l'esprit, et il s'est assis à la cène avec le prophète, et nous avons une religion nouvelle. — *Le Juif Errant* et une religion nouvelle, une excentricité littéraire et une excentricité philosophique: le mois est complet.

PAULIN LIMAYRAC.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

30 juin 1844.

On a dit avec raison que la direction des intérêts moraux, aussi bien que celle des intérêts matériels, échappait au cabinet, et que la chambre, qui n'a jamais manqué au ministère dans les questions politiques, n'hésitait pas à s'en séparer lorsqu'elle cessait d'avoir à redouter la conséquence parlementaire de ses votes. Telle est en effet la situation qui, en se prolongeant depuis trois années, n'a pas peu contribué à détendre parmi nous tous les ressorts du pouvoir. L'important débat ouvert dans les bureaux sur la loi relative à l'enseignement secondaire, et la discussion des projets de chemins de fer, sont venus, dans un ordre tout différent, apporter une nouvelle preuve de cette constante disposition d'esprit.

Pour le projet de loi sur l'enseignement, les choix ont été faits et les opinions se sont classées en dehors de tous les engagemens habituels. Le ministère a disparu sous la gravité des problèmes, et quels qu'aient été ses efforts pour diriger dans les bureaux l'élection des commissaires, les choix se sont opérés sans aucun égard à ses recommandations et aux exclusions signifiées par lui. Au sein de la commission, MM. Saint-Marc Girardin et Dupin, que le cabinet n'a pas sans doute cessé de considérer comme ministériels, ont fait prévaloir la candidature de M. Thiers. Le nom de M. Barrot, qui s'est trouvé opposé à celui de l'ancien président du conseil du 1er mars, n'était guère de nature à rassurer davantage le cabinet, pour lequel un pareil succès eût été une assez modeste victoire. Quoi qu'il en soit, le choix du rapporteur introduit désormais une complication fort grave dans cette affaire, et associe étroitement la question ministérielle à la question spéciale, quelque effort qu'on puisse faire pour les séparer. M. Thiers a compris la haute importance de cette loi au point de vue des intérêts de l'opinion qu'il représente. Il est

animé d'ailleurs, en matière d'enseignement public, d'idées fort anciennes et déjà fort connues du pays; il parlera donc à la fois comme homme politique et comme ardent défenseur de l'une des grandes institutions de l'empire, et puisque ses convictions s'accordent aussi bien avec ses intérêts parlementaires, comment s'étonner qu'il ait si vivement aspiré à un rôle qui lui crée une position redoutable et toute nouvelle? Ce débat paraît devoir faire éclater des dissidences de plus en plus profondes au sein des partis les mieux disciplinés jusqu'à ce jour. C'est ainsi que lorsque M. Thiers avait en face de lui dans son bureau M. Combarel, il recevait, dit-on, les voix de MM. Pascalis et Bernard de Rennes, malgré les plus vives supplications du ministère. Il est à croire qu'il en sera de même dans le cours de la discussion. Celle-ci se compliquera probablement d'un conflit entre les deux chambres et d'incidens inattendus; aussi paraît-il douteux que le cabinet se décide à en affronter les hasards. On suppose que le projet de loi pourrait bien être retiré. S'il en était ainsi, les difficultés seraient loin d'être résolues, car ce grand problème de l'enseignement, avec toutes les questions qui se lient à l'attitude du clergé, se trouve désormais placé au premier plan des débats parlementaires, et la chambre, comme l'opinion publique, en est directement saisie.

On dit que d'assez notables changemens seront introduits dans le projet de loi par les soins de la commission, mais les bruits les plus contradictoires circulent sur la nature des modifications projetées. La seule chose qui paraisse assurée, c'est que M. Thiers sera en mesure de soumettre son travail à ses collègues à la fin de la semaine prochaine.

Si le ministère s'agite, Dieu mène les affaires, et la question des chemins de fer est assurément l'une de celles qui a le plus manifestement marché par elle-même, en dehors de toutes les directions qu'on aspirait à lui imprimer. Nous avons signalé plus d'une fois les progrès que faisait dans la chambre l'opinion favorable au mode d'exécution par l'état, en laissant pressentir un résultat qui frappe aujourd'hui tous les regards. Ce qu'il y a de spécieux dans cette opinion favorisée par toutes les traditions administratives de ce pays et par les instincts même de la démocratie mderne ne pouvait être combattu que par une volonté énergique du pouvoir. A une idée simple et populaire, il aurait fallu opposer des avantages évidens, des plans bien arrêtés, et la résolution de les faire triompher, même au prix de son existence ministérielle. Le cabinet n'a point agi ainsi; il a admis sans résistance des dérogations successives et nombreuses à la loi de 1842, et s'est donné le tort impardonnable de présenter à une année de distance des cahiers des charges complètement opposés. L'opinion publique, qui a reconnu tout ce qu'il y avait d'abusif dans les conditions souscrites en 1843 avec la compagnie du Nord, a cru que de nouvelles résistances aux compagnies concessionnaires détermineraient des conditions de plus en plus favorables, et cette conviction a amené leur discrédit au sein de la chambre. Le contrat usuraire passé par l'ancien ministre des travaux publics a paralysé les bonnes inten-

tions et les honorables efforts de son successeur; le traité inqualifiable de l'année dernière est devenu l'acte d'accusation de toutes les compagnies financières. Du jour de la signature de cet acte regrettable une énergique réaction a commencé, et le pays est revenu à ses traditions administratives et centralistes, traditions corroborées d'ailleurs par les jalousies parfois brutales qu'inspirent les possesseurs des grands capitaux. L'exécution par l'état est aussi populaire en 1844 qu'elle l'était peu en 1838, lorsque la coalition faisait sur cette question le premier essai de ses forces et de ses succès. Il y avait dans les plans du ministère trop de décousu et dans son attitude trop d'indécision pour arrêter cet universel mouvement de l'esprit public excité par la presse. Les tarifs élevés de l'Angleterre et de la plus grande partie de l'Allemagne, mis en regard des tarifs réduits de la Belgique, le besoin de compenser notre infériorité industrielle par l'abaissement du prix des transports, le danger de livrer à la coalition d'intérêts égoïstes, pendant près d'un demi-siècle, des voies de circulation contre lesquelles toute concurrence sera visiblement impossible, c'étaient là des motifs politiques du premier ordre qu'il aurait fallu combattre par des avantages financiers considérables et manifestes. En ce moment, l'opinion de la chambre est arrêtée, et pour tout esprit clairvoyant, la question de principe est tranchée, quoiqu'elle paraisse réservée pour la session prochaine. Le système des compagnies n'a triomphé qu'à une faible majorité sur la ligne de Bordeaux, et l'on sait, par l'adoption de l'amendemement Crémieux, à quel prix ce triomphe a été acheté. Peu de jours après, la chambre autorisait l'état à poser les rails sur le chemin de Lyon; et si, sur la vive insistance du ministère qui en faisait tardivement une sorte de question de cabinet, la chambre consentait à ajourner à l'an prochain le vote financier nécessaire à cette dépense, c'était sous la condition tacite que le ministère n'essaierait pas de faire prévaloir sur la ligne de Belgique le système des compagnies qui avait servi de base à tant de projets de loi. Une transaction intervenue, en effet, entre le gouvernement et la majorité de la commission du Nord, a été sanctionnée par la chambre. Il en résulte que l'état est provisoirement autorisé à parfaire ce chemin, à poser les rails dans toute la longueur, et à en exploiter lui-même les divers tronçons qui pourraient être livrés au public avant la session prochaine. On peut dire que d'après l'esprit et les termes de cet arrangement, la question a, pour ainsi dire, cessé d'être réservée; elle est résolue par le fait, elle est résolue dans le sens de l'exécution intégrale et même de l'exécution par l'état. Qu'on ne s'y trompe pas : les compagnies fermières n'ont été qu'une machine de guerre et un moyen de transition. Les seules idées sérieuses en présence, depuis l'ouverture de ce débat, ont été l'exécution par les compagnies dans le sens de la loi de 1842, et l'exploitation par l'état selon le mode usité en Belgique. L'opinion atteindra promptement ce dernier terme de la question : la logique des idées et celle des faits ne s'arrêteront point qu'elles ne l'aient conduite jusque-là. Bientôt les compagnies fermières se verront

écrasées à leur tour par les argumens qu'elles emploient avec tant de succès et de confiance. Il est à croire qu'un vote d'ajournement réservera la question pour Strasbourg comme pour Lyon. Si le système des compagnies a rencontré une faveur générale pour la ligne heureusement improvisée de Boulogne, c'est qu'il exonère complètement l'état : de telle sorte que cette exception même est une dérogation de plus à cette malencontreuse loi de 1842, que la chambre vient de trouver le moyen de frapper de tous les côtés à la fois.

Il est impossible de ne pas détacher de l'ensemble des intérêts relatifs aux chemins de fer la grave question soulevée par l'article additionnel de M. Crémieux, sur lequel la chambre des pairs est appelée à se prononcer sous peu de jours. C'est ici un débat politique du premier ordre, c'est le principe des incompatibilités trois fois repoussé par la chambre élective en ce qui se rapporte à ses propres membres, qui, sous une forme beaucoup plus générale encore, ne saurait se glisser dans notre législation par une voie indirecte et détournée. Si la chambre des députés, en interdisant à ses membres toute participation à la concession et à l'administration des chemins de fer, a entendu prendre une mesure disciplinaire, elle a excédé les bornes de tous ses droits, comme de toutes les convenances, en l'imposant aux pairs de France. Si l'amendement Crémieux est un acte politique, s'il faut y voir la déclaration d'un principe tout nouveau dans notre organisation constitutionnelle, cette déclaration devait se produire dans la forme accoutumée des projets de loi, avec les longues et solennelles épreuves qui les préparent. Demander à l'entraînement irréfléchi d'une assemblée la sanction d'un principe qu'elle a repoussé jusqu'alors, trancher implicitement la question des fonctionnaires publics par celle des administrateurs de chemins de fer, c'est là un acte qu'il est difficile de ne pas qualifier sévèrement, et sur lequel il n'est pas douteux que la chambre ne revienne. Au surplus, le but qu'on paraissait s'être proposé est atteint : les hommes politiques considérables qui avaient consenti à prêter l'autorité de leur nom à des entreprises estimées avec raison d'utilité publique, sont résolus à refuser désormais un concours auquel les jalousies démocratiques donnent une si étrange interprétation. Il ne saurait leur convenir d'être traduits à la barre de l'opinion, fût-ce même par des rivalités financières cachées sous des dehors de puritanisme; et du moment où leurs intentions peuvent être méconnues, leur premier devoir et leur premier soin seront d'arracher aux passions l'arme déloyale dont elles se sont saisies. Le rejet de l'amendement Crémieux au Luxembourg et la confirmation de ce vote au Palais-Bourbon seront le dernier acte sérieux des deux chambres.

Ainsi s'avance enfin vers son terme cette longue session, à laquelle la lutte des intérêts locaux a fini par imprimer une animation que n'avaient pu lui communiquer les plus graves problèmes de politique internationale. L'étranger qui pénètre aujourd'hui dans les tribunes de la chambre élective doit s'étonner assurément de ces cris confus, de ces interpellations passionnées qui

se croisent dans le tumulte; il doit se demander avec anxiété qui peut inspirer ces clameurs, ces cris d'enthousiasme et de désespoir qui signalent chaque épreuve parlementaire. Si la physionomie brillante et sereine de notre capitale ne le rassurait complètement sur nos destinées politiques, il éprouverait à coup sûr des alarmes bien naturelles dans cette enceinte si agitée. Il ne s'agit pourtant ni du droit de visite, ni de Taïti, ni du Maroc, ni de l'Orient, ni de l'Espagne, ni de l'Angleterre; il ne s'agit pas même de savoir qui sera ministre, de M. Guizot ou de M. Thiers, ce qui expliquerait au moins la chaleureuse émotion des partis : il s'agit d'Ostricourt ou de Douai, de Boulogne ou de Dunkerque, et les représentans de la France tout entière ont fini par contracter, sans doute par le contact, la fièvre dont sont dévorées les bandes de délégués qui s'abattent chez eux du matin au soir. Le délégué est un type nouveau, un être à part dont il faudrait écrire la physiologie. C'est le surveillant du député, quelquefois son rival évincé ou son remplaçant futur. Vêtu de son habit noir et orné de sa cravate blanche, vous le voyez, la liste nominative de la chambre à la main, courir du matin au soir, redouté de tous les cochers de cabriolets et consigné d'avance chez tous les portiers qui ont quelque peu l'esprit de leur état. Le délégué est une menace vivante pour le député qu'il stimule; sa seule présence contraint ce dernier à aborder la tribune, pour y placer le nom de son clocher, quelque *médusé* qu'il puisse être par cette épreuve solennelle. L'influence de cet agent nouveau est, dans la vie parlementaire, beaucoup plus sérieuse qu'on ne le pense.

Cette session aura doté la France de lois d'une véritable importance. La police de la chasse, le système nouveau des patentes et des brevets d'invention, sont des mesures utiles dont le pays saura gré à ses représentans. Six grandes lignes de chemins de fer, mises en cours d'exécution avec plus d'empressement que de prudence, attestent d'une manière beaucoup plus significative encore le dévouement de la chambre aux intérêts matériels. Les intérêts moraux ont eu les honneurs de deux discussions fort brillantes, mais stériles dans leurs résultats définitifs : l'une sur le système pénitentiaire, l'autre sur la liberté de l'enseignement. Quant aux intérêts de l'ordre politique proprement dit, ils n'ont tenu que peu de place dans cette session de sept mois, et l'indifférence dont semble atteint le pays lui-même explique au moins, si elle ne la justifie complètement, l'attitude de la chambre. Une assemblée parlementaire n'aborde les intérêts politiques qu'autant qu'elle y est excitée ou par le sentiment du pays, ou par le pouvoir, ou par l'opposition elle-même. La première incitation n'exista jamais moins qu'en ce moment; celle du pouvoir s'exerce dans un sens tout contraire, et l'opposition a mis trop peu de fermeté dans ses attaques pour avoir droit de se plaindre de l'indifférence qu'elle rencontre. Si elle avait compris autrement sa mission et ses devoirs, si, au lieu de quelques discours solennels sur des questions qui passionnent peu le pays, elle avait suivi pied à pied les affaires, relevant les con-

traditions et les incertitudes du pouvoir, constatant combien il est dominé lui-même par les intérêts égoïstes auxquels il fait appel; si elle s'était montrée, depuis trois années, parti de gouvernement et d'administration, il y a long-temps qu'elle serait aux affaires et que le cabinet du 29 octobre aurait disparu. La vie d'une opposition ne se compose pas d'indolence et de boutades, de solennels discours suivis d'un long silence : ce n'est pas pas ainsi que lord John Russell et lord Palmerston agissent en ce moment; ce n'est pas par une semblable conduite qu'ils affaiblissent chaque jour davantage le ministère naguère si puissant de sir Robert Peel. Ils ne dédaignent aucune question, et ne croient pas au-dessous d'eux de se mêler aux affaires du pays. Aussi est-ce à propos d'un droit différentiel de quelques shellings imposé sur le sucre étranger, que la question de cabinet s'est trouvée soudainement posée chez nos voisins. Là, chacun est dans la vérité, et, pour tout dire, dans la dignité de son rôle : l'opposition, qui élève doctrine contre doctrine, intérêts contre intérêts; le cabinet, qui signifie hardiment à ses amis que la première condition d'un grand gouvernement est la confiance du parti qui l'appuie. En Angleterre, le pouvoir restera efficace et fort jusqu'au jour où il passera dans d'autres mains; en France, il ira s'affaiblissant toujours, alors même qu'il ne changerait pas d'instrumens, parce que la majorité, qui ne veut pas renverser le ministère mais à la condition d'administrer sous son nom, sait fort bien, suivant le mot heureux de M. Dupin, que si elle n'est pas avec le cabinet, celui-ci sera avec elle.

La chambre a remis au budget de la marine la discussion des crédits extraordinaires réclamés par ce département. Ce débat sera l'occasion naturelle d'explications impatiemment attendues sur les affaires du Maroc. Le pays ignore complètement jusqu'aujourd'hui et les causes véritables de cette rupture et les projets du gouvernement. La querelle est-elle le résultat de mesures prises par l'ordre même de Muley-Abderraman, ou n'est-elle que l'œuvre d'un fanatisme brutal et indiscipliné? Avons-nous affaire à l'empereur marocain, ou bien aux bandes armées qui font si souvent trembler le sultan lui-même dans les murs de Fez et de Méquinez? C'est ce qu'il est impossible de décider d'après les documens publiés et les explications échangées avec plus d'empressement que de convenance au sein du parlement britannique.

Personne n'ignore l'état intérieur de cet empire, où l'ignornnce la plus plus complète entretient un fanatisme sans exemple aujourd'hui dans les autres contrées soumises à l'islamisme. Chacun sait que ce n'est pas sans péril et sans peine que le prince régnant maintient son autorité sur les deux royaumes, divisés de mœurs et de traditions, qui forment son empire. L'état régulier et l'action gouvernementale n'existent qu'aux lieux même où réside l'habile et prudent Abderraman. Il suffit qu'il franchisse la chaîne de l'Atlas pour que la révolte éclate sur le versant opposé. Il n'est aucune communication régulière du centre de l'empire aux extrémités, et les tribus s'y combat-

tent souvent avec autant d'audace que d'impunité. Ne pouvant disposer que de quelques troupes noires à moitié disciplinées pour maintenir son autorité sur le vaste territoire qui s'étend de Tafilet à Salé, de Tetouan à Mogador, le sultan n'exerce guère sur ces populations nomades et guerrières qu'une sorte de suprématie religieuse, souvent contestée par le fanatisme et l'esprit de faction.

Imitateur du pacha d'Égypte, Muley-Abderraman a étendu le joug de son monopole commercial sur les ports et les provinces limitrophes de la Méditerranée, les seuls points de son empire où son autorité soit toujours respectée. L'influence de Fez, la ville sainte et la vieille capitale du royaume de ce nom, se fait constamment sentir au détriment de l'autorité centrale, et l'empereur n'est parvenu jusqu'ici à contenir ce mouvement dangereux qu'en confiant à son fils aîné l'administration de la partie de ses domaines où il ne peut résider. C'est dans cette portion du Maroc qu'Abd-el-Kader a noué des relations dont la portée, signalée depuis long-temps dans cette *Revue* même, se découvre aujourd'hui à tous les yeux. L'ambitieux émir, héros et martyr de l'islam, est devenu pour le sultan du Maroc un rival plus dangereux que tous ceux qui depuis vingt ans lui ont disputé le trône. Le royaume de Fez, depuis le pied de l'Atlas jusqu'à la frontière française, est le centre de cette action moins politique que religieuse, et en s'armant pour la guerre sainte, les tribus se constituent en face de Muley-Abderraman dans un état voisin de l'insurrection. C'est de ce point de vue qu'il faut envisager les évènemens qui se passent dans l'ouest de la régence d'Alger. Il ne s'agit donc pas pour la France d'avoir raison du gouvernement marocain, plus inquiet qu'elle ne peut l'être elle-même des trames et des projets d'Abd-el-Kader; il s'agit pour elle de triompher d'une ligue pieuse, et de prêter aux décisions de l'empereur une force dont elles sont malheureusement dépourvues. Rien de plus facile que de menacer Tanger et Tetouan, de détruire sur les chantiers de Larache et de Rabat les débris vermoulus de la marine marocaine; mais en quoi de pareils actes avanceront-ils nos affaires dans les provinces de Fez et de Tafilet? Comment affaibliront-ils Abd-el-Kader et mettront-ils l'empereur en mesure d'exercer dans ses domaines une action plus efficace? Là gît tout le problème, et c'est aux évènemens seuls qu'il appartient malheureusement de le résoudre. Nous commençons une entreprise dont le caractère n'est pas plus facile à déterminer que la portée; nous nous engageons dans une guerre bien moins contre l'empereur que contre son peuple et contre son rival, et nous devrons traiter avec un pouvoir évidemment incapable de faire respecter les transactions qu'il aura passées avec nous. C'est là ce qui affaiblit sensiblement la portée de cette médiation anglaise qu'on s'est si fort empressé de nous offrir. L'intervention de la Grande-Bretagne ne s'est signalée jusqu'à ce moment que par un acte très préjudiciable à nos intérêts, l'arrangement amiable du démêlé avec l'Espagne. Le concours de celle-ci dans une guerre contre le Maroc serait en effet de la plus

haute importance, et ceci est trop évident pour qu'il soit besoin de le démontrer.

Si l'Espagne avait conservé quelque chose de son génie primitif, si l'anarchie qui la dévore n'avait arrêté chez elle ce mouvement d'expansion qui fit sa gloire en d'autres temps, elle aurait à remplir au Maroc une œuvre analogue à celle que nous exécutons si laborieusement en Algérie. Dans cette dissolution universelle du monde musulman, qui frappe aujourd'hui tous les yeux, sa part et sa mission sont indiquées, et la force des choses l'amènera à s'y dévouer, lorsqu'elle sera rentrée au nombre des nations régulièrement constituées, et dès qu'elle aura repris possession de son avenir. Quant à la France, le Maroc ne peut l'intéresser que par rapport à la sécurité de ses possessions d'Algérie : il lui importe d'obtenir des gages politiques beaucoup plus que de faire des conquêtes; c'est ici où la difficulté se montre tout entière, puisqu'il est à peu près impossible d'obtenir des gages vraiment sérieux d'un gouvernement menacé lui-même dans sa propre existence. Les pouvoirs affaiblis sont toujours ceux avec lesquels il est le plus difficile de traiter.

Le pays a applaudi à la nomination du jeune amiral chargé du commandement de la flotte qui en ce moment même menace les ports du Maroc. Nous nous croyons en mesure d'affirmer que ce n'est pas au cabinet que reviennent l'initiative et l'honneur de cette nomination, peu approuvée au-delà de la Manche. Le ministère songeait à confier cette mission au contre-amiral Parseval-Deschênes, et ce ne fut pas sans quelque étonnement qu'on apprit qu'une autre désignation avait été faite. On se résigna à en féliciter le jeune prince, qui est parti fort au courant des faits, et dégagé de toute reconnaissance envers le pouvoir responsable. Le jeune amiral n'a du reste que des attributions purement militaires; il devra agir sous la direction du consul-général de France à Tanger, et l'on comprend que M. Denion ait pu recevoir du département des affaires étrangères des instructions qu'il n'eût peut-être pas été aussi facile de donner directement à M. le prince de Joinville. Ces instructions paraissent, d'après la déclaration de sir Robert Peel, avoir été communiquées textuellement à lord Cowley. Ceci est un procédé tout nouveau qui contraste avec le refus énergique que fit en mai 1830 M. de Polignac lui-même d'exposer au gouvernement anglais les vues ultérieures de la France sur l'Algérie. Insultée par le dey Hussein, elle déclarait vouloir user du droit réservé à toute nation indépendante de venger son injure et de prendre ses mesures pour l'avenir, selon qu'elle le jugerait à propos. Nous ne connaissons aucun traité qui place les états du Maroc sous la garantie de l'Angleterre, et qui autorise Muley-Abderraman à invoquer, pour se dérober aux suites naturelles de la guerre, une sorte de *casus fœderis*.

Cette affaire du Maroc est venue révéler une fois de plus l'urgence d'une association intime d'intérêts et de vues avec l'Espagne. De grands évènemens semblent se préparer dans ce pays, et le départ pour Barcelone de MM. Mon, Pidal et Armero a dû préoccuper vivement l'attention publique.

Il est évident que le gouvernement espagnol est sur le point de prendre une résolution décisive en ce qui se rapporte à la convocation des cortès. Les personnes les mieux informées affirment que cette résolution sera conforme aux principes du gouvernement représentatif, dont les principaux ministres de la reine sont les partisans sincères et chaleureux. Narvaez seul aspire à faire à la constitution de 1837 des modifications par ordonnance, moins d'après des vues théoriques, et en raison de la valeur de ces modifications mêmes, que pour faire prédominer avec éclat l'élément militaire sur la puissance civile au sein du gouvernement. On croit que l'action de M. de Viluma sera décisive dans le conseil de Marie-Christine, et que le ministre des affaires étrangères, inspiré par lord Aberdeen, pour lequel il professe une confiance illimitée, inclinera vers une prochaine convocation des cortès, dont l'élection s'opérerait à coup sûr dans les conditions les plus rassurantes pour tous les amis de l'ordre et de la monarchie. Avec une chambre nommée sous l'influence qui domine en ce moment l'Espagne, rien ne sera plus facile que d'apporter légalement à la constitution qui régit ce pays des modifications peut-être désirables, particulièrement en ce qui concerne la formation du sénat. Nous espérons que tel sera le seul résultat des conférences de Barcelone. La question du mariage reste ajournée; quelles que soient les préférences personnelles de la reine Marie-Christine, rien n'indique l'intention d'imposer en ce moment à l'Espagne le jeune comte de Trapani, dont la candidature matrimoniale n'est agréable à aucun parti, et qui continue au collége des nobles une éducation exclusivement cléricale. L'attitude de l'Angleterre, dans cette question, devient de plus en plus singulière. Il est difficile de ne pas voir dans la réserve calculée de son gouvernement une sorte d'encouragement à l'union d'Isabelle II avec le fils aîné de don Carlos. Or, si une telle chose devenait jamais possible, ce dont on peut assurément douter, ce ne serait qu'avec le concours et par l'initiative même de la France. Dans d'autres conditions, et sous une autre influence, ce mariage serait à la fois une menace pour ses intérêts politiques et une insulte directe à sa dynastie. La cordiale entente suffira, du moins nous l'espérons, pour nous épargner une telle extrémité. Le jeune duc de Cadix est en ce moment de tous les aspirans à la main de la reine celui dont les chances semblent les plus favorables. Si ce mariage ne présente aucun avantage notable, il n'offre non plus aucun grand inconvénient; or, c'est presque toujours par le côté négatif que se résolvent les affaires humaines.

—

— Une perte cruelle vient de frapper tout récemment l'auteur des *Lettres sur l'Histoire de France*. Mme Augustin Thierry, qui avait acquis à un double titre les sympathies de tous les amis des lettres, est morte après une courte et terrible maladie. Aux qualités brillantes de l'esprit qui font le

charme de la vie du monde, elle joignait les qualités du cœur qui donnent dans la famille un bonheur de tous les instans. Des soins affectueux, le culte des lettres, se sont partagé cette vie consacrée à soulager une illustre souffrance. Nos lecteurs n'ont pas oublié sans doute les fragmens que Mme Thierry a donnés dans cette *Revue*, et qui ont été réimprimés plus tard sous le titre de : *Scènes de mœurs au dix-huitième et au dix-neuvième siècle*. On remarque dans ces récits un sentiment profond de la vie réelle, une grande finesse d'observation, des qualités de style bien rares à notre époque. Les écrits de Mme Thierry furent accueillis comme ils devaient l'être par tous ceux qui sont restés fidèles aux saines traditions littéraires. La mort de cette femme distinguée laisse M. Augustin Thierry isolé désormais au milieu de ses souffrances et de ses travaux, qu'il a repris avec une courageuse résignation. On parle même d'un nouvel ouvrage qui serait près d'être terminé. Nous aimons à voir l'éloquent historien chercher ainsi dans l'étude un noble refuge contre la douleur.

LES PUISSANCES NAVALES DU SECOND ORDRE

VIS-A-VIS DE L'ANGLETERRE ET DE LA FRANCE.

L'émotion produite en Europe par la *Note sur l'état des forces navales de la France* n'est pas apaisée encore. C'est notre opinion maintenant qui est devenue le point de mire des commentaires de la presse étrangère. Parce qu'une circonstance heureuse nous a permis de porter les premiers à la connaissance du public la *Note* de M. le prince de Joinville, on ne veut pas voir dans nos paroles l'expression spontanée d'un sentiment personnel; l'éloge et le blâme remontent plus haut; comme si l'accord de nos idées avec celles qu'a développées le jeune contre-amiral n'existait pas depuis long-temps, ce que prouve, de reste, le travail qui a paru dans ce recueil, en 1841, sur l'avenir de la marine à vapeur. C'est sous l'empire de préventions pareilles que le *Journal de La Haye* vient de discuter notre réponse aux contradicteurs de la *Note*. S'il s'en était tenu à une simple réfutation, nous ne nous y arrêterions point; mais il a saisi ce prétexte pour publier une sorte de manifeste auquel sa position d'organe semi-officiel du gouvernement néerlandais (1) donne une certaine portée : la question qu'il a soulevée est trop grave pour que nous n'essayions pas au moins de l'éclaircir.

(1) Nous n'avançons point ce fait à la légère. Le gouvernement des Pays-Bas se sert de ce journal pour expliquer ses actes et sa politique au reste de l'Europe par le canal d'une langue bien plus répandue que le hollandais. Tel était le rôle de

La pensée principale de cet article, quoique assez adroitement déguisée dans le début, peut se résumer ainsi : En cas de guerre maritime avec l'Angleterre, la France ne doit point compter sur l'alliance de la Hollande, pour deux raisons : la première, c'est que les marines secondaires n'ont rien à redouter de la suprématie de l'Angleterre, *la souveraineté des mers étant reléguée au nombre des prétentions surannées des siècles barbares;* la seconde, c'est que cette suprématie, sans danger si c'est l'Angleterre qui la possède, passant du côté de la France, conduirait à l'établissement de la monarchie universelle sur le continent (laquelle sans doute n'est pas reléguée *au nombre des prétentions surannées des siècles barbares*). Il y a là presque autant d'hérésies que de mots; il ne nous sera pas difficile de le prouver.

La suprématie maritime de l'Angleterre n'est point à craindre pour les puissances navales du second ordre! Les temps sont donc bien changés, et la politique anglaise aussi; car, si notre mémoire est bonne, cette prudente et ambitieuse nation n'a pas été lente à profiter de la conflagration universelle allumée par la révolution de 89, pour détruire leur marine et leur enlever leurs colonies. Que sa première pensée ait été, aussitôt la guerre engagée entre elle et la république, de s'emparer de Toulon, rien de plus naturel; qu'elle ne se soit pas crue forcée de conserver pour les Bourbons, dont elle prétendait vouloir relever le trône, ces vaisseaux redoutables qui, de la mer des Indes aux baies de la Nouvelle-Angleterre, avaient défendu avec trop de succès un grand fait et un grand principe, l'indépendance d'un peuple nouveau et l'indépendance de la mer, cela se conçoit. A la rigueur, on ne peut lui faire un reproche d'avoir anéanti à Trafalgar la marine espagnole, déjà si rudement atteinte au cap Saint-Vincent : l'Espagne devait expier sa fidélité à une alliance traditionnelle, et c'est peut-être pour rendre la leçon plus complète que le cabinet britannique ne lui a pas restitué l'île de la Trinidad à la paix générale. Mais les petits peuples qui subissaient malgré eux notre domination continentale, qu'avaient-ils fait à l'Angleterre pour qu'elle les ait traités plus rudement encore? Ils avaient des colonies, ils avaient des vaisseaux : voilà quel fut leur tort et la cause première de leur ruine. Aussi, voyez comme elle s'est pressée de leur porter des coups dont ils ne se sont point relevés. En 1795, la Hollande est envahie par Pichegru; moins de deux ans après, la puissance navale de cette nation de marins périt au Doggersbank. Il fallait bien se hâter; la restauration du stathoudérat, qu'on croyait imminente, aurait fait perdre à jamais l'occasion précieuse. Et le Danemark, dont la capitale fut bombardée deux fois, quel crime avait-il commis? Il possédait une flotte qui pouvait devenir inquiétante : une expédition de *boucaniers,* organisée sur une grande échelle, vint la lui dérober dans le port. Dès

l'ancienne *Gazette de Leyde* au XVIII[e] siècle. Les enquêtes des états-généraux sur l'emploi des fonds secrets ont fait connaître le chiffre de la subvention que reçoit le *Journal de La Haye.*

qu'une escadre portait ombrage à l'Angleterre, elle la confisquait, et l'on sait dans quel état elle la rendait quand un autre intérêt politique la forçait de s'en dessaisir. Enfin, pendant toute la durée des guerres de la république et de l'empire, on a vu ce peuple, qui accuse aujourd'hui nos plus illustres marins de rêver une guerre de pillage, se jeter comme les Normands, ses ancêtres, sur tous les rivages de l'Europe, bombarder les ports, dévaster les arsenaux, poursuivre jusqu'au fond des fleuves les pavillons sans défense, bloquer le monde enfin, et, non content d'avoir fermé à l'Europe toutes les avenues de l'Océan, se venger sur le capitole du Nouveau-Monde d'une grandeur future qu'il ne pouvait encore atteindre.

C'est ainsi que le *champion de l'équilibre politique*, pour rappeler ici l'expression curieuse du *Journal de La Haye,* a procédé dans son œuvre de désintéressement. Il y a mis tant d'ardeur, que presque toutes les marines secondaires qui existaient à la fin du XVIII[e] siècle, ont disparu. Où sont les vaisseaux de Gênes? Où sont les vaisseaux de Venise? L'Espagne peut à peine équiper une frégate; la Hollande ni le Danemark ne sauraient armer une flotte. Il ne reste plus que trois marines libres dans le monde, et encore, réunies toutes les trois par une alliance peut-être impossible, elles n'égaleraient pas la colossale marine britannique : la plus considérable des trois, la nôtre, s'est relevée enfin de ses longs désastres; mais la marine de la Russie est acculée au fond de ses deux mers intérieures, et celle des États-Unis tarde trop peut-être à développer tous les élémens de sa force.

La souveraineté de l'Océan est une chimère! La suprématie maritime a sur la suprématie continentale l'avantage de pouvoir se fonder *sans la spoliation des autres états!* Mais il nous semble qu'en 1794 la Hollande possédait encore le Cap, Ceylan, des comptoirs dans l'Inde, une partie de la presqu'île de Malacca, la Guyane avec les Français et les Espagnols seuls pour voisins. Quel pavillon flotte aujourd'hui le long du chemin immense qui va de Batavia au Texel, à Singapore, à Trincomalé, sous la montagne de la Table? N'était-ce pas autrefois le pavillon tricolore? n'est-ce pas aujourd'hui l'*union-jack?* A qui appartiennent à présent Démerari, Esséquibo? La Hollande a-t-elle abandonné volontairement ces indispensables possessions? Non, l'Angleterre les lui a prises, les payant à la vérité en monnaie continentale, avec la Belgique qui ne lui appartenait pas, et dont elle a reconnu ensuite l'indépendance sans vouloir entendre parler de la restitution de Ceylan, de la Guyane et du Cap.

Mais peut-être l'Angleterre est changée : elle est satisfaite de sa suprématie maritime; elle est rassasiée de conquêtes. Nous le voulons bien; pourtant ce qu'elle a fait par ambition jadis, elle le fera aujourd'hui par nécessité. Un de ses hommes d'état a trahi dernièrement le secret de cette loi impérieuse de la fatalité qui l'entraîne et qu'elle ne peut plus maîtriser. Que la Hollande y réfléchisse bien : elle est encore, après tout ce que l'Angleterre lui a ravi, la seconde puissance coloniale du monde. Java, depuis 1815, a déployé ses

inépuisables ressources; Java jette trop de café sur les marchés de l'Europe; Java peut produire de l'opium; le Japon, cet *ultima Thule* des fabricans du Lancashire, ne reçoit encore que des marchands bataves. La Hollande perdra, si elle n'y prend garde, et le Japon et Java. La nécessité contraindra l'Angleterre à profiter de la première occasion pour les lui enlever. Le gouvernement hollandais le sait bien. C'est pour détourner ce coup qui réduirait à la banqueroute un peuple immensément obéré, c'est pour ne pas compromettre le gage le plus solide de sa dette publique que ce gouvernement caresse l'Angleterre, et qu'en cas de guerre maritime il se mettrait peut-être à sa merci. Mauvais calcul : toutes les puissances qui ont compté sur ces sortes d'alliances où la force et la convoitise sont d'un côté, la faiblesse et l'objet convoité de l'autre, n'ont pas tardé à se repentir. Alliée ou non à la Hollande, l'Angleterre obéira d'abord à la voix de son intérêt : les nécessités fatales de sa grandeur lui défendent à jamais d'être juste et d'être généreuse.

En est-il de même de la France? Faut-il que, pour rester grande, elle détruise des flottes, elle conquière des colonies? Non, une mission bien différente lui est tracée par sa position géographique, par son histoire navale, par ses malheurs même; elle est placée entre l'Angleterre et les marines secondaires pour protester contre la souveraineté de la mer, pour défendre les droits des faibles et l'indépendance des neutres : mission désintéressée qui ne convient qu'à elle seule, parce que seule elle est, quoi qu'on en dise, capable de se passionner et de combattre pour l'honneur des principes européens.

Le *Journal de La Haye* craint que, si jamais la France obtenait la suprématie maritime, elle ne menaçât la liberté des états du continent. Sérieusement le *Journal de la Haye* ne croit pas ce qu'il dit là. D'abord il sait bien qu'il n'est pas dans la nature probable des évènemens à venir que la France domine jamais sur la mer. Il ne se prépare rien, de nos jours, qui puisse faire espérer ou craindre, comme on voudra, que notre puissance navale soit autre chose qu'une résistance. Mais quand le sceptre maritime (nous admettons un moment l'impossible) passerait des mains de l'Angleterre à celles de la France, les marines secondaires devraient-elles commencer à trembler, s'il est vrai que la position insulaire de sa rivale suffise à présent pour écarter toutes leurs craintes? Le continent serait-il voué désormais à un inévitable esclavage? A cette assertion spécieuse notre réponse sera facile; c'est l'histoire même de la Hollande qui nous la fournira. L'Espagne, au début du règne de Philippe II, était en pleine possession de la suprématie maritime et continentale; les Provinces-Unies n'existaient pas. A la fin du XVIe siècle, de ce siècle qui avait vu avec terreur se dresser sur les deux mondes le fantôme menaçant de la monarchie universelle, il y avait un peuple de plus en Europe, un pavillon de plus sur l'océan. Un demi-siècle plus tard, cette république d'un million de citoyens à peine, maîtresse de la mer, était l'arbitre de l'Europe à la paix de Westphalie, et, chose plus éton-

nante encore, cinquante ans après, elle devenait l'ame d'une coalition qui parvint à renverser les desseins de Louis XIV, qu'on accusait aussi d'aspirer à la monarchie universelle.

Que la Hollande se rassure donc. La France ne réussirait point où l'Espagne de Charles-Quint a échoué. Une seule puissance jalouse sa nouvelle marine, pourtant si faible encore, convoite son île admirable de Java : c'est l'Angleterre. Alliée ou ennemie de cette puissance, le même danger la menace. Le plus sûr moyen pour elle de détourner ce danger, est d'être fidèle à son ancienne politique, de se jeter du côté où est la résistance, de s'opposer, dans la mesure de ses forces, à l'empire de la mer, comme elle s'est opposée autrefois à la souveraineté du continent. Vis-à-vis d'un ennemi naturel à qui son intérêt ne permet ni la justice ni la pitié, il n'y a de salut que dans la lutte.

DU RENOUVELLEMENT

DE LA CHARTE DE LA BANQUE D'ANGLETERRE.

La discussion au sein du parlement anglais, sur le renouvellement de la charte de la banque d'Angleterre, avait pris, dès le premier jour, un intérêt immense, grace à la parole lucide de sir Robert Peel. On ne s'étonnera donc pas que, de ce côté-ci du détroit, on se soit préoccupé d'une question dont la solution peut affecter, plus ou moins directement, les intérêts matériels de tous les états. La banque d'Angleterre, on le sait, par les ressources inépuisables dont elle dispose, exerce une influence presque sans bornes dans la circulation. De tous les établissemens de même nature élevés sur les différens points du globe, aucun ne s'est aussi profondément avancé dans la sphère des transactions commerciales et financières; aucun n'y a acquis cette prépondérance qui, s'augmentant de jour en jour, devient de plus en plus inébranlable.

C'est donc avec anxiété qu'on a suivi le développement des vues de sir Robert Peel sur les principes qui devaient présider à la révision de la charte de la banque. On ne savait s'il détruirait le monopole, ou s'il l'agrandirait au profit de cet établissement. De puissantes considérations semblaient s'élever de tous côtés et avec une égale force, les unes pour abattre, les autres pour étendre les priviléges nombreux et immenses dont la banque d'Angleterre est en possession. Mais au milieu de cette lutte sir Robert Peel, tout en donnant satisfaction à quelques intérêts froissés et en soumettant à des modifications fondamentales la constitution de la banque, a paru ne se préoccuper que de la question relative à l'émission des *billets de banque*, ou, pour

employer l'expression propre, du *papier-monnaie*, et il s'est appliqué à exposer nettement son système sur tout ce qui se rattache à cet immense levier du crédit.

Dans les considérations qu'il a présentées pour établir avec précision ce qu'il entendait par l'étalon des valeurs (*standard of value*), il a renversé tantôt par un raisonnement, tantôt par des sarcasmes, ces définitions vagues, abstraites, mystiques, que quelques économistes anglais, dont l'esprit obéissait aux conséquences d'une première aberration, avaient données de la *livre sterling* en matière de crédit. Il a voulu, avant tout, débarrasser cette question essentielle de toutes les idées systématiques qui en cachaient la juste portée à tous les esprits, et la ramener au point de vue sous lequel il l'envisageait lui-même, c'est-à-dire à cette simple définition : que le papier-monnaie n'est qu'un signe représentatif de la monnaie. Il a fait justice, en passant, de toutes ces opinions creuses, erronées, qui, sous le nom d'école de Birmingham, étaient parvenues à égarer complètement les esprits sur la détermination de la valeur monétaire. Pour démontrer le vide de tous ces systèmes, il n'avait qu'à citer des assertions comme celle-ci : « Une livre sterling peut être définie une signification de valeur en rapport avec la circulation relative à la convenance; » ou bien l'explication d'un autre écrivain : « L'étalon est une unité, la valeur numérique de cette unité est l'intérêt de 33—6—8, donnant 1/4, et cela étant payé en *bank-note* peut s'intituler monnaie de compte; » ou enfin cette dernière définition qui a le mérite d'être plus inintelligible encore que les précédentes : « L'étalon n'est ni or ni argent, mais quelque chose établi par l'imagination pour être réglé par l'opinion publique. »

Ici encore, il n'est question que des doctrines de ces économistes qui reconnaissent plus ou moins imparfaitement, il est vrai, mais qui pourtant avouent qu'il y a une livre sterling. Il en est plusieurs autres qui poussent la hardiesse jusqu'à nier franchement l'existence de la livre sterling, et s'abstiennent d'en donner la moindre définition dans leurs écrits. On sent qu'avec des adversaires qui traduisent de semblables rêveries en préceptes d'économie politique, sir Robert Peel avait peu à faire pour paraître asseoir son propre système sur les données les plus saines, les plus vraies, et pour défendre les principes de la convertibilité des billets de banque, à vue, au porteur, contre le principe si irrationnel de l'inconvertibilité du papier-monnaie. Toutefois, on ne peut méconnaître qu'il ait semblé appréhender de combattre face à face les théories sur la circulation qu'il désapprouve le plus. Ainsi, lorsqu'il dit que, de 1797 à 1818, l'esprit public se montra satisfait des théories sur l'inconvertibilité des billets de banque en numéraire, il exprime un fait vrai; seulement il semble oublier que ce ne fut pas là une simple adoption d'idées, mais un état de choses forcé qui aurait été désastreux, si le commerce de l'Angleterre, par patriotisme, n'y avait entièrement souscrit. Ce fut dans un temps de guerre impitoyable, dans les années les plus calamiteuses, que

les Anglais se contentèrent de cette *monnaie-papier*, représentation d'une valeur absente, et l'acceptèrent volontairement dans toutes leurs transactions.

Aujourd'hui c'est la crainte de voir la prospérité actuelle de l'Angleterre enraciner trop profondément la confiance dans le papier-monnaie, qui domine le projet de sir Robert Peel. Il sent, en financier habile et en politique prévoyant, qu'il est l'heure de faire rentrer dans son lit ce torrent de papier-monnaie qui a fertilisé par son débordement le terrain industriel, et qu'opposer dans un temps de calme et de paix une digue à son cours déréglé, c'est dès à présent rendre l'Angleterre maîtresse de faire avec succès, aux époques d'urgence, un nouvel appel à la force vive de ce puissant instrument de crédit. Envisagé à ce point de vue, le projet de sir Robert Peel tendrait moins peut-être à modérer l'usage du papier-monnaie qu'à conserver imprescriptiblement le droit de l'abus, si nous pouvons nous exprimer ainsi, pour les temps de lutte politique.

Aussi comprenons-nous que cet habile ministre ait jugé nécessaire d'établir nettement son système sur la détermination précise de l'étalon de la valeur (*standard of value*) dans toute l'étendue de ses rapports avec le papier-monnaie. Il a déclaré franchement, sans aucune réserve, que la livre sterling n'était pas aux yeux de l'état une simple fiction, mais bien une quantité fixe de métal précieux, d'un poids et d'un titre arrêtés. C'est là à la fois le point vital de la question et le pivot de tout le système. Ce principe invariablement posé, il s'ensuit que tout engagement par billet de banque de payer *une* livre sterling ne peut être autre que l'engagement de payer une quantité de métal précieux. Pour nous, en effet, si nous réussissons à comprendre que le papier-monnaie puisse remplir sa véritable mission dans la circulation, ce n'est que tout autant qu'il porte avec lui la propriété de la convertibilité en monnaie métallique.

Pour s'imaginer raisonnablement un papier-monnaie qui ne pourrait se convertir, en aucun temps, en numéraire, il faudrait se figurer un pays entièrement isolé du reste du globe, fournissant lui-même à tous ses besoins et s'interdisant toute espèce d'échange; mais hors de là, hors de cette situation impossible, il faut toujours que derrière le papier-monnaie il y ait à une distance plus ou moins rapprochée, dans une proportion plus ou moins grande, son corrélatif, cette portion donnée de métal précieux, appelée le numéraire. On ne peut guère élever sur ce point d'objection sérieuse, car il est évident que l'on cherchera toujours, sur la limite extrême du crédit, la valeur en or ou en argent représentée par un papier-monnaie. Si cette base d'évaluation ne peut être obtenue qu'à la distance la plus éloignée du point où le papier-monnaie règne seul dans la circulation, le commerce nécessairement franchira cette distance, quelque énorme qu'on la suppose.

A la première vue, nous le sentons, notre assertion rencontrera quelques doutes; mais peut-on méconnaître l'habitude constante de considérer l'or et

l'argent comme les seuls et uniques types consentis universellement pour représenter la valeur? Et s'il en est ainsi, cette habitude ne se transforme-t-elle pas en une loi qui contraindra toujours à rechercher de proche en proche, au moyen des échanges, la quantité de métal précieux que l'on obtiendra pour le papier-monnaie?

En effet, pour se former, selon nous, une juste idée du papier-monnaie, il faut le considérer comme un billet au porteur, sans échéance fixe, assujéti à un remboursement qui se trouve, par le fait simultané de la confiance et de la convenance, différé indéfiniment. Il résulte de la principale condition qu'il y a convertibilité; lorsque cette convertibilité est exigée, il faut donc pouvoir présenter une tout autre contre-valeur qu'un nouveau *papier*, et cette contre-valeur doit être un métal précieux qui présente une valeur intrinsèque, une valeur générale et non locale. Où rencontrer toutes ces propriétés réunies, si ce n'est dans l'argent et dans l'or?

Afin d'expliquer la préférence qu'il donne à l'or sur l'argent pour être l'unique étalon de la monnaie légale, sir Robert Peel a rappelé dans son projet que depuis le temps le plus reculé les transactions en Angleterre ont toujours été réglées par ce métal. Cette explication brève, et, le dirons-nous, empirique, ne nous semble pas suffisante. L'opinion de lord Liverpool émise en 1804, et rapportée par sir Robert Peel, que l'or est plus propre à être l'étalon de la monnaie, parce qu'on est habitué à le considérer comme la principale mesure de la propriété, ne soulève qu'un coin du voile. Elle laisse dans l'ombre encore les motifs qui, depuis un si grand nombre d'années, ont engagé l'Angleterre à préférer l'or comme type monétaire. Nous nous expliquons autrement cette préférence donnée par la Grande-Bretagne à l'or sur l'argent. Il faut en chercher la cause, selon nous, dans le développement prodigieux qu'a pris l'industrie de ce pays depuis un siècle et plus. Aujourd'hui, par suite des progrès qui ont rayonné dans toutes les voies du bien-être matériel, tout ce qui sert aux besoins de l'homme semble moins coûteux, et cette diminution dans les prix paraîtrait devoir être plus convenablement mesurée par l'argent que par l'or; mais ce bon marché, surtout en Angleterre, ne s'est étendu qu'à certaines nécessités de la vie, au vêtement, par exemple, et s'est retiré au contraire, par suite de l'aggravation des impôts et des taxes, de la plus grande somme des besoins de l'homme, de ceux qu'entraîne la vie animale. Si l'on réfléchit maintenant que, dans ce pays plus que dans aucun autre, cette somme de besoins accrue par l'expansion industrielle est multiple en ce sens qu'elle s'adresse à mille choses à la fois, il sera aisé de reconnaître que la monnaie d'argent est devenue insuffisante pour évaluer des nécessités si nombreuses, et que le type monétaire, qui n'est qu'une unité de rapport, a dû grandir avec la richesse nationale. C'est par ce motif qu'il faut, selon nous, expliquer la préférence donnée à l'or en Angleterre; il n'est pas besoin de s'appuyer sur la faible quantité de monnaies d'argent existant en Angleterre, et sur la valeur numéraire beaucoup plus

forte que la valeur réelle donnée par le gouvernement aux monnaies d'argent (1).

Il faut admirer vraiment quel soin judicieux sir Robert Peel a porté dans l'explication de ses principes sur le système monétaire, dont il a fait ressortir les nombreuses adhérences avec le papier de circulation. Il faut admirer aussi quelle sûreté de vues il a montrée dans l'examen des bases sur lesquelles l'émission du papier doit être fondée, et enfin quelle sollicitude jalouse il a mise à élucider tous les points douteux de la question. On ne peut être cependant complètement d'accord avec lui sur l'action par trop inquiétante qu'il prête au papier-monnaie dans la circulation. Il voit les effets de cette défavorable influence dans les déplacemens de la monnaie métallique, dans la dépréciation des changes et dans les fluctuations des marchandises. La question, quoique se présentant sous ces trois faces, peut se réduire à une seule, puisque lingots, monnaies métalliques, changes et marchandises, ayant une valeur échangeable et ayant causé un frais de production, ne sont qu'une seule et même chose, une *marchandise*. Le papier-monnaie ne participe que dans une faible proportion à cette propriété, et seulement comme instrument dans les échanges. Quant aux frais de production, il ne faut pas les compter, et la valeur échangeable est entièrement relative; tantôt, en effet, le papier-monnaie représente trois et quatre capitaux en numéraire, lettres de change ou marchandises, et tantôt il ne représente plus que la moitié ou le vingtième d'un seul capital. Il y a en économie politique un principe passé en axiome : c'est que le papier de circulation économise le métal. Or, cette partie de métal économisée entre elle-même dans la circulation comme source d'une nouvelle masse d'échanges, prenant ainsi un rôle multiple au lieu du rôle unique qui lui était destiné en n'entrant dans la circulation que comme espèce monnayée. Tel est le premier avantage qui découle de la création du papier-monnaie; mais ceux que produit la marche de ce papier dans la circulation sont innombrables. L'état qui adopte le papier-monnaie voit accroître, dans une proportion prodigieuse, non peut-être la richesse nationale, mais ses moyens d'action dans la sphère commerciale et industrielle. L'entrée du papier-monnaie dans la circulation met au service du présent toutes les ressources de l'avenir sans affecter pourtant celles-ci. Un capital s'élèvera ainsi par une marche continue à la puissance de trois et quatre capitaux. La disparition du papier-monnaie réduit au contraire le capital à sa seule et unique valeur, à celle que représente la somme disponible en espèces monnayées. Il est certain que là où se rencontre le papier-mon-

(1) La monnaie d'argent que le gouvernement s'est réservé le droit de fabriquer, n'est, en Angleterre, que représentative, comme les monnaies de cuivre en France. En Angleterre, il n'y a guère qu'un quinzième au plus, en poids, en monnaies d'argent de ce qui existe, en poids, en monnaies d'or. En France, un tiers seulement est en or.

naie, là aussi se trouve le plus grand marché et se portent de préférence les entreprises colossales. Tout ce qui réclame les capitaux dans cette sphère commerciale et industrielle, sous le nom d'escomptes, de spéculations, d'emprunts, de manufactures, etc., grandit dans les plus vastes proportions sous l'influence du papier-monnaie, et s'annihile pour ainsi dire sans son intervention.

La question que soulève le rapport du papier-monnaie avec la position des changes est tellement complexe, elle a un caractère tellement pratique et spécial, que nous n'aborderons ici qu'une seule de ses faces. Nous comprenons qu'en Angleterre les hommes qui ont l'expérience des affaires s'alarment peu de voir les changes grandement varier, par suite de l'exportation de l'or, en temps ordinaire. Cette exportation fait nécessairement contracter une dette au pays qui l'opère, et vient le placer dans la nécessité de rechercher, à un plus haut prix, les moyens de s'acquitter. Ainsi donc, le niveau se trouve bientôt à peu près rétabli, et l'émission du papier-monnaie n'est affectée de ce mouvement que dans une faible proportion. Mais qu'il s'agisse d'une exportation d'or ou de lingots en temps de panique ou de guerre, comme, par exemple, lors de la lutte continentale, l'équilibre sera entièrement rompu, et un surcroît d'émission de papier-monnaie sera nécessaire pour suffire au vide produit, quoique à peu près irréparable.

L'influence du papier-monnaie sur les marchandises doit également y être signalée. L'Angleterre, qui voit se concentrer dans ses *docks* tous les produits des divers points du globe, dispose d'une masse de capitaux, sous forme d'avance, en faveur de ces importations, dont la réalisation est toujours lointaine et devient même parfois précaire par suite d'accumulation ou de la concurrence d'un produit semblable. Ces capitaux, il est vrai, sont loin d'être perdus pour l'Angleterre, elle y bénéficie même largement; mais, les produits par lesquels ils sont représentés dormant dans les entrepôts, ces capitaux sont hors de la circulation immédiate, et tout effort fait intempestivement pour les rappeler violemment à la circulation doit amener des fluctuations profondes et nombreuses, et exercer une influence plus ou moins sensible sur l'intermédiaire d'échange, le papier-monnaie. Ainsi, par le fait, le papier-monnaie gagne, et les produits seuls perdent.

En apportant ces exemples, nous avons voulu montrer combien sir Robert Peel doit tenir à régulariser l'émission du papier-monnaie, et prouver aussi combien, d'un autre côté, on doit s'entourer de circonspection, lorsqu'il s'agit de diminuer la force d'un aussi puissant instrument de crédit. Nous craignons que sir Robert Peel se soit plutôt préoccupé des ressources de l'excès que du bénéfice de l'usage, et n'ait été porté à amoindrir celui-ci au profit de l'autre. Ce qui nous donne cette opinion, c'est qu'en jetant un coup d'œil sur les ravages produits par les banques dans les États-Unis, il a paru attribuer ces désastres à une émission immodérée, tandis qu'une concurrence effrénée entre des établissemens rivaux, un excès de facilité dans la con-

stitution des banques, une tendance malheureuse à protéger les spéculations les plus extravagantes, ont surtout détruit tous les bons effets que l'on pouvait retirer du papier-monnaie. On aurait pu porter un remède partiel à un déréglement dans l'émission; mais rien ne pouvait remédier à la dilapidation des capitaux. Le désastre devait être complet.

Les États-Unis ont appris de l'Angleterre, dont ils ont suivi tous les erremens en commerce et en industrie, à avoir une confiance presque illimitée dans le papier-monnaie, et à le considérer comme de l'argent. Ce pays a le secret de la force industrielle de son ancienne mère-patrie, et, s'il parvient à sortir de son désordre financier, il pourra prétendre à rivaliser avec elle, quoiqu'il ne soit doué ni du même bonheur de position ni des mêmes avantages d'homogénéité nationale.

Nous avons dit déjà que nous appréhendions que sir Robert Peel ne se fût laissé trop envahir par la crainte de l'abus que l'on peut faire du papier-monnaie. Qu'on ne nous accuse pas de lui prêter gratuitement cette pensée; aucun doute à cet égard ne peut subsister devant cette franche déclaration de sa part : qu'il n'était pas éloigné de croire que, s'il existait une autre situation financière, le meilleur plan serait que l'état eût exclusivement à la fois entre les mains la fabrication des monnaies et l'émission des billets. Après ces paroles significatives, on doit s'attendre à ce qu'il vise à ramener insensiblement entre les mains de l'état ce grand intérêt.

En effet, tout son plan sur le régime de la banque d'Angleterre se ressent de ces dispositions, et nous voyons le plus grand défaut du projet dans cette tendance. Nous osons dire ici que l'effet de la mesure qui a pour but la séparation de la banque d'Angleterre en deux départemens distincts, l'un n'ayant pour attribution que l'émission des billets, l'autre le maniement des affaires de banque proprement dites, sera peut-être entièrement contraire au résultat que l'on se propose d'obtenir. Cette division ravit à cet établissement colossal une partie de sa force. Ce ne sont plus, on le comprend, les mêmes principes, la même action qui impriment le mouvement général, et, si étroitement unis que l'on suppose les deux départemens, il y aura toujours, sinon dissentiment, du moins une solution d'unité de vues qui entravera la marche active des affaires. L'obligation aussi d'un contrôle par des agens à ce préposés emportera toujours avec elle un caractère fiscal qui sera préjudiciable à l'ensemble. Ensuite cette prépondérance financière d'une corporation disparaîtra insensiblement, et dans les temps difficiles on fera en vain appel à cette influence amoindrie, sinon annihilée.

La limite que sir Robert Peel pose à la circulation en la fixant à 14 millions de liv. sterl. garantis sur une même somme de valeurs indique aussi quelque inquiétude sur la facilité avec laquelle la banque d'Angleterre pourrait se laisser entraîner en dehors du cercle où doivent légitimement se mouvoir ses intérêts. Mais ce surcroît d'émission auquel sir Robert Peel veut opposer une barrière est quelquefois impérieusement réclamé par de dures

circonstances, et la banque devait avoir la faculté de venir en aide à la circulation en y laissant couler le flot nécessaire de billets sans avoir à en justifier la source dans un accroissement de dépôts en espèces ou lingots.

Cette séparation d'attributions et cette limite de la circulation, qui ne paraissent être que de pures mesures administratives, sont les plus graves réformes que contienne le projet de sir Robert Peel. Les autres dispositions de la charte nouvelle ne présentent, à peu de chose près, que de simples modifications, sauf pourtant l'interdiction du droit d'émission aux autres banques qui pourront s'établir, et la faculté donnée aux banques par actions à Londres et dans le rayon de soixante-cinq milles de la métropole, d'accepter les lettres de change ayant moins de six mois à courir. Les banques par actions se trouvent donc assez favorisées par ce projet, mais la condition des banquiers n'est pas améliorée. Ils sont, au contraire, placés plus immédiatement sous le coup des banques par actions, qui entreront en rivalité avec eux, dans tout le cercle de leurs opérations. Les intérêts des banquiers auraient pu être plus ménagés. Le gouvernement et la banque elle-même ne peuvent oublier qu'ils ont rendu, aux époques de crise ou de malheur, les services les plus signalés au pays, soit en acceptant les premiers les billets comme de véritables espèces, soit en les accréditant de tous leurs moyens par leur persévérance à répandre la plus grande masse de billets à l'intérieur et à l'étranger.

Après avoir examiné avec attention ce projet, où se révèle un talent si distingué, si éminent, on y reconnaît aisément la propension de sir Robert Peel pour le système métallique, qui lui a toujours fait envisager le principe si rationnel de la convertibilité du papier-monnaie sous un point de vue trop exclusif, trop absolu. Dans cette rapide appréciation du plan financier de sir Robert Peel, nous nous sommes attaché seulement à mettre en saillie les points qui dénotent la pensée dominante de cette conception. On y retrouve à chaque pas, nous le répétons, ce désir que sir Robert Peel avait déjà montré, en 1819, d'asseoir sur des bases métalliques le mouvement général des transactions financières de l'Angleterre. En suivant cette voie, il s'écarte des théories émises par le plus grand nombre des économistes anglais, et se rapproche seulement par un point du projet présenté, il y a quelques années, par lord Althorp. Ce projet tendait, comme celui de sir Robert Peel, à substituer les billets de la banque d'Angleterre à ceux de toutes les banques de province, sauf une grande différence : lord Althorp voulait que cette mesure concordât avec le rétablissement presque exclusif du papier-monnaie, tout en conservant l'or comme étalon de toutes les valeurs. Dans ce projet, on le voit, le principe si essentiel de la convertibilité du papier-monnaie était totalement mis en oubli, et, dans le projet de sir Robert Peel, le même principe, interprété d'une manière trop absolue, conduit cet habile ministre à regarder le papier-monnaie, ce puissant intermédiaire d'échange, moins comme un bien qu'il faut savoir régler que comme un mal qu'il faut s'efforcer d'enchaîner.

On doit regretter que ce sentiment exagéré des dangers d'une circulation considérable du papier-monnaie domine dans un plan d'organisation financière destiné à un pays aussi exceptionnellement placé que l'Angleterre.

Les actionnaires de la banque, cependant, n'ont pas hésité à accepter les vues exprimées dans ce plan, et la chambre des communes réunie en comité y a presque sans débats donné sa sanction. C'est particulièrement en dehors de la discussion parlementaire qu'il faut chercher les plus ardens contradicteurs. Les publicistes anglais, nourris de théories économiques tout-à-fait opposées à celles de sir Robert Peel, devaient engager, à l'occasion de ce plan, une polémique passionnée. L'épreuve seule, du reste, apportée par le temps permettra d'apercevoir les points défectueux de cette législation.

Toutefois ce travail d'absorption de toutes les banques particulières par la banque centrale ne peut-il pas faire craindre qu'un établissement isolé ainsi de tout auxiliaire ne se trouve affaibli en face des éventualités de l'avenir? Ce rétrécissement apporté au plus grand foyer de circulation, et qui s'impose nécessairement à toutes les autres banques, ne risque-t-il pas d'ébranler et même d'entamer cet immense pouvoir financier qu'un siècle de fécondité industrielle avait, pour ainsi dire, inféodé à l'Angleterre? Là sont peut-être des écueils qu'on n'a pas prévus. Si l'on songe cependant que les prévisions de sir Robert Peel ne se portent pas seulement sur les nécessités du présent, mais qu'elles embrassent un plus vaste horizon, qu'elles s'étendent à des temps de crise et de guerre, on peut reconnaître dans son plan une tendance louable à combattre les dangers que peuvent courir les richesses du pays et à les assurer dès à présent contre le choc des plus tristes éventualités. Quel titre un homme d'état ne se forme-t-il pas à la reconnaissance de sa patrie en lui indiquant ainsi la seule voie à suivre pour traverser les mauvaises phases de sa destinée!

JULES AVIGDOR.

V. DE MARS.

on
an-

les
nité
ors
dic-
fait
ce
r le

r la
insi
nir?
ose
r et
dité
être
ions
ent,
des
ance
ys et
Quel
atrie
aises